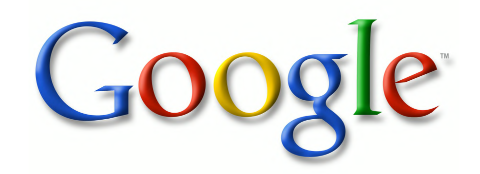





600025395U

DE L'HOMME,

DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES,

ET DE

SES IDÉES PREMIÈRES ET FONDAMENTALES.

Cet Ouvrage est le même que celui qui a paru sous le titre de *Discours préliminaire de la langue française*, par A. C. RIVAROL *aîné*. *Paris*, *an V*, 1797.



DE L'HOMME,

DE SES FACULTÉS INTELLECTUELLES,

ET DE

SES IDÉES PREMIÈRES ET FONDAMENTALES.

PAR A. C. RIVAROL AINÉ.

SUIVI de son Discours sur l'universalité de la langue française ; sujet proposé par l'Académie de Berlin, en 1783.

PARIS,

CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire, quai Voltaire, n.° 10.

AN HUITIÈME (1800).

AVERTISSEMENT.

Voici en peu de mots le plan de l'ouvrage que je présente au Public, sous le titre de Discours préliminaire.

1°. Un tableau métaphysique et moral de l'homme considéré dans ses facultés intellectuelles, dans ses idées premières et fondamentales et dans ses passions.

2°. Le tableau de l'esprit humain dans la création du langage en général: on y traitera des différentes formes de la pensée.

3°. Un tableau grammatical de la langue française, et le développement du plan du dictionnaire.

Dès que ces trois parties du Discours préliminaire auront été livrées à l'impression, on commencera celle du dictionnaire par ordre

alphabétique et par familles, tel qu'il est annoncé dans le prospectus.

Immédiatement après le dictionnaire, je passerai à l'histoire du corps politique, et j'aurai alors présenté l'homme 1°. dans l'ordre intellectuel, 2°. dans le langage en général, 3°. dans la langue française en particulier, 4°. dans l'ordre social.

Je dois parler maintenant des raisons qui m'ont engagé à donner le premier tableau, ou la Ière. partie du discours, séparée des deux autres.

D'abord, le Public pourra, sur ce premier essai, se faire quelque idée d'un travail si intéressant par son objet, et voir dans quel esprit, sur quel ton et avec quels soins on se propose d'exécuter cette haute entreprise.

Ensuite, l'auteur lui-même a besoin que le

Public s'intéresse à un ouvrage qui exige tant de travaux et d'avances.

D'ailleurs, cette Ière. partie sur l'esprit humain, est assez indépendante des deux autres, pour qu'on puisse l'en détacher sans inconvénient.

Enfin, quoiqu'en reculant l'impression de cette Ière. partie jusqu'au mois de Septembre, on eût pu les livrer toutes trois ensemble, j'ai craint que trois tableaux aussi considérables ne fatiguassent d'abord l'attention publique.

Je dois avertir le lecteur de deux choses. L'une, que si par le nombre et la nature des idées que je traite dans cette Ière. partie, on peut juger de ma manière de définir, on doit pourtant s'attendre à plus de précision et à des nuances plus variées dans les définitions du dictionnaire. L'autre, que si l'ordre des ma-

tières, n'est ni assez apparent ni assez réel dans cette Ière. partie du discours, c'est, d'un côté, à l'abondance des matériaux, et de l'autre, au défaut de tems qu'il faut s'en prendre. Quand on mène de front la composition et l'impression d'un ouvrage, il faut opter entre l'ordre et le style; et risquer souvent de les blesser tous deux. Les gens qui pensent et qui savent ce que c'est que de refondre toutes les définitions d'une langue, traiteront l'ensemble de l'ouvrage avec moins de sévérité, que la classe inattentive qui ne voit dans de tels livres que le travail de la lecture: il n'y a d'indulgent que la puissance.

Pour obvier au défaut des divisions, on a placé ici une table des matières, et le format de l'ouvrage permet à tout lecteur qui voudra s'en donner la peine, de transporter à la marge

les divisions et les titres. L'imprimeur, dira-t-on, pouvait se charger de cette peine, et l'ouvrage y eut gagné: j'en conviens; mais l'inconvénient n'est pas grand. Si le Public accueille cette édition qui n'est pas considérable, je me propose d'en donner une seconde, qui réunie aux deux autres parties du discours, et nettement divisée, formera un volume in-4°.

Comme les éditions du *Discours sur l'universalité de la langue française* étaient épuisées depuis long-tems, on a jugé à propos de le joindre à cette I[ère]. partie, sous le même format, corrigé des fautes qui avaient échapé à l'auteur dans les éditions précédentes. Quand les trois parties de cet ouvrage paraîtront ensemble, chacun pourra faire relier le *Discours sur l'universalité* à la suite du tableau grammatical de la langue: c'est sa place

naturelle. Après l'histoire analytique de la langue française, celle des causes de sa grande fortune en Europe, ne saurait être déplacée.

Tout flatteur que puisse être pour un écrivain l'empressement des contrefacteurs, on tâchera cependant de s'y dérober: il n'est permis qu'aux puissances d'aimer les flatteurs qui les ruinent.

PROSPECTUS

DU

NOUVEAU DICTIONNAIRE.

La langue française fait chaque jour des acquisitions et des progrès. Mais plus une langue se répand, et plus il faut veiller à sa pureté; plus elle s'enrichit, et plus elle a besoin de dépôts et d'archives. L'universalité et la richesse ne seraient pour elle que des causes de décadence, et on méconnaîtrait bientôt son génie et son empire, si elle cessait de présenter l'ordre dans l'abondance, et de porter ses lois dans ses conquêtes.

Aussi la nécessité d'un nouveau Dictionnaire de la langue française est-elle généralement sentie et avouée.

Malheureusement, la difficulté égale le besoin: il s'agit d'offrir au Public le plus nombreux et le plus éclairé qui fut jamais, un Dictionnaire digne de lui, digne d'une telle langue. Il est difficile sans doute de répondre en même tems à l'idée qu'on a de l'une, et au respect qu'on doit à l'autre. L'Académie, sentinelle du goût et législatrice du langage, n'était pas elle-même, après un siècle et demi de travail, satisfaite de son ouvrage: elle sentait combien il était au dessous de l'attente d'un public qui comptait sur elle, et qui ne portait le joug de son autorité que dans l'espoir de ses décisions. Mais, on peut le dire aujourd'hui; ses plus illustres membres, moins jaloux d'un tel empire que de leur gloire personnelle, formaient entre eux le seul souverain qu'on ait encore vu avare de ses lois.

On sait que le Dictionnaire de l'Académie française

fut d'abord conçu par Chapelain, le premier homme de la littérature sous la minorité de Louis XIV: ce Dictionnaire a depuis subi bien des métamorphoses, mais il s'est constamment ressenti de son origine: son plan fut toujours défectueux, son exécution toujours faible et mesquine.

En effet, l'Académie ne s'est jamais dissimulé que son ouvrage ne fut dans aucun tems circonscrit dans ses véritables limites; elle fait plus d'une excursion dans certaines sciences, tandis qu'à peine elle en effleure d'autres; on lui reproche d'accorder à la vénerie, à la fauconnerie et au blason, des espaces que réclament la politique, la physique et le commerce; de refuser un léger souvenir aux principales divinités de la fable qui vivent encore dans les livres classiques, règnent sur la scène, et figurent dans nos monumens et nos conversations; de donner à la botanique, à l'anatomie, à l'astronomie et à une foule de professions et d'arts compliqués, ce trop et ce trop-peu qui mécontentent et fatiguent à la fois le savant et l'homme du monde. Et cependant, l'Académie n'ignorait pas qu'une langue doit être considérée sous le même point-de-vue que la société qui la parle; puisqu'il est vrai que les mots sont dans l'une, ce que les hommes et les choses sont dans l'autre. Le premier fonds de toute langue se compose de la quantité toujours bornée des noms propres des objets que la nature et les arts étalent à nos yeux, et que leurs ateliers offrent à notre usage: car, si tel homme connaît à fond tous les termes de son art, il ne sait et ne retient que les mots élémentaires des autres professions; et chaque homme se trouvant ainsi partagé, il en résulte un public qui ne connaît de la nature et de l'art, du monde et de la société, que les choses les plus usuelles et les plus apparentes: il faut à la mémoire, qui a des bornes, un répertoire fait à sa mesure.

Mais

Mais si la nomenclature des corps les plus connus, si la table des principaux phénomènes de la nature et des premières opérations de l'art est limitée, le talent, qui n'a de barrière que le goût, élève sur ce premier fonds qui est le style propre, *un nouveau langage, riche et hardi, qui anime la parole, nuance les idées et fournit abondamment aux besoins de l'esprit, aux mouvemens des passions, et aux formes variées de l'imagination: c'est* le style figuré.

Tout bon Dictionnaire doit s'appuyer sur ce double pivot des langues.

Mais l'Académie n'a pas assez fréquemment établi la différence du propre *au* figuré; *elle ne cite pas assez de ces alliances de mots, de ces expressions vives et pittoresques qu'a créées le besoin, qu'ont trouvées nos grands écrivains et que sanctionne tous les jours le bon usage. La langue, entre ses mains, paraît terne, timide et pauvre; et non seulement l'Académie a trop négligé de se saisir du fil qui conduit un mot d'un style à l'autre, mais elle s'y est quelquefois méprise. Elle a cru, par exemple, qu'on disait au propre* un état en combustion; *et pourtant cette expression, aujourd'hui commune et énervée, comme tant d'autres, fut dans sa nouveauté une figure très-hardie.*

Le Dictionnaire de l'Académie ne fait pas non plus remarquer ces expressions exagérées et faibles à la fois, énergiques dans la forme et presque nulles pour le fond, que l'usage a jetées dans le commerce de la vie; monnaie, que le monde reçoit pour ce qu'elle vaut, et dont les étrangers et les enfans sont quelque tems les dupes. Elle a aussi passé sous silence les expressions équivoques, telles qu'oppression du peuple, haine des tyrans: *on ne sait si le peuple et le tyran sont, l'un opprimé et l'autre haï; ou si*

l'un hait et l'autre opprime. Il fallait donner la raison de ces équivoques et en tirer une règle générale.

Au lieu de faire un choix des plus belles maximes de notre langue, l'Académie leur a préféré des proverbes dégoûtans, des dictions basses et triviales, qu'on ne rencontre ni dans les livres, ni dans le monde; pour lesquelles on reprendrait un enfant, et dont le petit peuple se moquerait à nos petits théâtres. Elle va même jusqu'à en tirer quelques unes de l'oubli où le tems les avait heureusement plongées. On dirait que l'Académie a voulu faire le Dictionnaire des halles. Il est pourtant certain qu'une ligne de Pascal ou un vers de Racine auraient remplacé aussi utilement que noblement ce tas de proverbes qui salissent le travail de l'Académie (*).

Si elle n'a pas trouvé bon d'appuyer chacun de ses articles de quelque citation d'un de nos grands auteurs; si elle n'a pas voulu tracer l'analogie des idées dans les familles de mots (puisque ces deux moyens, dont je parlerai plus bas, n'entraient pas dans ses vues) il semble qu'au moins elle aurait dû fixer la place des épithètes, et dire pourquoi on écrit également paisibles bois *et* bois paisibles; *et pourquoi on dit* des choses possibles *et non* de possibles choses: *elle connaissait sans doute la règle et ses exceptions.*

Elle n'aurait pas dû éluder si souvent les difficultés dans les phrases douteuses, sous prétexte qu'elle ne faisait

---

(*) *Comme* lâcher l'aiguillette, *pour aller à la selle*; faire sa cour au valet du tambourineur, *pour chercher à plaire; un fourbe est au figuré* un couteau de tripière *etc. Molière avait déjà condamné* ces expressions sales, ces proverbes traînés dans les ruisseaux des halles.

pas une Grammaire: l'Académie savait bien qu'il n'en existait pas de satisfaisante sur ces mêmes difficultés, et que c'est d'elle que le public en attendait une; aussi lui a-t-on reproché, puisqu'elle ne voulait pas citer nos classiques, de ne pas décider d'autorité.

Enfin, et ceci est fondamental, elle n'a pu se justifier d'avoir manqué le plus grand nombre de ses descriptions et la presque-totalité de ses définitions; d'avoir, par exemple, confondu les corps et la matière, l'état et l'action; *et, ce qui est plus choquant pour le public, d'avoir rempli cette immense lacune avec des renvois dérisoires:* embrasement *voyez* incendie, *et* incendie *voyez* embrasement: lumière *voyez* clarté, *et* clarté *voyez* lumière. *Enfin, comme si la définition de* l'opium *dans le* malade imaginaire *ne l'avait pas dégoutée, l'Académie dit que* la force est une vigueur naturelle qui fait agir vigoureusement *etc. etc.*

Cet inconvénient seul, dans un Dictionnaire, en solliciterait la refonte générale. Il ne faut donc pas s'étonner si l'Académie française était si mécontente du sien. Avec un esprit médiocrement cultivé, on y cherche vainement ce qu'on ne sait pas, on n'y trouve pas même ce qu'on sait. On ne l'ouvre pas sans méfiance, on ne le ferme guère sans murmure.

La nature de l'ouvrage qui m'occupe (*), *le genre de mes études, mon goût et mon respect pour ma langue, m'ont de bonne heure nécessité à me faire des définitions justes et précises des choses: ces matériaux se sont accrus sous ma main au point de me mettre en état d'offrir au public un nouveau dictionnaire de la langue française.*

Mais, si les défauts du dictionnaire de l'Académie

(*) *Sur le corps politique.*

m'ont beaucoup éclairé, ils m'ont effrayé davantage. Qui osera se promettre de ne pas errer après ce grand exemple? Quel est l'écrivain, pénétré de l'étendue et des difficultés de l'art, qui puisse, en faisant le Dictionnaire de sa langue, se flatter de ne pas oublier quelques règles de langage dans leur immense recueil, et de n'en pas violer quelqu'une en le rédigeant? Dans une si longue carrière, les objets se multiplient, l'attention se lasse, les secours manquent, le goût bronche, l'esprit le plus vigilant s'oublie; aucun homme n'est sûr de son style et de sa mémoire. C'est donc moins par son exécution que par son plan, que le nouveau Dictionnaire pourra mériter l'indulgence publique: s'il n'est point d'ouvrage exposé à plus de fautes, il n'en est point aussi qui soit plus susceptible d'un long perfectionnement; et je sens bien que le tems ne doit me laisser que le faible honneur d'avoir entrevu la véritable route. Voici en peu de mots les vues que je me propose et les principales bases de mon travail.

1°. Fixer la véritable étendue du Dictionnaire.

L'auteur d'un tel ouvrage doit se dire: je ne fais pas une Encyclopédie; je ne suis, ni botaniste, ni anatomiste, ni horloger. J'écris pour un public qui n'est rien de tout cela, quoique chacun des individus qui le composent, exerce quelque profession, ou connaisse quelque science en particulier: mais le savant, l'artisan et le politique ne cherchent pas leur art dans un tel Dictionnaire: ils n'y cherchent que celui de s'exprimer et d'écrire: ils y veulent sur-tout des solutions à leurs doutes sur la valeur des mots et la pureté des expressions. Ils savent bien que la table de tous les termes de leur profession, et même de toutes les sciences, ne leur apprendrait pas à bien parler; au lieu que la science de la parole leur apprend à

tout exprimer, et à se bien exprimer sur tout. Il leur faut donc un recueil des noms de toutes les choses dont la vie humaine se compose, c'est-à-dire, des principales productions et des premiers procédés de la nature et de l'art. Ce cercle n'est pas aussi grand qu'on le pense: l'homme social en est le centre.

L'astronomie, par exemple, nous fournira ce qu'elle offre d'éclatant à tous les yeux, et d'indispensable aux premières notions du calendrier; il en sera ainsi des autres arts et des métiers. Le Dictionnaire leur empruntera ce que les besoins de la conversation et du genre épistolaire, ce que la poésie et l'éloquence leur empruntent. Nous n'exigeons de grands détails que sur ce qui nous touche et nous flatte; on est sans intérêt pour tout le reste: de là vient l'expression si ordinaire et si énergique à la fois d'apprendre par coeur. *La mémoire, en effet, est toujours aux ordres du coeur.*

Les premiers objets pour nous étant ceux d'affection et de besoin, il est vrai de dire que nous sommes plus près de la lune qui nous éclaire, et qui règle nos marées, quoiqu'elle soit à plus de 80 mille lieues de nous, que d'un moucheron à peine visible qui bourdonne peut-être autour de nos oreilles; et que le café, qui nous vient de si loin, nous intéresse autrement qu'une plante inutile que nous foulons aux pieds, avec son nom tiré du grec. Cette mesure d'intérêt n'a pas d'exception: l'abeille et le ver-à-soye sont pour nous les premiers des insectes; et l'expérience des ballons a donné à l'air inflammable une réputation que n'obtiendront peut-être jamais les autres sortes d'airs, en dépit des savantes nomenclatures des chimistes.

Mais si d'un côté, le public n'exige dans un Dictionnaire de la langue, que la quantité de noms et de termes

techniques qui suffisent aux besoins de la vie, il lui faut de l'autre, la totalité des mots et le recueil toujours croissant des expressions qui rendent les opérations de l'esprit et les mouvemens du coeur. Il lui faut la totalité de ces mots abstraits et collectifs à la fois, qui fondent la théorie de nos diverses connaissances; artifice admirable par lequel l'homme se proportionne à l'universalité des choses, et augmente les forces de l'esprit en diminuant le fardeau de la mémoire! Dans ce côté intellectuel, tout est personnel à l'homme: chacun est artiste en fait d'esprit, puisque chacun porte en soi l'invisible atelier où se forgent ses idées, je veux dire, son entendement, son imagination et son jugement. Celui qui n'aurait pour rendre ses pensées, ni le mot propre, ni le secours des figures, serait un homme à plaindre; mais celui qui parlerait de tout en termes techniques, serait un homme à fuir.

Il faut d'ailleurs avoir quelque égard pour la brièveté de la vie: elle ne s'étend pas comme nos bibliothèques. Dans les siècles passés, un homme, tel que Pline, Aristote ou Bacon, pouvait être en quelque sorte l'encyclopédiste de son tems: mais à mesure que l'arbre des connaissances humaines s'élève et se ramifie, la division du travail s'établit naturellement; chacun s'attache à un art particulier, quelque fois même à une seule branche de cet art; et il n'existe plus, pour l'homme, d'autre universalité que celle du langage.

C'est donc cet instrument universel de la pensée qu'il faut perfectionner sans cesse: son répertoire n'est pas le dépôt des sciences, mais il en est la clé, mais il en est le lien; et voilà pourquoi tous les savans desirent une langue universelle: il ne donne ni la science, ni le talent; mais il conduit à la pureté et à la clarté, à la propriété et à la

politesse des expressions; mais il prépare à cette juste étendue de connaissances qui constitue l'homme dans toutes les conditions de la vie: heureux frein de l'imagination, trésor de la mémoire, appui du talent, règle du style, interprête et mesure fidèle et commune entre les hommes!

Le Dictionnaire d'une langue est en effet mesure de vérité: car les erreurs, sources de disputes et de malheurs, ne se glissant jamais que dans les mauvaises définitions, ou dans les phrases composées, un Dictionnaire qui nous met en état de mieux définir les mots et d'analyser la phrase, nous mène d'abord au vrai: les élémens dans le discours, comme dans toute autre composition, ne peuvent jamais être coupables; ils ne peuvent qu'être mal employés: on n'a jamais accusé les pierres, des défauts d'une maison.

Telles seront donc les limites du Dictionnaire: pour tout ce qui est hors de l'homme, on aura depuis les noms et les termes techniques les plus généraux des choses, tant naturelles qu'artificielles, jusqu'aux noms qui peignent les actions et les usages les plus ordinaires de la vie: pour ce qui se passe au dedans de nous, on ne négligera aucun mot, et on n'omettra point d'expressions, s'il est possible: dans l'un et l'autre point-de-vue, on évitera également ces quatre extrêmes: les mots trop vieux et les mots trop nouveaux, les dictions trop basses et les expressions trop guindées.

Mais, comme il ne faut pas qu'un commençant, ou que quelque lecteur, même sans prétention, soit exposé, comme certain homme de lettres, à prendre la chronologie pour la géographie, ou le nom d'une plante pour celui d'un animal, notre intention est de renvoyer dans un troisième volume tous les termes purement techniques et les mots hors d'usage qu'on risque de rencontrer par-tout. Mais

ce ne sera qu'un simple Vocabulaire réduit aux explications les plus courtes; chaque terme y sera simplement attribué à la science, à l'art, au métier auquel il appartiendra. Quant aux vieux mots, ils seront renvoyés aux articles du Dictionnaire qui les ont remplacés ou à leurs équivalens, et cette partie sera pourtant assez complette, pour qu'à son aide on puisse lire Montaigne, Charron et Amiot, et même Clément Marot, de qui Lafontaine a tant emprunté de mots et de tournures. Il ne faut donc pas craindre que ce Vocabulaire soit insuffisant: les indications seront assez précises et assez nombreuses, pour mettre la jeunesse en état de recourir à tous les articles de l'encyclopédie, aux livres de voyages, d'histoire naturelle et de hautes-sciences.

La révolution a produit une foule de nouveaux mots qui ont fait une véritable irruption dans la langue: les uns indispensables, puisqu'ils expriment des choses et des idées nouvelles; les autres inutiles et souvent bizarres. On trouvera les premiers dans le Dictionnaire; et le Vocabulaire ne contiendra des autres que les plus usités, également nécessaires à l'intelligence des ouvrages du jour et aux éclaircissemens de l'histoire. En un mot, dès qu'on ne trouvera pas certains termes dans le Dictionnaire, cette omission suffira pour les faire juger ou trop vieux ou trop nouveaux, ou enfin trop techniques, et on les trouvera au Vocabulaire. Il n'est point de tribunal qui puisse repousser les mots qui naissent, ou rappeler ceux qui meurent. Le Vocabulaire sera le berceau des uns et le tombeau des autres.

2°. Refaire presqu'entièrement les descriptions et les définitions.

Cette partie sera extrêmement soignée: c'est l'ame d'un Dictionnaire.

Il

langage, comme dans le calcul, moins par moins donne plus.

Mme. de Sévigné, dans sa charmante lettre sur le mariage de Lauzun, n'a-t-elle pas réduit ce singulier événement à sa juste valeur, en entassant des épithètes qui se détruisent? Je vous mande la chose la plus grande, la plus petite; la plus rare, la plus commune; la plus éclatante, la plus secrète etc. *C'est absolument un algébriste qui efface les quantités semblables sous des signes opposés, ou les quantités opposées sous des signes semblables. La métaphysique n'est que l'instrument le plus délié de l'esprit humain; et ce qui est admirable, c'est que cet instrument si délié est ennemi des subtilités* (*).

On trouvera, dans un discours placé à la tête du Dictionnaire, des méthodes de définition clairement détaillées. On y verra comment l'homme a créé naturellement les termes abstraits *et* collectifs; *artifice ingénieux, mais dont les grammairiens et les philosophes ont trop exagéré la difficulté. Il fallait bien que l'être qui a nommé tout ce qui était hors de lui, exprimât aussi ce qui se passe en lui, et qu'après avoir créé des dénominations fixes pour les actions des corps, il en créât de même pour les vues de l'esprit: c'est par là que l'homme s'est trouvé en état de raisonner et de peindre: c'est de là que viennent le* style propre *et le* style figuré; *on emploie le premier pour définir et pour convaincre; on les mêle tous deux pour persuader et pour plaire.*

Les explications, contenues dans ce discours, se trouvant rapprochées de leur application dans le Dictionnaire, en auront plus de justesse et d'éclat.

(*) *A propos de subtilités, on dira au discours préliminaire, jusqu'où elles ont conduit l'abbé Girard dans son traité des synonymes.*

3°. Indiquer l'analogie des idées et la suivre dans les familles des mots.

Comme c'est ici la partie neuve de cet ouvrage, j'en renvoie le développement au discours préliminaire.

Il suffit de dire que le système que nous adoptons, également favorable à la mémoire, au jugement et au goût, remédiera au plus grand inconvénient du langage, et donnera, nous pouvons l'assurer, un air d'ensemble, d'unité et de puissance à la langue française qui frappera tous les yeux. Chaque idée principale, entourée de tous les termes qu'elle s'est appropriés, dans les différentes familles de mots, leur communiquera sa clarté, et en recevra à son tour des reflets de lumière. Le passage du style propre au figuré s'y découvrira de lui-même; les gallicismes qu'on apelle quelquefois caprioes du langage en seront mieux connus, et le secret des grands écrivains ne sera plus si mystérieux.

Mais l'ordre alphabétique ne souffrira point de notre méthode: si l'esprit ne peut en effet se passer de celle-ci, comme nous le prouverons, les yeux ne peuvent se passer de l'autre. Nous apportons un lien entre les idées, sans déranger la forme commode et indispensable des Dictionnaires.

Nous ne parlerons jamais d'étymologie, de racines ni de dérivés; parce que nous faisons le Dictionnaire de la langue française, et non son histoire ancienne: qu'on exige de nous une monnaie de cours et non des médailles: en un mot, parce que nos lecteurs sont Français, et non Grecs et Latins; et que la langue française doit s'expliquer par elle-même, en tirant ses richesses de son propre fonds. L'Académie, qui avait d'abord entrepris son Dictionnaire par racines et dérivés, fut obligée d'y renoncer;

et l'on n'ignore pas que Voltaire lui présenta, quelques jours avant de mourir, un plan qui sortait absolument de la nature d'un tel ouvrage. Nous en ferons un rapport exact dans le discours préliminaire.

4°. Régler la place de l'épithète avant et après les noms.

Cette règle, tirée de la nature même de la langue, sera extrêmement utile aux jeunes-gens et aux étrangers, pour qui la place de l'épithète est la pierre d'achoppement: nous la donnerons dans le discours préliminaire. Tout notre étonnement est que l'Académie n'en ait pas fait mention. On verra comment, parmi nos épithètes, les unes sont fixes et les autres mobiles: cette règle est tellement inhérente au fond de la langue française, que c'est de la place de l'épithète qu'elle a su tirer un si grand parti pour se faire une foule d'expressions variées, qui ne dépendent que du lieu que l'épithète occupe; comme galant-homme *et* homme galant; sage-femme *et* femme sage, etc.

5°. Noter par-tout les oppositions vraies ou fausses, ainsi que les équivoques.

Un homme inconsidéré, *par exemple, n'est pas l'opposé d'un homme* considéré; différent *ne l'est pas d'*indifférent; fendre *de* défendre; céder *de* décéder etc. *Quant aux équivoques, nous prendrons nos exemples dans nos meilleurs écrivains: ils en seront plus frappans. La langue française a souverainement besoin de clarté; aussi est-elle de toutes les langues celle qui a le plus de constructions fixes; et quand il se présente deux manières correctes et élégantes à la fois de dire la même chose, avec les mêmes mots, il faut le remarquer; d'autant que le cas est rare* (*). *Quand*

(*) *C'est sur cette vérité qu'est fondée l'excellente scène du* Bourgeois-gentil-

les inversions ne nuisent pas à la clarté, elles sont toujours élégantes; quand elles y ajoutent, elles sont admirables. Nous en donnerons des exemples dans le discours préliminaire.

6°. Ne négliger aucun mot dans son passage du PROPRE AU FIGURÉ.

On trouvera, sur les mots qui l'exigent, une double citation, l'une au propre *et l'autre au* figuré. *Ainsi, on dit le* pivot d'une machine *et le* pivot d'un état; *Boileau a dit au propre:* Et le pupître enfin tourne sur son pivot, *et ailleurs:* Ils frappent le pivot qui se défend en vain; *ici le pivot est animé par le verbe* se défendre; *et on distingue le style animé du style figuré.*

Si l'axiome qu'il n'est rien dans l'esprit qui n'ait passé par les sens, *est le fondement de toute vérité pour l'homme, la règle suivante qui est sa première conséquence, n'est pas moins fondamentale. C'est* qu'il ne se fait dans l'esprit aucune opération secrète, aucun mouvement, tant intellectuel qu'on le suppose, qui n'emprunte pour s'exprimer, l'image d'une chose ou d'une action matérielle: *ainsi l'esprit, qui a donné des noms à toute la nature, est obligé de les reprendre, pour s'exprimer lui-même; et toute figure, toute métaphore qui n'est pas tirée de quelque chose de matériel, est fausse, parce qu'elle n'a pas son analogue dans la nature. Il n'y a et ne peut y avoir d'exception à cette régle. Le jugement la reçoit de la vérité et la prescrit à l'imagination.*

7°. Citer les auteurs classiques.

On apelle livres classiques, *les livres qui font la gloire de chaque nation en particulier, et qui composent ensemble*

homme, *qui est si étonné de ne pouvoir exprimer son amour à la Marquise que d'une seule manière, et précisément de celle qui s'est d'abord offerte à son esprit.*

la bibliothèque du genre-humain. Ils ne sont pas très-nombreux.

Comme souveraineté *signifie* puissance conservatrice, *on sent bien que les peuples n'ont pas la souveraineté du langage; mais ils en ont la propriété; et, comme la définition de la propriété* est le droit d'user à son gré, *les peuples, en usant des langues, les ont altérées et les altèrent toujours et en tous lieux. Les grands écrivains sont seuls les vrais souverains conservateurs du langage. Les Grecs et les Romains ont passé; et pourtant Homère et Virgile, Cicéron et Démosthène sont encore nos maîtres, comme ils le furent de leurs contemporains; ils ne fixeraient pas nos regards, s'ils n'avaient pas fixé leur langue. Ronsard était poëte, sans aucun doute; mais quelque génie qu'on possède, on a, faute de style, le défaut le plus considérable; celui de n'être pas lu.*

Il est prouvé en fait de langue, tout comme en politique, que là où les souverains ne font pas des lois, les propriétaires fondent des usages. Les lois viennent tard, trouvent les usages établis, les expliquent et les confirment. Je dis qu'elles les expliquent; *parce qu'au fond il n'existe pas plus de* caprices de langage, *que d'effet sans cause: les propriétaires de la parole ne cherchent qu'à se faire entendre; et pour cela, il faut s'entendre soi-même. Ils prennent leurs matériaux dans le fonds de leur langue, puisqu'ils n'en ont pas d'autre; et leur bonne foi là-dessus est garantie par leur intérêt. Une forme de langage qui irait contre le sens-commun ou qui nuirait à la clarté, aurait moins de cours qu'un faux écu, puisqu'elle serait plutôt reconnue et par plus de juges. Il y a plus; les tournures particulières d'une langue, qu'on apelle* idiotismes, *si embarrassantes pour les étrangers, sont pourtant ce qui*

donne éminemment de la grace au langage: Pascal, Molière, Sévigné, Voltaire en fourmillent: les Français trouvent aux gallicismes le charme que les Grecs trouvaient aux hellénismes; mais tout dépend de leur heureux emploi: c'est, en effet, leur bon usage qui est preuve de goût chez nous; comme il le fut d'urbanité chez les Latins et d'atticisme chez les Grecs.

On sent que je ne parle pas ici du jargon du petit peuple en tout pays, mais de la langue nationale, parlée par le public et cultivée par les gens de goût; à quoi on peut ajouter que les mauvais écrivains sont plus à craindre que le petit peuple, qui fait toujours des phrases évidemment bonnes ou mauvaises. Aussi le public qui s'inquiète peu de celui-ci, est-il sans cesse occupé à repousser les malheureux efforts des autres.

En perdant l'Académie, nous avons perdu un grand tribunal: les lois ont leurs perplexités, quand on en vient à l'application, et l'autorité qui termine les disputes est un grand bien; car en tout il faut de la fixité.

Le docteur Johnson, auteur du meilleur Dictionnaire de la langue anglaise, était pénétré de cette vérité; mais n'ayant pas l'appui d'une Académie, il a formé autour de chaque mot, un assemblage de citations, et, s'il est permis de le dire, un jury d'écrivains. *Il dit très-bien que l'autorité d'un Dictionnaire est moins fondée sur celle de son auteur, quel qu'il soit, que sur l'autorité des écrivains qu'on y cite. Les Dictionnaires étant des archives, ne doivent contenir que des titres. Nous prendrons de sa méthode ce qui convient à la nôtre: et comme les bons auteurs n'ont pas rencontré toutes les difficultés du langage dans leur vie littéraire, et que l'esprit humain a quelquefois des regards si déliés, qu'on manque d'expressions connues*

connues pour les rendre, alors nous supléérons au défaut de citations par des explications claires et précises.

La conversation a aussi des finesses et des licences que la familiarité déguise et dont le ton fixe le sens: elles étonnent souvent les orateurs et les poëtes les plus hardis. On ne négligera pas cette partie du langage; mais il faut observer que la société sait fort bien capituler sur ces formes audacieuses et fines, et les réduire à leur juste valeur; le grammairien qui n'ose pas toujours les employer ou les proposer pour modèle, doit pourtant les remarquer.

Il faut encore observer que l'esprit ayant en général plus de besoins, que la langue n'a de mots, les hommes ont de tout tems attaché plus d'une acception au même terme, et souvent même des sens opposés.

Pourquoi, dira-t-on, ne pas recourir aux expressions figurées et aux alliances de mots? Oui, sans doute, il le fallait; mais c'est la ressource des belles imaginations; et le vulgaire toujours plus près du néologisme ou de l'équivoque, que du talent de l'expression, ne sait qu'inventer un mot nouveau, ou attacher une idée nouvelle à un terme qui n'a déjà que trop d'emplois. Tous ces mots à plusieurs acceptions seront exactement indiqués dans le Dictionnaire (*).

(*) Il y a aussi des mots pleins de sel, que l'esprit crée au besoin et pour le moment, et que le goût ne veut pas qu'on déplace.

Mme. de la Sablière appelait Lafontaine *son fablier*, pour faire entendre que cet auteur portait des fables comme un arbre porte des fruits. Ce grand fabuliste dit que *l'âne se prélasse* pour dire *qu'il marche comme un prélat.*

On trouve dans Molière: *et vous serez, ma foi, tartufiée*, pour dire *et vous épouserez Tartufe.*

L'Impératrice des Russies, en peignant je ne sais quel avocat français qui allait faire le législateur dans ses états, écrit à Voltaire que *cet homme est venu législater chez elle.*

Ces mots, je le répète, sont du répertoire de la grace. La grammaire les méconnait et on ne les trouve pas dans les dictionnaires.

8°. N'omettre, s'il est possible, aucune des régles et des difficultés.

On doit trouver dans l'étendue d'un bon Dictionnaire les applications des règles de la grammaire, placées chacune à son article. Cette dispersion ne leur sera pas nuisible, comme on pourrait d'abord le croire: rigoureusement parlant, une grammaire n'a pas de méthode; la table des matières y dispose arbitrairement de la préséance entre les noms, les verbes et les signes de toute espèce. On est donc un peu surpris que les grammairiens se soient privés de l'ordre alphabétique. On est encore plus fâché que la plûpart d'entre eux ayent donné des règles qui nécessitent tant d'exceptions et des explications si accablantes. La grammaire doit lever les difficultés d'une langue: mais il ne faut pas que le lévier soit plus lourd que le fardeau.

Outre les décisions semées dans le cours du Dictionnaire, nous placerons à la fin d'un discours qui doit ouvrir le premier volume, une table des principales difficultés que nous rassemblerons dans notre vaste carrière. Les explications seront courtes, toujours appuyées sur des autorités et des exemples comparés. On y résoudra quelques problèmes qui sont jusqu'ici restés sans solution.

Voilà donc, sans compter notre Vocabulaire, huit bases nouvelles qui distingueront notre plan et son exécution, de l'exécution et des plans qu'on a suivis jusqu'ici.

Il est inutile d'avertir qu'avant de définir ce que les mots expriment, on les définira eux-mêmes grammaticalement, avec la plus scrupuleuse attention. Les mots sont comme les monnaies; ils ont une valeur propre, avant d'exprimer tous les genres de valeur.

L'ouvrage sera soumis à des épreuves multipliées, afin d'éviter les fautes d'impression, qui dans ces sortes de livres ont souvent l'effet d'une mauvaise loi.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SUR L'HOMME etc.

---

§ Ier.

§ 2.

§ 3.

§ 4.

Des

RÉCAPITULATION.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA,

CHANGEMENS ET ADDITIONS.

Le Titre de ce Discours au haut des pages jusqu'à la récapitulation est: DE LA NATURE DU LANGAGE EN GÉNÉRAL . . . } *lisez:* DE L'HOMME INTELLECTUEL ET MORAL.

page	*ligne*		*au lieu de*		*lisez:*
7	18		de sorte que . .		mais.
15	15		l'axiome . . .		la proposition.
idem	25		n'a point . . .		n'ait point.
17	3		résulte		résulterait.
26	12	*après le mot*	image, .	*ajoutez:*	c'est ainsi que *songer* ne signifie pas toujours *faire un songe.*
37	1	*après*	l'approprie, . .	*ajoutez*	tout entier.
39	13		le despotisme . .		leur despotisme.
51	20		il n'aye		il n'ait.
idem	22		qu'occasionne . .		qui occasionne.
idem	25	*il y a le mot*	il *de tombé.*		
56	18		la véritable règle .		une des principales règles.
58	4		les noms d'hier .		les noms fixes d'hier etc.
61	*antépénultième*		s'il n'avait . . .		s'il n'eût enfin.
65	13		élan		élans.
73	*antépén. et pén.*		la mère et l'emblême	*effacez*	et l'emblême.
76	12		rein		rien.
82	27		se dégoûte . . .		s'irrite.
idem	*antépén.*		et de son ennui .		et l'accable de son ennui.
102	*pénult.*		insensibles . . .		peu sensibles.
105	13		l'ordre sur l'économie et l'economie sur l'abondance.		l'économie sur l'ordre et l'ordre sur l'abondance.
123	14		l'avenir: ce sont là ses espaces	*effacez:*	ce sont là ses espaces.
144	19		ému		mû.
146	26		érection		éréthisme.
159	*pénult.*		des proportions .		ses proportions.
166	1		L'être qui a . .		Dieu qui a.
168	23		cercueil simulacre .		cercueil, simulacre.
191	25		. . .	*effacez*	ne *et* que.
206	12		Mais si		Quand.
213	27		superstition . . .		jurisprudence.

page	*ligne*	*au lieu de*	*lisez:*
232 .	19 .	exérieurs . . .	extérieurs.
idem .	23 .	*après* siècle, ... *ajoutez*:	Que de calamités et de crimes ce mot seul me rapelle!
idem .	26 .	ne sont plus . .	cessent d'être.
idem .	27 .	que l'un meure et que l'autre règne .	qu'un parti règne et que l'autre périsse.
idem ,	*dernière*	chargé d'échaffauds.	chargé de chaînes et d'échafauds.
233 .	11 .	qui tue au loin .	qui gronde et tue au loin.
idem .	18 .	pauvre oisif, brute et féroce	pauvre oisif et abruti.
235 .	11 .	*après* fortune, . . . *ajoutez:*	et dont le fier courage semblait défier un tel système d'oppression.
238 .	21 .	nettement: ce n'est donc point . .	nettement. Par exemple, ce n'est point.
239 .	*dernière*	quand il passe ..	mais il faut en convenir: quand l'homme passe.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'homme, de ses facultés intellectuelles, et de ses idées premières et fondamentales.

§. 1er.

État de la Question.

SI dans l'ordre actuel du monde, quelque philosophe s'écriait: *quand et comment l'homme a-t-il commencé ces maisons, ces palais et ces vaisseaux?* on lui répondrait fort bien, que l'homme n'a pas commencé par des maisons, des palais et des vaisseaux. Nous naissons avec des organes si ingénieux, et le premier usage que nous en faisons est si grossier, qu'il ne faut pas être surpris que la mémoire des premiers artisans soit couverte d'une éternelle obscurité. Le sauvage qui courba des branches pour se faire un abri, ne fut point architecte; et celui qui flotta le premier sur un tronc d'arbre, ne créa pas la navigation. En fait d'arts et de sciences il n'est pas d'âge d'or; et le berceau de l'esprit humain n'a point eu de privilège.

Ceci s'applique au langage, cet ingénieux et fidelle contemporain de la pensée. On demande toujours comment l'homme a pu créer une langue, et on fait cette question au sein de vingt peuples civilisés, qui pensent, qui s'expriment, qui écrivent et se communiquent leurs idées: on abuse de l'état de facilité où nous sommes parvenus pour nous mieux embarrasser, et de la perfection du langage pour en fortifier le problème.

Afin de s'entendre, il faut considérer deux choses dans la parole; un côté matériel qui est *la voix articulée,* ou

coupée à différens intervalles; et un côté intellectuel, qui est *l'association de la voix à la pensée.*

La question n'est pas si l'homme a pu trouver la variété des voyelles et des consonnes; il l'a pu, puisqu'il l'a fait: le miracle s'opère tous les jours; car le genre-humain recommence à chaque instant, et les enfans crient et articulent sans analyser l'articulation, par la raison que les oiseaux volent, et que les poissons nagent, sans connaître le mécanisme des nageoires et des ailes.

Le véritable problème est donc de savoir pourquoi l'homme a dû et comment il a pu associer ses sensations à des signes quelconques, et préférer enfin les articulations aux signes de toute espèce.

Loke ayant senti, vers la 3me. partie de son livre, qu'il ne pouvait continuer l'histoire de l'entendement humain, sans jeter un coup d'oeil sur la parole, et s'étant repenti de l'avoir fait trop tard, j'ai cru, de mon côté, ne pouvoir faire l'histoire de la parole en général et d'une langue en particulier, sans toucher d'abord à l'origine et à la nature de nos idées. Un peintre qui fait un paysage, n'a pas besoin que son tableau soit précédé d'une description de la campagne ou d'un traité sur les animaux; et s'il peint quelque événement, sa préface et ses notes sont dans l'histoire, ou dans la mémoire, ou enfin dans l'imagination de tout le monde. Mais l'entendement humain et ses opérations ne sont pas, comme la figure de l'homme et des animaux, ou comme la terre et le ciel, un spectacle éclatant et familier, ouvert à tous les yeux. Il fallait donc, avant d'arriver à la parole, interroger et connaître l'invisible et mystérieux inventeur de cette peinture sans couleurs, de cette musique sans accords, en un mot, de cette algèbre qu'on apelle LANGAGE. La grammaire n'est obscure et sèche, que parce qu'on sépare toujours ses élémens de son origine, et ses difficultés de leurs causes.

§. 2ème.

Du sentiment comme principe de tout dans l'homme et dans les animaux.

Traiter de la parole, c'est parler de l'homme: ainsi, quoique la nature de l'homme ne soit pas le but de nos recherches, je ne peux me dispenser de jetter ici quelque jour sur ce qu'on entend par *sentiment*; afin d'arriver aux sensations, aux idées, aux besoins et aux passions, qui ne sont que les modifications du *sentiment*. Cet élément de la vie et de la pensée, une fois connu et bien déterminé, pourra donner à nos développemens la force et la suite qui résultent de la clarté et de la fixité.

Le sentiment ne se définit point: il serait toujours plus clair que sa définition; mais il sert à définir tous les phénomènes de l'ame et du corps.

Point de contact ou lien de l'esprit et de la matière; source de plaisir et de douleur; base d'évidence, de certitude et de toute conviction; effet ou cause; principe ou résultat, le sentiment, quelle que soit sa nature, est le premier en ordre, et le plus grand de tous les dons que Dieu ait fait à ses créatures: sans lui, l'animal ne serait que machine, la vie ne serait que mouvement.

Considéré comme faculté générale, le sentiment s'appelle *sensibilité*: il a pour organes tous les sens, et pour siège l'homme tout entier. Mais comme il comprend à la fois les besoins et les sensations, les passions et les idées, il y aurait eu de la confusion, si on n'avait assigné à la sensibilité divers départemens. On a donc reconnu et nommé d'abord les organes et les sièges particuliers des besoins et des sensations. D'un côté, la faim, la soif, le desir mutuel des deux sexes; de l'autre, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et

le toucher, ont eu leurs instrumens et leurs places: la douleur et le plaisir physiques ont régné par-tout.

Mais quel lieu, quels organes assigner à l'amour moral, à la soif de l'or, à la joie, au chagrin, enfin à tout ce qu'il y a d'intellectuel dans les passions et dans les idées? Chacun sentait en effet que les passions avaient un côté idéal que n'ont pas les besoins, et qu'il y avait dans les idées un côté purement intellectuel que n'ont pas les sensations. Il fut donc nécessaire de partager l'ame en deux sièges principaux: les gens du monde lui assignèrent, *l'esprit et le coeur;* les philosophes, *l'entendement et la volonté*: l'esprit ou l'entendement, chez qui les sensations se changent en idées; le coeur ou la volonté, chez qui les besoins deviennent passions.

Mais, si les besoins et les sensations changent de nom en perdant leur côté matériel, le sentiment ou la sensibilité en général n'en change pas. On dit, *un coeur, un ouvrage, un mot, une pensée, un geste, un regard, pleins de sentiment ou de sensibilité.* On s'exprime de même sur les différentes parties du corps affectées par le plaisir ou la douleur: on dit, *la sensibilité de la peau, de l'oeil, de l'estomac*; on a des *sentimens de goutte*, comme des *sentimens d'amour ou de haine;* on perd tout *sentiment*, tant au physique qu'au moral. Et comme ce mot est commun à l'ame et au corps, il prend toutes les épithètes propres à l'une et à l'autre. Le sentiment est noble et vif, bas et faible, obscur, sourd, exquis, grossier, délicat, tendre, violent etc. Ainsi l'homme étant également sensible au dehors et au dedans, le sentiment reste, au sein des fonctions, des facultés, des puissances, des modifications, et enfin de tous les mouvemens du corps et de l'ame, principe universel et particulier, matériel et intellectuel à la fois.

C'est de là que vient l'universalité du verbe *sentir*, qui

s'applique à tout, tant au moral qu'au physique. *Je sens que j'ai raison, que je souffre, que je meurs: je sens que ces corps sont durs; que ces tableaux, ces ragoûts, ces accords sont bons.* Ainsi le verbe *sentir* remplit à lui seul les fonctions des verbes *voir, toucher, flairer, ouïr, goûter;* mais cela n'est pas réciproque; car si le mot *sentir* est commun à tous les sens, il est tellement particulier au sentiment, que ce n'est que par emprunt que l'odorat et le toucher paraissent s'en être emparés exclusivement. Quand on dit, *je sens quelque odeur,* ou *je sens un corps dur,* c'est qu'on a déjà *flairé l'une et touché l'autre.* De là vient le mot *senteur*, substitué au mot *odeur.* Mais pour en venir aux exemples cités, on ne dira pas plus: *je flaire* ou *je touche que je suis malade* et *que j'ai raison,* qu'on ne dira: *j'entends* ou *je goûte que je suis malade,* et *que j'ai raison;* parce que la douleur et la raison appartiennent au sentiment en général, et non à tel sens en particulier. Donc le verbe *sentir* n'appartient que par emprunt à l'odorat et au toucher. Il en est de même du verbe *voir* qui s'emploie si souvent pour *sentir*, et réciproquement; puisqu'on dit, *je vois* ou *je sens que ce bâtiment penche; je vois* ou *je sens que j'ai raison; je vois* ou *je sens que je péris.* Cela vient de ce que l'oeil est pris pour emblême de l'entendement: d'où les mots *clarté* et *évidence*, *vues* et *lumières de l'esprit;* expressions figurées, empruntées de l'oeil, comme *comprendre* et *saisir* le sont de la main. L'homme n'ayant que les mots *sensation* et *sentir* pour exprimer les opérations du sentiment en général, et les verbes *voir, ouïr, flairer, goûter* et *toucher* pour rendre celles des sens en particulier, a varié ses expressions, en passant du physique au moral, ou du propre au figuré; tantôt, prêtant le langage du sentiment à un sens; tantôt, empruntant celui d'un sens pour l'attribuer au sentiment.

On demandera peut-être si le sentiment, comme prédécesseur de l'exercice des sens, leur a donné son nom; ou si c'est à eux que le sentiment doit le sien. Je réponds à cela que le règne du sentiment pur est très-court dans l'enfant qui vient de naître, et que l'homme n'ayant formé la parole qu'après avoir exercé tous ses sens, ils ont dû naturellement lui fournir des mots et des expressions pour tout nommer, pour désigner le sentiment lui-même; comme ils en ont fourni pour la raison appelée *sens-commun*, et pour la conscience nommée *sens-intérieur* ou *sens-intime;* comme ils ont fait le verbe *sentir* et toute sa famille. Mais il n'en est pas moins vrai que le sentiment a précédé toute sensation, quelle que soit l'époque et l'origine du nom qu'il a reçu.

Si je dis que le sentiment est antérieur à toute sensation, et par conséquent à toute idée, c'est qu'en effet il date de l'organisation.

Dès qu'on admet qu'un animal naît sensible et affamé, tout autre phénomène comparé à celui-là, n'a plus droit de nous surprendre. Nous sommes tous, hommes et animaux, composés de besoins et d'idées; mais les besoins ont précédé. Tout animal souffre intérieurement avant de toucher ou d'être touché; par conséquent avant d'avoir une sensation, et enfin une idée. L'enfant peut avoir faim, avant d'avoir goûté d'une nourriture quelconque; et le jeune-homme, élevé loin des femmes, n'en serait pas moins tourmenté d'amour à l'époque indiquée par la nature. Ce double sentiment de la faim et de l'amour, serait puissant et vague à la fois; il serait, en un mot, besoin sans objet ou sans idée. On a donné à cet état le nom d'*inquiétude*.

S'il est vrai que l'animal qui vient de naître puisse souffrir autant de la privation de certaines choses, que jouir de leur possession, il reste démontré que le sentiment doit éga-

lement exister avec et sans objet; avant, pendant et après les premières sensations. Mais le sentiment qui a lieu dans la privation, est, pour la première fois, un sentiment sans idée; ce n'est qu'un état de mal-aise indéterminé: en un mot les organes sont souffrans, mais ils sont sans empreinte: il y a *sentiment* et non pas *sensation*. L'estomac a faim en général, sans avoir faim de telle ou telle chose en particulier; aussi dit-on, le *sentiment* et non la *sensation* de la faim.

Mais dès qu'une fois, les sens ont livré passage à un objet quelconque; dès que l'impression s'est faite sur le sentiment; il y a sensation déterminée, empreinte dans l'organe, en un mot *idée*.

On voit de là que le mot *sentiment* appartenant à deux états aussi opposés que la réalité des sensations, et que leur privation absolue, ce mot a dû nécessairement donner lieu à beaucoup d'équivoques: puisque, d'un côté, l'absence, la privation et les besoins; de l'autre, la présence, la jouissance et les idées, le réveillent également. De sorte que s'il est vrai que toute sensation nous vienne du sentiment excité par les objets, il est faux que le sentiment ait les objets et leur action pour origine: ce sont ses occasions et non ses causes: on connaît donc les objets, les organes et les effets du sentiment; on ignore à jamais son époque, sa source et sa nature: elles se perdent dans l'intime union de l'ame et du corps.

En effet, sans l'ame,+ le corps n'aurait pas de *sentiment*; et sans le corps l'ame n'aurait pas de *sensations*. Mais l'ame ayant la majeure part dans ce commerce, on lui a fait présent de tous les genres de *sensibilité intellectuelle*. Ainsi, on dit, qu'*un homme a de l'ame*, qu'*il est l'ame d'une assemblée*, qu'*un ouvrage est plein d'ame*; les artistes eux-mêmes ont emprunté cette expression pour peindre tout ce

+ C'est à dire que sans le sentiment, le corps n'aurait pas de sentiment, ce qui est une absurdité aussi grande que si l'on disait: sans la blancheur de ce corps, il ne serait pas blanc.

qui vivifie leurs productions, ou même tout ce qui en augmente le ton et la vigueur. Et comme il paraît que c'est dans le coeur, ou autour du coeur, que règnent, comme sur un siège matériel, le sentiment et ses émotions, la sensibilité et ses étreintes, les passions et leurs orages; de-là sont venues tant d'expressions, tant de gestes et de regards, où le coeur joue le premier rôle; tandis que la tête, comme siège matériel de l'entendement, a pour apanage l'esprit et les idées, la pensée et le raisonnement, la méditation et les méthodes; c'est-à-dire l'imagination et ses formes, la mémoire et ses signes, le jugement et ses balances.

Puisque le sentiment nous a conduits si directement à l'union de l'ame et du corps, je dois m'arrêter un moment sur les divisions connues de ces deux moitiés de l'homme.

L'ame, connue par ses effets et non par sa nature, est dans nous, comme dans tous les animaux, ce qui anime le corps. Elle emporte tellement l'idée de vie et de sentiment, que ces deux mots sont souvent synonimes avec elle. Comme vie, elle entretient l'organisation; comme sentiment, elle est, ainsi qu'on l'a déjà vu, siège des besoins et des passions, des sensations et des idées. C'est à elle qu'aboutissent les impressions: c'est d'elle que partent les volontés. C'est l'ame qui conçoit, aime, déteste, craint, espère, desire, se souvient, imagine, compare, choisit, raisonne et juge. Ses fonctions sont si différentes, qu'on en a fait autant de facultés, et, pour ainsi dire, autant d'êtres distincts. Mais pour ne pas tomber dans cette erreur, il faut se bien dire que l'ame, après avoir senti l'impression des objets, les retient comme mémoire, les retrouve ou les compose comme imagination, les compare et prononce comme jugement: que ces trois grandes facultés sont toujours l'ame, et ont pour nom commun la *pensée*, qui n'est qu'une longue application du sentiment;

ment sur les idées: attribut d'ailleurs si considérable, que la pensée est souvent prise dans le discours pour l'ame elle-même. Mais s'il n'y a que l'ame qui pense, l'ame ne sent pas seule; le corps partage avec elle le sentiment: ce mot ne lui appartient donc pas exclusivement comme la pensée. En un mot, ce n'est point l'ame, ce n'est point le corps, c'est l'homme qui sent.

Maintenant pour ne pas s'égarer dans ces décompositions, il faut se résumer et revenir sur ses pas.

Nous avons dit que si l'homme s'analyse lui-même il se partage d'abord en corps et en ame; que s'il analyse son corps, il y distingue les sens, les organes, les besoins et le *sentiment*: que s'il analyse son ame, il y trouve l'entendement et la volonté, ou bien l'esprit et le coeur, et toujours le *sentiment*: que s'il poursuit ses analyses, il trouve dans le coeur les desirs et les passions de toute espèce; dans l'esprit, l'imagination, la mémoire et le jugement, c'est-à-dire, tous les genres de pensée; mais toujours et par-tout le *sentiment*. Enfin si l'homme, après s'être ainsi décomposé lui-même, veut se recomposer; si après avoir dit *mon corps et mon ame, mon esprit et mon coeur*, il veut se nommer tout entier, il dit, *moi*; et c'est en effet dans ce *moi*, qui réunit le corps et l'ame, que réside le sentiment. Les besoins et les sensations, les passions et les idées ne sont que ses modifications: il est tout entier dans chacune des divisions de l'homme, tout entier dans le *moi* qui en est l'unité: car si l'ame et le corps avaient chacun un sentiment différent, comme l'assure Buffon, il y aurait deux personnes dans le *moi*, ce qui n'est pas (1). Condillac dit très-bien: » malgré

(1) L'homme a deux principes intérieurs, l'un animal et l'autre spirituel, à ce que dit Buffon, dans son discours sur les animaux. Mais la conscience dit que si

» toutes les modifications qui se succèdent perpétuellement » dans moi, je sens pourtant que ce *moi* est un fonds certain qui ne change pas. «

Mais comment après avoir si bien exprimé cette vérité, Condillac a-t-il pu errer, en accusant, d'ailleurs avec raison, les Cartésiens d'illusion, Locke d'obscurité, et Aristote de n'avoir pas assez développé son principe? Voici en peu de mots l'état de la question.

Aristote a dit qu'il n'y avait rien dans l'entendement qui n'eût passé par les sens: les Cartésiens au contraire ont soutenu que tout préexistait dans l'ame, et que les sensations ne pouvaient que réveiller les idées: Locke a paru et a dit, que tout venait des sens et de la réflexion: Condillac a démontré contre lui, que la réflexion n'était pas pour les idées une source différente de la sensation; mais il veut de plus que le sentiment n'ait commencé qu'avec la première sensation, et il ajoute: » Si l'homme n'avait aucun intérêt à s'occuper » de ses sensations, elles passeraient comme des ombres, et » ne laisseraient pas de traces. Il serait, après plusieurs an- » nées, comme au premier instant, sans avoir acquis de con- » naissances, et sans avoir d'autres facultés que le *sentiment*. « Comment cet excellent esprit qui savait bien qu'une faculté qui ne serait qu'ébranlée par les objets, ne serait pas différente d'une corde de violon, qui rend des sons dont elle ignore l'harmonie, comment, dis-je, n'a-t-il pas vu que cette faculté sans intérêt ne pourrait s'appeler *sentiment* et ne saurait s'associer à rien? Il y a plus; si le sentiment n'eût commencé qu'après la première sensation, qu'après qu'on aurait, par exemple, senti une odeur quelconque; chaque sens eût à

l'homme est composé de deux substances, il n'a qu'un principe pour les deux, et c'est le sentiment.

son tour commencé un sentiment particulier, et nous aurions eu autant de sentimens différens que de sens, et par conséquent cinq personnes dans un corps: il n'y aurait donc pas eu de *moi*. Mais cela n'est pas vrai: nous avons des sensations différentes, mais nous n'avons pour toutes qu'un sentiment. Cette faculté première a tout précédé dans nous, et n'y a été précédée par rien, pas même par l'existence. De là vient que nous avons le sentiment des idées, sans avoir l'idée du sentiment; parce qu'en bonne métaphysique la pensée arrive de définitions en définitions jusqu'à une chose qui ne se définit pas; comme en physique on s'élève d'effets en effets à une cause qui n'est pas effet; et comme, en saine logique, on remonte de conséquence en conséquence, jusqu'à un principe qui n'est pas lui-même conséquence.

Si Aristote revenait au monde, il pourrait dire à Condillac: Pourquoi m'accusez-vous de n'avoir pas senti toute la fécondité de mon principe? Je ne l'ai pas développé, j'en conviens: mais vous qui n'avez pas ce reproche à vous faire, vous qui vous êtes développé en plusieurs volumes, vous n'êtes pourtant pas remonté assez haut, et je vous accuse d'être à la fois insuffisant et prolixe.

Il résulte de tout ceci deux vérités importantes: l'une que Condillac, que je viens de citer, a eu tort d'avancer dans son traité des sensations, que *l'homme apprend à sentir*; car si cela était vrai, l'homme apprendrait le plaisir et la douleur; et chacun sent dans sa propre conscience, combien un tel principe est faux. Ce grand métaphysicien ne l'aurait point établi, si, au lieu de commencer par les *sensations*, il eût débuté par le *sentiment*.

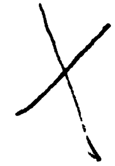
L'autre vérité est que si les sensations, et par conséquent les idées, viennent du dehors, les besoins viennent du dedans: d'où il suit que les besoins sont innés comme le sen-

timent, et que les idées ne le sont pas comme lui: distinction qui peut seule concilier ceux qui disputent encore sur les *idées innées*: il ne faut souvent que diviser une question pour rapprocher les hommes.

SECTION 3ème.

De l'association.

C'est envain que l'animal sortirait tout formé du sein qui l'a conçu, et que, séparant son existence de celle de sa mère, il serait déjà personne distincte ou individu, si le sentiment, caché dans les noeuds qui unissent son ame et son corps, ne commençait aussitôt pour lui le mécanisme de la vie par le commerce des sensations. Mais, semblable à l'aimant qui n'attend que la présence du fer pour manifester son penchant et sa puissance, le sentiment est là, prêt à s'associer à tous les objets qui le frapperont par l'entremise des sens.



Et non seulement le sentiment s'associe d'abord aux objets qui l'excitent, c'est-à-dire à leurs empreintes (1), mais encore il a la faculté de communiquer son principe d'association, qui, passant comme un véritable magnétisme, des sensations aux idées, et des idées aux signes qui les accompagnent, forme la chaîne de nos pensées d'un bout de la vie à l'autre, et liant le monde intellectuel que nous portons en nous, au monde visible dans lequel nous vivons, amène enfin, et nécessairement, le langage et tous les arts.

---

(1) Buffon dit et répète si positivement que l'ame s'élance vers les objets qui la frappent, quelle que soit leur distance, que Condillac a cru devoir le réfuter là-dessus, et lui prouver que l'ame en pensant au soleil ou en le considérant, ne s'élançait pas vers cet astre et ne s'unissait pas du tout à lui, comme Buffon le dit en effet. Quant à moi, j'aime mieux croire que Buffon a mal exprimé sa pensée, que de lui prêter une folie.

Si on demande comment cette faculté peut ainsi s'attacher aux empreintes des objets, ce qui constitue la sensation; comment elle peut forcer ces empreintes à se lier entre elles, ce qui constitue la pensée; comment enfin cette faculté peut s'associer à des signes quelconques, ce qui constitue le langage: je réponds, que c'est la nature qui lui a fait présent de cette puissante propriété. Or, dès qu'on a nommé la nature, il n'y a plus problème, mais mystère; il ne s'agit plus d'expliquer, mais d'exposer. Nous suivrons donc le sentiment et ses directions, comme on suit la boussole, sans pouvoir pénétrer les causes de sa vertu.

Il ne faut pas une longue méditation pour comprendre que si le sentiment frappé par les objets, ne s'attachait pas à leurs empreintes, il ne saurait les reconnaître; et que si ces empreintes ne se liaient ni entre elles ni a des signes, le sentiment ne saurait ni les comparer ni les rappeler: de sorte, que la vie ne serait qu'une suite de sensations sans rapport et sans ordre; par conséquent sans jugement et sans mémoire; de sorte, que la pensée naissant et mourant à chaque sensation, n'aurait jamais nécessité la parole.

Développons en peu de mots cette grande vérité que tout commence et continue par des associations dans l'être qui a débuté lui-même par une association de matière et de vie, et comme on dit, *de corps et d'ame.*

L'univers, considéré dans son ordre physique, n'est qu'une harmonie; un grand Tout, une vaste association de systêmes: les corps divers qui le composent ne sont que de petits systêmes, ou des associations particulières. Le mot *ordre* signifie tellement *liaison*, qu'on ne peut se représenter le chaos qu'en rompant l'alliance des élémens, et qu'en brisant les liens de tous les corps. La physique et la chimie ne trouvent par-tout qu'associations et affinités.

Dans l'ordre politique, les empires sont des associations des hommes entre eux et des peuples avec les contrées; ce que prouvent assez les mots de *société* et *d'état social.* Je ne parle pas ici de la puissante union des sexes qui répète et perpétue la création.

Dans l'ordre moral ou intellectuel, les vertus et les vérités ne sont qu'associations, rapports et accords d'objets, d'actions et d'idées. Mais pour me renfermer dans mon sujet, je me hâte de dire, que la nature voulant établir dans l'être à qui elle destinait la pensée, l'ordre même qu'elle a mis dans l'univers, lui a donné pour principe d'association, le *sentiment*, qui est pour nous et nos idées, ce qu'est l'attraction pour l'univers et ses parties.

Il ne faut pas chercher deux mystères où la nature n'en a mis qu'un: or, entre l'ame et le corps, il n'y a que le sentiment sur lequel on ne dispute point; mais on disputera éternellement sur le corps et l'ame, c'est-à-dire sur l'esprit et la matière. C'est pourtant par là que Buffon débute avec l'homme, en lui ordonnant, s'il veut se connaître, d'interroger d'abord les deux substances qui le composent. Mais le sentiment réclame la priorité: c'est par lui que l'homme est simple, et qu'il dit *moi:* la duplicité de sa nature n'est qu'une supposition; son sentiment est positif. Il y a plus, le sentiment peut, en saine métaphysique, suppléer à toutes les divisions et à toutes les nomenclatures reçues jusqu'ici. Il est cause première de cette inquiétude qui accompagne les besoins naissans, et des sensations qui précèdent les desirs et les idées. Que dis-je? Le sentiment éprouvant la sensation, est lui-même *entendement avec perception;* se retraçant la sensation, il est *imagination;* se rappelant des suites de sensations, il est *mémoire;* sentant et comparant les rapports des sensations, il est *jugement;* s'arrêtant enfin plus ou moins

long-tems sur ses propres opérations, il est *pensée*, *attention* et *réflexion*. De sorte qu'en parlant de corps et d'ame, d'esprit et de coeur, de passions, de raison, d'idées et de souvenirs, on ne fait jamais que l'histoire du sentiment et des métamorphoses de ce protée. Sans lui, les rapports des sens seraient incommensurables entre eux: car quel rapport entre une saveur et un son? Mais le sentiment leur sert de mesure commune au dedans, et les interprète au dehors par des cris, des gestes, des regards, et enfin par la parole. Unique et véritable source de clarté, c'est lui qui éclaire les idées; les idées ne peuvent donc l'éclairer lui-même. Il est donc nécessaire, comme on l'a dit plus haut, que nous ayons le sentiment de l'idée, sans jamais avoir l'idée du sentiment; et ceux qui disent qu'il serait à desirer que le sentiment fût aussi clair que deux et deux font quatre, oublient que l'axiome *deux et deux font quatre* tire toute son évidence du sentiment. Il n'y a donc rien dans l'homme de plus clair que le sentiment, parce qu'il n'y a rien de plus certain. Son nom seul confond idéalistes, matérialistes et pyrroniens: les nuages qui couvrent l'esprit et la matière n'arrivent pas jusqu'à lui; et le doute ne soutient pas sa présence.

Comme la nature des sensations a été traitée par de grands maîtres, je me résumerai en peu de mots sur cet intéressant objet.

En supposant que l'animal n'a point encore éprouvé de sensation, s'il lui arrive d'être sollicité par le besoin, son sentiment n'est d'abord qu'inquiétude; mais inquiétude sans desir déterminé. Cet état dure peu; il faut qu'il finisse ou par la mort ou par les sensations.

Or, il y a sensation, dès que le sentiment est excité par un objet quelconque. Chaque sensation est impression de l'objet sur les sens, et perception de la part du sentiment,

qui prend ici le nom d'*entendement:* l'objet frappe et l'homme sent; premier prodige qui mérite bien toute notre attention. Mais après l'impression d'un côté, et la perception de l'autre, ce qui reste de la sensation s'appelle *idée.* Ainsi, pendant l'acte, il y a sensation; après l'acte, il y a idée. L'idée n'est donc qu'une sensation déjà reçue, une association du sentiment à une trace, à une empreinte, à une image quelconque.

Si, en l'absence de l'objet, le sentiment s'exerce sur l'empreinte qu'il en a reçue, on dit alors que *la même idée revient à l'esprit;* et quoique avec moins de vivacité, cette idée exerce encore le sentiment, comme elle l'exerça pour la première fois lorsqu'elle fut sensation. Mais, par un second prodige, le sentiment la reconnaît, et elle prend le nom de *souvenir*; expression générale de tout ce qui survit à la sensation dans notre entendement. Là commencent l'*imagination* et la *mémoire*, dont nous verrons plus bas les rapports et la différence.

Si le sentiment s'arrête sur deux empreintes ou souvenirs, il y sent aussitôt un rapport, et ce troisième prodige commence le *jugement*: c'est ainsi que la musique commença pour l'homme, dès que, frappé par deux sons, il y sentit un accord.

Si le sentiment reçoit, retrouve et compare des sensations; s'il associe les idées anciennes aux idées nouvelles, c'est-à-dire les sensations actuelles aux sensations passées, il y a tout ensemble perception, imagination, mémoire et jugement, en un mot *pensée*, expression générale du sentiment s'exerçant sur des empreintes passées, et sur des impressions actuelles. Ainsi éprouver des sensations, parcourir ses idées, les combiner, les associer tantôt à des sensations et tantôt à des souvenirs, c'est toujours *penser*: mais tout animal qui pense

pense, sent, à parler rigoureusement; quoique dans le monde le mot *pensée* soit plutôt attribué à la combinaison des idées, qu'à des sensations présentes; d'où resulte cette singulière vérité, que l'être qui ne fait que sentir, ne pense pas encore; et que l'être qui pense, sent toujours.

Et pour me résumer davantage, je dis qu'au premier instant l'homme sent; qu'au second instant il sent qu'il a senti; que si, au troisième instant, il éprouve encore la même sensation, il sent l'identité; et que s'il en éprouve une autre, il sent la différence.

Ce mécanisme, dont chacun peut se rendre témoignage, se répète d'un bout de la vie à l'autre; et c'est de la répétion, de la fréquence et de la constance des sensations, que se forme en nous le sens-commun. Car si le lait dans la bouche de l'enfant, la lumière dans ses yeux, et le bruit dans son oreille, ne produisaient pas toujours des sensations du même ordre, l'enfant n'acquerrait jamais cette fixité qui constitue la raison.

Cette conclusion nous fait déjà entrevoir, que lorsque le sentiment établira, parmi les mots, les associations et l'ordre des pensées, ce sera de la répétition fréquente et fixe des signes que naîtra le langage, comme ce fut de la fréquence et de la fixité des sensations que naquit le sens-commun.

Maintenant, pour appliquer ceci au principe de l'association, je dis que si, pressé par le besoin, l'enfant vient à crier, et si le cri qu'il pousse et qu'il entend lui-même, attire une nourrice, il se fait aussitôt une association indestructible entre ses besoins, ses cris et la nourrice. Dorénavant son besoin n'ira plus sans desir, ni son desir sans idée. Il en est de même du jeune homme dont nous avons parlé plus haut: dès qu'il aura vu quelque femme, son besoin, jusqu'alors obscur et solitaire, n'ira plus sans cette image; et si la femme

est une seule fois accourue à sa voix, son amour, sa voix et cette image ne se quitteront plus, et formeront dans lui une triple alliance. Ce que je dis de la voix est tout aussi vrai des gestes et des regards qui sont, comme la voix, à la disposition de l'homme et de certains animaux: moyens dont ils naissent pourvus, dont le service est aussi prompt que facile, qui ont précédé tous les arts, et auxquels le mécanime seul de la parole et de l'écriture a pu suppléer. Le sentiment, père des besoins et des idées, se lie donc pour jamais aux cris, aux regards et aux gestes, et cette association nécessitée qui commence avec la vie, ne finit qu'avec elle.

Mais cette association primitive et forcée, a été suivie d'une nouvelle association qui, pour être plus artificielle, n'en a pas été moins nécessaire: je veux parler du langage articulé et du langage écrit; et ce sera l'objet de la seconde Partie de ce Discours. On y verra que s'il faut associer des idées pour penser, il faut les associer à des signes pour parler, et enfin à des suites de signes pour raisonner. Mais je dois auparavant m'arrêter encore sur la nature du sentiment; sur les idées et sur les images; sur les passions; sur les grandes conceptions du fini et de l'infini, de l'espace, de Dieu, du tems et des nombres; sur la différence de l'imagination et de la mémoire; sur le jugement et le goût; sur le génie, l'esprit et le talent etc.; et enfin sur les causes de notre supériorité à l'égard des animaux.

§. 4ème.

Des idées et des images, et de toutes nos facultés.

Je ne saurais trop insister sur la nécessité d'admettre de bonne grace, et une fois pour toutes, le prodige du sentiment: car la punition de n'avoir pas reconnu ce premier prodige, serait de le retrouver par-tout: et c'est ce qui est arrivé aux deux sectes de philosophes, dont l'une partait de la matière brute, et l'autre du pur esprit, en expliquant l'homme. Pour

n'avoir pas placé la difficulté dans le principe, ils la rencontraient dans chaque conséquence.

Je me répète donc, et je dis que la première merveille qu'offre le sentiment, c'est sans doute d'être frappé par les objets, et de sentir qu'il est frappé. Une seconde merveille, non moins digne de notre surprise, c'est qu'il garde l'empreinte ou le vestige sans garder l'impression: car s'il gardait l'impression, il serait toujours en sensation, comme si l'objet était toujours en présence; et s'il ne gardait pas l'empreinte, il ne saurait la retrouver, et n'aurait point d'idée, ni par conséquent de souvenir. Mais une troisième merveille se présente c'est que le sentiment en retrouvant l'empreinte, ressent aussitôt une partie de l'impression qu'il éprouva lors de la sensation. C'est de ces trois merveilles que résulte le miracle de la pensée.

Or, on sent combien l'homme a dû faire d'efforts pour retrouver ces empreintes, et se redonner des impressions, afin de ne pas retomber à chaque instant dans une sorte de néant; puisque la vie ne nous appartient qu'autant que nous la sentons. L'homme a donc imaginé, quand il ne sentait plus; et le sentiment, ennemi d'un repos qui serait pour lui trop semblable à la mort, n'a pas même laissé le sommeil sans images. Sa vigilance a rempli le vide des sensations par l'imagination; elle a maîtrisé les écarts de l'imagination par les méthodes de la mémoire, et l'inertie de la mémoire par la facilité des signes. De sorte que le sentiment, né vague, obscur et pauvre, s'est enrichi, s'est éclairé, s'est fixé, et qu'il s'est enfin rendu maître de ses mouvemens par la pensée, et de la pensée par la parole.

Si je parle ici des mouvemens du sentiment, c'est qu'en effet le sentiment paraît être essentiellement mobile. S'il s'agite avant d'avoir reçu aucune espèce de sensation, il est

semblable à un corps qui roulerait dans le vide: sa sensibilité ne serait qu'inquiétude. Mais s'il s'agite après avoir reçu des empreintes, il est encore semblable à un corps très-sensible, qui retrouverait et toucherait, en s'agitant, les endroits où on l'aurait frappé.

Avant d'aller plus loin, il faut faire ici deux observations importantes.

La première, c'est que si je me sers d'expressions propres à notre corps pour peindre le sentiment, c'est parce que le sentiment réside au moins en partie dans le corps; qu'il nous avertit de l'existence de ce corps; que c'est par le corps, et de tous les corps qu'il reçoit ses impressions; ce qui assure la justesse des termes que je lui prête. Il n'en est pas de même de notre ame qui, étant supposée tout intellectuelle, se voit pourtant forcée de tirer ses expressions des corps: mais elle le fait avec moins de bonheur que le sentiment; car, les mots qu'elle emprunte étant tous figurés pour elle, sont sujets à dispute, et nous font souvent illusion. Mais le sentiment, quoique simple, s'appuye sur l'esprit et la matière, comme sur ses deux bases; il s'accomode également des expressions usitées pour l'une et pour l'autre, et concilie tous les systêmes. En considérant l'esprit et la matière comme deux extrêmes, le sentiment reste moyenne-proportionnelle: tout lui est propre, et rigoureusement parlant, ses expressions ne sont jamais figurées.

La seconde observation, c'est qu'il y a un véritable malheur attaché à la dissection de l'esprit humain. Quand la nature fait un homme, elle construit un édifice dont toutes les parties s'élèvent ensemble; et nous, en l'expliquant, nous le démolissons; nous exposons successivement l'oeuvre qu'elle fait à la fois: ce qui force, d'un côté, à des anticipations d'idées, et de l'autre à des répétitions: sans compter la ré-

pugnance naturelle que l'homme éprouve, quand on le force de se replier sur lui-même, et d'assister à l'anatomie de ses facultés. Il est d'ailleurs si difficile, en écrivant sur ces origines, de se dépouiller entièrement de ce qu'on a acquis, et de se voir dans toute sa nudité, qu'il n'existe pas de morceau sans tâche sur les époques de nos idées premières. Un homme qui naîtrait dans la vigueur de l'âge, tel que l'a supposé Buffon, serait si gauche à essayer ses sens, que ce grand écrivain, pour rendre en effet sa créature intéressante, lui a fait présent de tout l'esprit, de toutes les expressions, et de tous les mouvemens d'un homme qui aurait déjà beaucoup vécu. Il s'est servi de la richesse pour peindre la pauvreté, de la force pour exprimer la faiblesse, et de la plénitude où il était arrivé lui-même, pour mieux exposer le vide où il plaçait son premier homme; semblable à ces gens qui ne parlent de leur obscure origine qu'avec la noblesse et l'enflure de leur état actuel; et ni lui, ni la plupart de ses lecteurs ne se sont apperçus de la méprise. Ils ont admiré dans ce naturaliste ce qui n'était admirable que dans le poëte Milton, ils ont admiré, dis-je, ces paroles qu'un nouvel Adam prononce dès qu'il se sent vivre pour la première fois: *qui suis-je, où suis-je, d'où viens-je, où vais-je?* et ils les ont trouvées très-naturelles dans sa bouche; comme s'il était vraisemblable que cet être eût des idées métaphysiques avant toute sensation, et qu'il préludât, pour son début, sur la nature et le destin; comme si eux-mêmes savaient mieux que cet homme qui ils sont, d'où ils sont, d'où ils viennent, et où ils vont. Nés enfans, habitués au miracle de la vie, et par conséquent hors d'état de s'étonner de rien, ils prennent l'habitude pour la science. S'ils voient très-bien qu'un enfant n'intéresse que par l'harmonie parfaite d'un corps et d'une ame qui commencent, s'essayent, s'instruisent et s'affer-

missent ensemble, ils n'ont pas voulu voir de même que la perfection d'un corps adulte et la nullité d'une ame au berceau, composeraient un tout dégoûtant; et qu'une ame exercée dans un corps naissant n'était qu'un roman en style oratoire, sous le titre imposant de *Récit philosophique*.

On ne fera pas le même reproche à Condillac; il a fort bien dépouillé l'homme: chez lui, l'ame et le corps tâtonnent bien ensemble. Mais s'il a savamment disséqué les sensations, il a trop glissé sur le sentiment qui les précède et qui les éprouve; il a même si fort borné le ministère de l'oeil, qu'il paraît ne pas avoir entiérement soupçonné les étonnantes commissions que la nature a données à ce brillant organe. Comme ce n'est pas ici mon objet (1), je passe aux idées, aux images, et à la valeur des noms qu'on a donnés à nos différentes facultés; car c'est sur-tout la propriété des termes et leurs définitions qui doivent m'occuper.

Nous avons dit qu'après la sensation, il restait des idées dans l'entendement; et maintenant, il faut dire que ces idées sont tantôt des *traces*, et tantôt des *figures*; des *traces* ou des *vestiges* quand l'esprit qui se les rappelle ne peut s'en faire des images; et des *figures*, quand l'esprit peut se les représenter sous des formes sensibles.

Quoique l'odorat, l'ouïe et le goût ne nous laissent que de simples traces appelées *sons*, *saveurs*, et *odeurs*, et quoique l'homme ne puisse manier ces traces ou ces vestiges, qui par conséquent sont pour lui sans figure; quoiqu'il soit démontré que le toucher seul, en maniant les corps, nous imprime des formes étendues, solides et bornées, il ne faut pourtant pas croire que les départemens des sens soient tel-

(1) Je proposerai ailleurs, avec toute la défiance qu'inspire un pareil sujet, quelques observations sur l'organe et le sens de la vue, ainsi que sur l'optique; ce qui me dispense d'en parler ici.

lement séparés, que l'odorat, le goût et l'ouïe n'apportent jamais que des traces, et que le toucher n'imprime jamais que des figures. Car, pour ne pas parler de l'oeil, quand le goût, par exemple, s'applique à des corps solides, il nous donne plusieurs idées à la fois. Un grain de sel, pressé entre ma langue et mon palais, me fait éprouver quatre sensations; celle de la saveur salée, qui est proprement l'objet du goût; et celle d'un petit corps étendu, solide et anguleux qui se promène sur ma langue. Il est vrai que cette dernière sensation, qui est triple, appartient au toucher; mais on l'éprouve dans l'organe du goût.

Ceci prouve une vérité généralement reconnue, c'est que le toucher est répandu par-tout; qu'il a pour siège le corps entier; que tous les autres sens ne sont à son égard que des délégués, chargés de certaines fonctions délicates qu'il ne peut remplir lui-même; qu'ils ne sont enfin que les microscopes du toucher. Les corpuscules sonores et odorans ne le frapperont jamais, que dans l'oreille et dans le nez: les corps étendus et solides le frappent par-tout: chaque sens, en particulier, ne peut que sentir; lui seul peut sentir et saisir: tous sont touchés; lui seul peut à la fois toucher et être touché: enfin les atômes odorans, sapides et sonores, viennent d'eux-mêmes au devant de l'oreille, du nez et du palais, sans nous apporter la figure, les contours et la distance du corps qui les envoye, sans nous faire soupçonner qu'il existe quelque chose hors de nous: mais le toucher va lui-même à la rencontre des corps, les reconnaît hors de lui, parcourt et sent leurs dimensions, leurs formes et leurs distances. Le sentiment n'a donc pas d'interprète plus universel que le toucher; (*) et cependant, quoique à la rigueur,

(*) De là vient l'usage étendu du verbe *toucher* pour exprimer la plûpart des émotions du sentiment. On est touché d'un récit, d'un morceau de musique, d'un

tout ne soit que toucher dans l'homme, on a eu raison de distinguer le sens qui nous imprime la figure des corps, des sens qui ne sauraient, sans lui, nous en donner l'idée, la main est son principal organe.

Mais cet organe du toucher peut nous donner aussi les sensations d'étendue et de solidité sans figure. Nous touchons l'air et l'eau sans connaître la configuration de leurs parties; et si, dans l'obscurité, nous heurtons une pierre, sa solidité nous frappe avant sa figure. Une main qui se promène en l'air, n'obtient que l'idée d'une étendue sans limites, et par conséquent sans figure. Or, quand le toucher ne nous donne qu'étendue et solidité pures, ces sensations ne laissent que des traces, tout comme les odeurs, les saveurs et les sons; tout comme la succession et la durée, compagnes ordinaires de toutes les sensations. Nous appelons donc *trace* ou *vestige* toute idée qu'on ne peut se figurer. La douleur, le plaisir, le froid, le chaud, le dur, le mou, le grand, le petit, le poli, le rude ne sont que des traces, mais elles se gravent dans l'imagination et dans la mémoire tout aussi profondément que les figures. Diderot a donc eu tort de dire que les traces n'étaient pas des idées, et que sans les signes on ne pourrait jamais s'en souvenir; de sorte, ajoute-t-il, que les traces ne sont que des mots ou des sons. Il se trompe: toute sensation se change en idée: un fruit inconnu a laissé chez

événement, comme on le serait par un corps quelconque, comme on est touché de la foudre. Il est encore d'usage, en parlant d'une somme d'argent qu'on a reçue, de dire simplement qu'on l'a touchée; comme s'il suffisait à l'homme de toucher l'argent pour s'en saisir; et cette expression singulière est pourtant moins scandaleuse que le mot *intérêt* et que le mot *cher*, qui étant à la fois l'expression de l'avarice et de la tendresse, et peignant tous deux ce que le coeur a de plus doux et de plus âpre, de plus noble et de plus vil, calomnient un peu l'espèce humaine.

chez moi la trace d'un goût que je ne peux nommer; et pourtant ce goût ne sortira pas de ma mémoire. Si on ne se *représente* pas ces sortes d'idées, on se les *rappelle*; et leur souvenir est souvent plus vif et plus profond que celui des figures.

Au reste, ces traces s'unissent avec tant de promptitude aux figures imprimées par le toucher, qu'elles forment d'abord des *images*; et voilà pourquoi cette faculté du sentiment qui retient les traces et les figures, c'est-à-dire toutes les espèces d'idées, prend le nom d'*imagination*, ou magazin d'images, avant même de mériter le nom de mémoire.

Il résulte de là que les figures, laissées dans l'entendement par le toucher proprement dit, sont toujours des images, puisqu'elles sont composées de formes, c'est-à-dire, d'étendue, de bornes et de solidité; et quand une image est encore chargée de traces, c'est-à-dire de couleurs ou de sons, de saveurs ou d'odeurs; lorsqu'elle nous rappelle ou la distance ou la succession ou la durée, elle prend le nom d'*idée complexe;* car elle est le fruit d'une plus vaste association. Une harpe peut me donner quatre sensations: le son, la couleur, la solidité et la figure; mais un aveugle n'en recevrait que trois: il associerait la figure de l'instrument à toutes les traces, excepté aux couleurs: un sourd de naissance excepterait les sons: ainsi de suite. Le nombre et l'espèce de nos idées dépendent tellement du nombre et de l'espèce de nos sens, que certains philosophes ont cru que Dieu ne gouvernait la nature, que parce qu'il la pénétrait par une infinité de sens; de sorte que dans cette hypothèse tout aboutirait à Dieu comme au grand *sensorium* de l'univers.

Si le mot *image* ne convient qu'aux figures, et aux associations des figures et des traces, le mot *idée* s'applique également et aux traces pures, et aux figures, et aux combinai-

sons des figures et des traces: c'est l'expression universelle de tout ce qui s'imprime et se combine dans l'entendement. Il résulte de là que toute image est idée, mais que toute idée n'est pas image. On peut en dire autant du mot *souvenir*: tout n'est pas image dans la mémoire, et tout y est idée et souvenir. Ainsi, malgré l'étymologie du mot, *idée* ne signifie pas toujours *image*(*), et voilà pourquoi on dit: *j'ai l'idée ou le souvenir d'avoir entendu ceci et goûté cela;* et non, *j'ai l'image d'un tel goût et d'un tel propos:* et quand on dit, *j'imagine avoir goûté ou entendu telle chose,* on veut dire, *j'ai idée, je crois, je pense,* et non *je me fais une image.*

Le mot *idée* est si universel, qu'on l'applique même à des choses qu'on n'a pas encore éprouvées ou qui ne sauraient exister, et on dit, *je me fais une idée de cela;* et selon la nature de la chose on peut dire, *je m'en fais une image;* mais on ne dirait pas, *j'en ai le souvenir;* encore moins, *je m'en fais le souvenir.* L'idée a donc un usage encore plus étendu que le souvenir, et c'est en quoi ces deux mots, si souvent synonimes, diffèrent. Enfin, lorsqu'on parle du côté idéal des choses, on n'entend pas le côté qui fait image, mais au contraire, celui qu'on ne saurait peindre, le côté intellectuel, et souvent même le côté chimérique.

Ces nuances dans les noms, se trouvent aussi dans les verbes: on peut *se souvenir de tout,* et se rappeler également et les traces et les figures et les idées; *mais on ne se représente, et on ne se peint que des images.*

Il faut observer ici que quoique toutes nos idées viennent directement ou indirectement des sensations, cependant lorsque de deux idées qui nous sont venues par les sens, il s'en

---

(*) *Idée* vient du grec et signifie *image;* d'où le mot *idole,* image des Dieux, etc.

forme une troisième, celle-ci a un air si intellectuel, si indépendant de la matière, qu'on la prend pour une création de ce qu'on appelle purement *esprit*; et on la nomme *conception*, pour la distinguer des perceptions qui l'ont précédée. Mais c'est toujours au sentiment qu'il faut rapporter ces idées indirectes. Ainsi, quand je regarde deux personnes, si l'idée de ressemblance me frappe, c'est que j'ai senti ce rapport; et quoique la ressemblance ne soit pas un être matériel comme les deux personnes que j'envisage, il n'en est pas moins vrai que ces personnes ont mis l'entendement en état de sentir leur ressemblance, comme elles l'avaient déjà mis en état de sentir leur présence. Or, les idées qui résultent indirectement des sensations, et qu'on appelle *conceptions* ou pensées, ne sont pas plus merveilleuses que les sensations même; puisqu'au fond les idées les plus intellectuelles ne sont que des sensations plus intérieures.

Telle est la puissance variée du sentiment, qu'il peut être frappé de l'absence des objets, comme de leur présence, du vide comme du plein, de la nuit comme du jour; et qu'il sent également ce qui est et ce qui n'est pas: il prend note de tout ce qui fait événement chez lui, et s'arrête à celle de ses modifications qu'il lui plait; et comme c'est successivement qu'il les a éprouvées, il sait et les groupper et les séparer à son gré. S'il considère le Louvre, il peut, en un clin d'oeil se le figurer tout entier; mais il peut aussi ne s'occuper que d'une de ses faces, et même en contemplant cette seule face, il peut ne songer qu'à sa hauteur, et oublier ses autres dimensions: car s'il unit, il divise; s'il rassemble, il disperse; s'il s'associe, il se détache. Une pomme le conduit à l'idée du fruit en général, le fruit en général à tous les comestibles, les comestibles à toute sorte de matières, et la matière à l'être pur; idée la plus universelle et la plus

simple qu'il puisse concevoir. De cette hauteur, qui est pour lui le sommet de la création, il descend à son gré de l'être en général à la matière, de la matière aux corps, et des corps à l'idée du moindre individu; parcourant sans relâche cette double échelle des abstractions et des collections, et laissant des classes entières en montant, qu'il ramasse en descendant: classes, méthodes et suites, qu'il enfante avec effort, mais qu'il manie avec adresse, et qui deviennent en lui les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire. Fort de ses organes, clair comme la vue, certain comme le toucher, délicat, avide, harmonieux, comme l'odorat, le goût et l'ouïe, tour-à-tour il s'avance vers les objets et se replie sur lui-même. Tantôt il s'attache uniquement à la *blancheur* de la neige, et frappé de sa ressemblance avec mille autres corps blancs, il n'accorde qu'une place à tant de sensations monotones; et les rangeant sous un signe unique, il paraît s'agrandir de tout ce qu'il retranche à l'univers. Tantôt il rassemble curieusement toutes les qualités d'un même corps, c'est-à-dire toutes les impressions qu'il en a reçues, et convaincu que l'odeur, la couleur et la forme ne suffisent pas seules pour constituer une fleur, il cherche sur quel appui reposent ces qualités qui ne sont qu'accidentelles; et ne le trouvant pas, il donne le nom de *substance* à cette base mystérieuse, qui existe chez lui, en attendant qu'on la trouve dans la nature. En un mot, il ne peut souffrir les lacunes; il les remplit avant de les franchir, et le néant lui-même prend un nom à sa voix, et marche dans le discours à côté de la création. La douleur et le plaisir qui ne le quittent pas, l'intéressent à tout, et lui font concevoir l'amour et la haine, le juste et l'injuste, l'imperfection et le beau idéal, et enfin l'extrême misère et le bonheur suprême. C'est ainsi qu'il s'identifie avec tout ce qui le touche, et qu'il ourdit la trame de son existence, de compositions et d'abstractions, de

rapprochemens et d'oppositions, d'idées tant collectives qu'individuelles, et enfin de cette foule de signes qui, s'égalant au nombre de ses perceptions, en deviennent la monnaie, et tiennent pour toujours à sa disposition ces fugitives richesses: artifice admirable de la pensée, utile et noble commerce de la parole, sans qui la vie n'eût été pour l'homme qu'un jeu, où la perte eût toujours balancé le gain! Mais les loix du langage, plus certaines que celles de la propriété, ont mis les trésors de l'esprit sous la garde de la mémoire, et l'écriture les sauve de l'oubli, en chargeant le tems même des archives de la pensée.

Après cette faible esquisse des opérations de l'esprit humain, il est tems de passer aux conceptions fondamentales sans lesquelles le sentiment ne saurait où placer les corps qu'il a touchés, et les idées qu'il a conçues.

Pour peu que l'homme descende en lui-même, il y découvre que son existence porte sur deux bases dont il sent la différence, mais dont il ignore la nature. Et non seulement il sent que l'une de ces bases n'est pas l'autre, mais tout ce qu'il assure de l'une il le nie de l'autre, et ne leur laisse de commun que l'existence. La base qui lui paraît étendue, solide et divisible, il l'appelle *corps*; et il nomme *esprit, ame*, *substance incorporelle*, celle qui n'est pour lui ni étendue, ni divisible, ni solide. C'est dans l'intervalle de ces deux moitiés de l'homme que se place de lui-même le sentiment. Mi-parti de ces deux substances, certain que ses sensations ont à la fois un côté matériel et un côté intellectuel, l'homme ne peut s'égarer, si le sentiment, semblable à l'aiguille d'une balance, garde bien le milieu où l'a placé son auteur: mais s'il ne s'occupe que du corps, il peut ne trouver que lui de réel en ce monde, et se croire tout matière: s'il s'abandonne trop à ses méditations, il peut ne voir rien de vrai que la

pensée, et se croire tout esprit: ces deux systèmes ont régné tour-à-tour. Mais si le sentiment se consulte de bonne-foi, il se dégage des pièges que lui tendent ces deux puissantes conceptions; il reprend sa place entre l'esprit et la matière, quelles que soient ces deux inconcevables substances; il dit *moi*, et c'est l'homme, tel que l'a fait la nature.

Sans doute qu'avant toute sensation, l'homme doit sentir son existence; car, en bonne logique, l'existence du sentiment ne va pas sans le sentiment de l'existence, quoiqu'en disent de grands métaphysiciens. Mais ce sentiment pur, sans objet de comparaison, et qui ne porte que sur lui-même, ne mérite pas encore le nom de *connaissance*. En effet, tant que le sentiment ne pointe que sur une situation, son existence est une, parce qu'il ne fait qu'un avec elle; il ne peut se comparer à cette situation, parce qu'il ne se sépare pas d'elle; il faut qu'il soit double une fois pour connaître qu'il fut simple; qu'il soit accompagné, pour sentir qu'il était seul. Or, il n'est pas aisé de se faire une notion claire de ce *sentiment de l'existence* qui a précédé *l'idée de l'existence:* je crois même que c'est-là une des plus grandes difficultés qu'on puisse proposer en métaphysique. Il faudrait, pour la résoudre, qu'un enfant pût exister quelque tems, sans être touché par aucun corps; ce qui est impossible: le règne du sentiment pur est trop court; les sensations attendent l'homme à son entrée dans le monde: elles l'assiègent de toute part, et s'il est permis de le dire, lui demandent audience toutes à la fois. C'est la main de l'accoucheur, le linge dont on couvre l'enfant, l'air qui l'environne, le chaud, le froid, le bruit, la lumière qui, se pressant à la porte du sentiment, ne lui donnent pas le tems de revenir à lui et de se sentir simple: il va, sautillant d'existence en existence, sans intermission: et cependant l'imagination, le jugement et

la mémoire établissent peu-à-peu leur empire, et peuplent le désert où le sentiment régnait seul; et comme tout souvenir date d'une sensation ou d'une idée, personne ne se souvient d'avoir existé avant toute sensation. Il semble pourtant qu'on pourrait se faire quelque idée de cet état primitif, si l'on songeait à ce qu'éprouvent les personnes qui sortent d'une défaillance, et qui se sentent déjà, sans se reconnaître encore; ou même à cet état si court qui précède immédiatement le sommeil et qui commence le réveil, quand le sentiment abandonné à lui-même, perd la pensée ou ne la retrouve pas encore; ou enfin à ces momens, plus fréquens qu'on ne croit, où on n'éprouve aucune sensation, où on ne pense pas du tout, et dans lesquels pourtant on sent fort bien qu'on existe, et rien au delà. Les mouvemens prompts et fréquents des paupières, qui défendent l'oeil de toute atteinte; et ceux de la plûpart de nos membres qui s'exécutent sans attendre d'ordre; les besoins sans objet, et certaines passions indépendantes de toute idée, comme l'humeur, le mal-aise, par exemple, peuvent nous conduire à quelque notion du sentiment pur; et observez qu'à quelque époque de la vie qu'on le prenne, le sentiment est toujours le même, quand il est pur: il n'est jamais plus clair ni moins certain; et, en ceci, l'homme adulte n'a pas le moindre avantage sur l'enfant et sur la bête.

Il semble que la première, la plus vaste et la plus détaillée des connaissances du sentiment devrait être sans contredit, celle du siège qu'il occupe: il devrait sentir jusqu'à la moindre des fibres qu'il anime; et pourtant cela n'est pas. La nature n'a pas voulu que le sentiment fût importuné du jeu de tant de léviers, et de la circulation de tant de fluides; elle n'a pas voulu qu'il fût accablé du détail de l'immense labyrinthe où elle l'a placé, pas même qu'il fût occupé à

compter les grossiers battemens du coeur. Il faut qu'un homme en voie disséquer un autre, pour acquérir quelque faible notion du palais mystérieux que le sentiment habite: il faut, pour ainsi dire, qu'il sorte de chez lui, afin de se connaître; tous ses organes lui ont été donnés pour agir au dehors: au dedans, il est seul, sans mains, sans yeux et sans oreilles; mais cet aveugle, mais ce sourd, mais cet être solitaire et perclus, c'est toujours le sentiment; et quoiqu'il ne se souvienne pas d'avoir existé avant les sensations, il ne se sent pas moins antérieur à elles; rien ne peut affaiblir en lui cette conscience et porter atteinte à sa souveraineté. Né sur le trône, et, s'il est permis de le dire, Roi-enfant, les sens ne sont que ses ministres, et les sensations, des tributs qu'il lève sur tout ce qui l'approche ou l'environne. Il échappe avec le tems à la longue tutelle de l'expérience, et parvenu à la majorité, il se rend compte des actes multipliés de son enfance; et s'il les trouve sans date dans les régistres de sa mémoire, il n'en sent pas moins invinciblement qu'ils n'ont pu précéder son règne et son origine. C'est alors que, de sa propre et pleine autorité, il place son existence à la tête de toutes ses connaissances: de sorte que ce qui n'est pas vrai pour lui dans l'ordre de ses souvenirs, se trouve incontestable dans l'ordre de ses idées; et c'est tout ce qu'il faut pour l'objet que je me propose.

Ceci me donne occasion d'observer un penchant bien impérieux dans l'homme en général, et en particulier chez les philosophes: c'est que tous se méfient du sentiment, en tant qu'il reçoit les sensations; ils l'appellent dédaigneusement *faculté purement sensitive*, et placent de préférence la clarté et la certitude dans le sentiment, en tant qu'il combine des idées; et ils lui donnent alors le nom de *faculté intuitive*, comme on dirait, *faculté de regarder intérieurement ce qui*

qui se passe dans l'entendement: ils lui donnent aussi le nom fastueux de *raisonnement*, ou d'instrument universel de la raison: c'est là sur-tout qu'ils cherchent l'évidence. Il leur semble que raisonner et déduire soit mieux ou plus que sentir; et que les idées qui s'engendrent en nous et se concluent les unes des autres, soient plus près de la vérité que les sensations qui nous viennent du dehors; de là ces efforts aussi longs que malheureux de tant de personnes qui cherchent à connaître par le raisonnement ce qui ne peut se connaître que par les sensations, et cette fureur de tout définir, dont je parlerai plus bas. Le mal est venu de ce que le raisonnement étant le chef-d'oeuvre de l'homme, c'est là qu'il s'engage et s'étend à loisir; c'est là qu'il se complait, comme l'insecte dans la toile qu'il a tissue: mais il détourne la vue du sentiment qui n'est pas son ouvrage, et croit, en s'éloignant d'un mystère, se rapprocher de l'évidence.

Les philosophes savent pourtant que le sentiment est bien autrement certain dans les sensations que dans les idées, et, pour tout dire, que les idées ne sont claires, que parce que les sensations sont certaines. Ce n'est pas en effet l'évidence des idées, mais la vérité des sensations qui introduit l'homme dans le monde. Mais, dira-t-on, cette vérité que je sens n'est pas claire: je l'avoue, mais elle est certaine. Le toucher aussi est obscur, mais il est sûr; la vue est claire, mais elle a ses illusions. Or, la certitude est à la clarté, ce que la main est à l'oeil: en un mot, la certitude et le mystère sont pour le sentiment; la clarté et l'incertitude pour le raisonnement; et c'est pour avoir trop séparé le raisonnement du sentiment, c'est-à-dire la clarté de déduction de la certitude de sensation, que nous nous sommes si souvent égarés, en préférant le fil délié que nous tenons nous-mêmes,

à la chaîne mystérieuse que tient pour nous la nature; en préférant, dis-je, l'incertitude au mystère, et l'erreur à l'obscurité. Non que nous aimions l'erreur en tant qu'erreur, mais nous la suivons comme bien déduite, et nous l'aimons comme fruit du raisonnement. Il est cependant démontré que la vérité se compose de certitudes obscures plus encore que de raisonnemens clairs, et qu'elle repousse le doute, comme un instrument dangereux, lorsqu'il s'attaque à elle, par la seule raison qu'elle est mystérieuse. N'est-ce donc point par le sentiment, par cette puissance qui se sent et s'ignore, que nous sommes sûrs de l'existence de l'univers? Que peuvent le doute et le défaut de clarté contre cette certitude? Notre consentement n'est-il point forcé, et n'est-ce pas l'essence même de la raison humaine que cette soumission au sentiment? Il s'est pourtant trouvé des philosophes qui ont nié la réalité de l'univers, et leur raisonnement a fait taire leur sentiment.

Mais, dira-t-on encore, puisque nos idées les plus intellectuelles viennent des sensations; puisque le sentiment est touché par les idées, comme il l'est par les corps; puisqu'enfin tout bon raisonnement se forme d'idées bien senties et rigoureusement déduites l'une de l'autre, d'où pourrait donc venir l'erreur en ce monde? Et comment le sentiment qui raisonne peut-il tant différer du sentiment qui sent?

Pour répondre à cette importante question, il faut se rappeler que la nature qui a placé le sentiment dans cette ligne qui unit les sensations aux idées et les besoins aux passions, a voulu que le sentiment fût tout entier dans le besoin ou dans l'unique passion qui nous domine, et qu'il se partageât entre nos idées, qui sont toujours nombreuses quand nous raisonnons. En effet, dans un raisonnement, pour peu qu'il soit compliqué, le sentiment se distribue à

tant d'idées, que s'il est vrai qu'il se concentre dans les passions, il n'est pas moins certain qu'il se disperse et s'évapore dans le discours. Ceci est très-sensible dans le calcul: on sait combien il est difficile d'éviter les erreurs en comptant; chaque nombre n'obtenant du sentiment que le petit degré d'attention qu'il lui faut pour être apperçu. Aussi le mot *sentiment* est tellement affecté aux passions, que l'écrivain qui raisonne, ou le géomètre qui calcule, en paraissent dépourvus; et que le monde qui entend par *sentiment* ce qui remue et non ce qui éclaire, l'applique au coeur plutôt qu'à l'esprit. Et cependant, telle est la force de la vérité, que le monde lui-même donne le nom de *sentiment* à un avis, à une opinion, à une idée purement intellectuelle, et l'appelle *sensible* quand elle est claire.

D'ailleurs, lorsque des idées très-intellectuelles se ramifient dans un ouvrage, plus elles sont fines, moins le sentiment a de prise sur elles: distrait par la foule de ses regards, il erre de rapports en rapports, comme une aiguille aimantée qui rencontrerait dans sa route des parcelles de fer, qui la détourneraient du pôle: il faut donc que le sentiment se dérobe à ces attractions particulières qui l'agitent et l'égarent: sans quoi d'idées vraies en idées vraies, et de clartés en clartés, le raisonnement peut n'arriver qu'à l'erreur.

Il y a plus: les passions contredites s'emparent par fois du raisonnement pour se faire obéir; elles troublent sa marche, et la volonté entourée de ses passions fait trembler la raison entourée de ses idées; elle l'entraîne à sa suite ou la précipite à son gré. Voyez un homme exécuter quelque action violente; il la poursuit et l'achève à travers mille obstacles, et avec toutes ses circonstances: il se perd souvent lui-même, mais il ne se trompe point; il a fait ce qu'il voulait. Tant il est vrai que les grandes passions ne nous

égarent, que parce qu'elles ne s'égarent point; que rien ne les fait fléchir dans leur course; qu'elles maîtrisent tout-à-fait le sentiment, et que pour elles tout est *présence d'esprit* dans l'homme! Il n'en est pas ainsi de celui qui raisonne, soit qu'il parle ou qu'il écrive; son esprit prévient souvent son jugement, sa langue et sa plume n'attendent pas toujours son idée, et son sentiment, qui fourche dans sa route, bronche à tout pas; aussi, dans la balance, la volonté est-elle toujours plus coupable aux yeux des hommes que la raison, parce qu'elle est la plus forte: on a donc, pour le maintien de la société, distingué entre la logique et la morale, entre le manque de justesse et le défaut de justice, entre les erreurs et les crimes; et malgré les sophismes de quelques philosophes, la volonté, robuste esclave des passions et tyran de la raison, sera constamment l'objet des lois: elles opposeront toujours le contrepoids de leurs menaces à la violence des passions, et abandonneront le raisonnement et ses erreurs à l'indulgence de la pitié, aux insultes du mépris et au supplice de l'oubli.

Cette décision du genre humain est fondée sur cette vérité éternelle, que le sentiment est tout entier dans les passions, et que ce n'est point aux idées, qui n'en ont que des fractions, à répondre de lui. Et si vous vous plaignez d'un partage si inégal; si vous demandez pourquoi le sentiment est si faible dans les idées, si fort et si puissant dans les besoins ou dans les passions, je vous répondrai d'abord, que ce ne sont pas les idées, mais les besoins et les passions qui furent chargés de conserver le genre humain; et ensuite, que l'homme est né pour l'action, et non pour l'équilibre.

C'est dans ce conflit de la volonté et de la raison, dont l'une entraîne et l'autre implore le sentiment, dont l'une se

l'approprie, quand l'autre ose à peine lui faire des emprunts, que consistent les difficultés de l'éducation: car, si la volonté était aux ordres de la raison, comme la raison est aux ordres de la volonté, l'éducation de l'homme ne serait pas le plus difficile et le premier des arts; on donnerait des goûts en donnant des leçons. Mais ce feu du ciel qui nous anime, ne connaît point encore d'autre conducteur que les besoins et les passions; c'est là qu'il dirige sa flamme et ses coups; la raison n'a que ses éclairs.

Si Buffon et tant d'autres philosophes avaient fait des lois, comme ils ont fait des systêmes; si le sentiment était d'un côté et l'entendement de l'autre; si, en un mot, l'ame était différente du sentiment, la condition de l'homme serait bien plus malheureuse encore; placé entre son intellect et son sentiment, comme un isthme entre deux mers, dont l'une eût été trop orageuse et l'autre trop pacifique, l'homme eût nécessairement péri d'un côté, sans avancer de l'autre; et le sentiment, du sein de ses orages, eût à peine accordé un regard aux rêves de l'intellect, ou prêté l'oreille aux conseils de la raison. Mais, par un bienfait proportionné à notre fin, le sentiment nous fut donné pour mobile unique de nos passions et de nos idées: s'il s'identifie avec les unes, il s'associe aux autres, et ses puissantes influences qui pénètrent dans les derniers replis de l'entendement, vont donner la vie et la fécondité à cette foule d'idées qui étonnent et ravagent, qui consolent et charment la terre. C'est lui qui, d'époque en époque, suscite ces hommes extraordinaires qui font l'honneur et la honte, le bonheur et le malheur du monde: car, tout homme qui s'élève ici bas, a toujours reçu de la nature un sentiment ou plus fort ou plus exquis en partage; et le bien et le mal, et le vice et la vertu, et la considération et le mépris dépendent toujours pour lui de la

route où le sentiment l'engagera. Si, négligé dans l'enfance, il passe des besoins aux passions, sans qu'on ait profité de l'interrègne pour l'attacher à quelques idées puissantes qui le fixent pour la vie, il roulera bientôt dans le torrent du monde: c'est là qu'il s'usera, et que d'abord, fléau pour les autres, il sera un jour fardeau pour lui-même, lorsque dans un esprit sans substance et dans un coeur sans espoir, ses idées ne seront que des erreurs et ses souvenirs des regrets. Mais si des mains habiles savent saisir l'heure où le sentiment, avide et jeune encore, s'essaye déjà avec la vie; si on lui présente avec dextérité le charme des beaux exemples et l'amorce des idées justes, il s'y attachera, n'en doutez point; et vous le verrez un jour brûler pour la patrie des feux de l'amour, porter dans les beaux arts les recherches du goût ou l'ardeur des conquêtes, et pousser enfin vers la gloire les soupirs de l'ambition: car, les passions à leur arrivée ne le surprendront pas dans le dénuement et dans le vague; il est déjà chargé des trésors de l'étude et de l'égide de la raison; le voilà sur la voie des succès; les passions ne peuvent plus que le pousser: c'est alors qu'excité par elles, autant qu'éclairé par ses idées, le sentiment triomphe et par le feu des unes et par l'éclat des autres, et que l'homme paraît tel que l'avait projetté la nature.

L'enfant qui naît avec un vif attrait pour les nouveautés, doit, avec le tems, en éprouver un si violent pour les objets de ses passions, que si on ne mettait pas à profit et cette avidité naissante, et l'heureux intervalle de l'enfance à la jeunesse, pour jeter une masse d'idées, comme appât intermédiaire, entre le sentiment et les passions, le moment du contact arriverait; le choc serait terrible, parce qu'il n'existerait point d'intermède, et leur adhésion serait telle que le raisonnement émousserait ses armes, en cherchant à pénétrer jusqu'au

sentiment, et que les beaux arts, la gloire et souvent la vertu même ne diraient plus rien à cet esclave des passions.

Un homme affamé trouve dans le pain qu'il dévore des sensations qu'en tout autre moment il chercherait envain aux banquets des rois. Il en est de même du sentiment. On peut lui tendre le piège du bonheur; il ne s'agit que d'épier ses appétits naissans et de prévenir les passions avant qu'il ait goûté leur tyrannie. Et observez qu'il ne s'agit point ici d'attaquer leur indestructible puissance, mais de la diriger; ni de se soustraire à leur redoutable empire, mais de le rendre moins arbitraire et plus doux. Or, dans cet entier et fatal asservissement de l'homme aux passions, il n'y a, pour éviter le despotisme, que les pouvoirs intermédiaires des idées.

Quoique le sentiment qui raisonne soit le même que celui qui sent, on est forcé, pour s'entendre, de considérer comme autant d'êtres différens, les opérations et les états qui se succèdent en lui. Le sentiment qui sent les idées s'appelle, *esprit* ou *entendement*; et on nomme *coeur* ou *volonté* le sentiment qui souffre, jouit et desire. Or, l'esprit et le coeur naissent tout-à-fait inégaux: l'un sans idées, et l'autre avec des besoins et des desirs; l'un peu clair-voyant, l'autre très-impétueux. Les volontés d'un animal, d'un enfant, d'un ignorant, sont quelquefois autant et même plus impérieuses que celles d'un homme à grandes idées: et comme il faut cependant que l'esprit et le coeur parcourent ensemble la carrière de la vie, la nature a fait des avances à celui des deux Athlètes qui avait le moins d'ardeur, et ces avances sont les quinze premières années de la vie, qu'on doit consacrer à l'éducation, de peur que, vaisseau sans lest, le jeune-homme pris au dépourvu ne soit trop rapidement emporté dans sa course. Malheureusement, il faut que je l'avoue, le contre-poids des idées n'est pas toujours suffisant; et le génie,

illustre captif des passions, a souvent porté leurs fers et décoré leur char.

Tout ceci ne peut regarder que les hommes qui sont destinés à gouverner ou à éclairer les autres, et dont la facile existence redoute plus les passions que les besoins. Quant au vulgaire, qui lutte journellement contre la difficulté de vivre, je crois que les distractions périodiques des besoins le garantissent assez des passions, et que cette classe utile est toujours à sa place; excepté dans les tems de révolution, où on voit la classe qui harangue et qui règne, exempter le peuple des besoins, par conséquent du travail, et ne lui demander que des passions.

Concluons que ce n'est ni au raisonnement ni aux idées qu'il faut s'adresser pour s'entendre sur la nature du sentiment; mais à la sensibilité de notre corps, aux organes de nos sens, sur-tout aux besoins, aux passions et à la volonté, cet acte instantanée de leur despotisme: c'est là que le sentiment se montre à nud; prédécesseur des idées, il descend vers elles, mais elles ne peuvent remonter jusqu'à lui. Quoi de plus clair, de mieux raisonné et pourtant de moins certain qu'une foule d'idées! et quoi de plus certain et pourtant de moins clair qu'une grande douleur et un grand plaisir! Cherchons donc l'évidence là où elle est; je veux dire plus près de la certitude des sensations que de la clarté des raisonnemens: reconnaissons les causes de nos erreurs dans le sentiment qui argumente, déduit et conclut, plutôt que dans le sentiment qui souffre, qui jouit, et qui veut; et alors s'il était permis, comme au chancelier Bacon, de trouver dans la mythologie des idées philosophiques, on y verrait que le sentiment qui, pour sortir des mystères qui l'enveloppent, emprunte des ailes à Dédale, c'est-à-dire au raisonnement, ne soutient pas toujours les regards du soleil, et

s'égare

s'égare souvent dans les routes de la clarté; mais s'il prend le fil des mains d'Ariane, c'est-à-dire des passions, il se dirige plus sûrement dans les sentiers obscurs du labyrinthe et s'en dégage avec plus de bonheur.

Après avoir vû comment il est possible que le sentiment se reconnaisse une existence antérieure à toute idée, il s'agit de dire comment il parvient à reconnaître l'existence du corps dont il est revêtu, et celle de tous les corps environnans. C'est encore la route des sensations qu'il faut prendre; il faut que l'homme se touche lui-même, il faut qu'il touche des corps, ou qu'il en soit touché. C'est par là qu'il en vient à se distinguer de tout ce qui n'est pas lui: la différence des sensations qu'il éprouve, suffit pour l'amener à cette importante notion, qui, d'abord faible et confuse, comme toutes les premières idées, s'affermit et s'éclaircit de jour en jour à force de se répéter.

Mais soit que l'homme se touche lui-même, soit qu'il touche quelque corps différent du sien, ou qu'il en soit touché, il sent la *résistance*, idée qui doit l'amener à celle de *solidité*. S'il continue à se toucher ou à tenir quelque tems sa main sur le même corps, il arrive enfin à l'idée d'*existence prolongée* ou de *durée*. Mais s'il parcourt une suite de points résistans ou solides, chacun d'eux lui donne une sensation nouvelle, et il conçoit coup sur coup le *déplacement*, la *succession* et la *quantité*; conceptions fondamentales et fécondes qui produiront enfin le *mouvement*, *l'espace*, le *tems* et les *nombres*: idées sans lesquelles l'homme ne concevra désormais plus rien, dans lui comme dans toute la nature.

Le déplacement des corps a pour cause une puissance inconnue qu'on sent, mais qu'on ne peut se représenter et qu'on appelle *mouvement*. Ce mot s'applique également et

à la cause et à l'effet; car on dit, *je vois ou je sens le mouvement d'un tel corps,* quoiqu'on ne sente ou qu'on ne voye que son déplacement. On a confondu ces deux termes, parce qu'ils sont tellement corrélatifs, ou dépendans l'un de l'autre, qu'on ne conçoit pas de déplacement sans mouvement, ni de mouvement sans déplacement quelconque. L'esprit humain a retenu pour lui ces deux expressions, et on dit très-bien *déplacemens d'idées*, *mouvemens des passions*, *mouvemens du stile*; parce qu'on sent intérieurement qu'un corps qui se meut devant nous déplace le sentiment, en le faisant passer d'une sensation à l'autre; et que dans la pensée il y a aussi suite d'idées, et par conséquent déplacement et succession; sans compter ces émotions du coeur, si souvent comparées aux agitations intestines, aux secousses intérieures et aux bouillonnemens des corps dont on échauffe, ou dont on fait fermenter les parties.

On conçoit bien que si le déplacement a forcé l'idée de *mouvement,* tant au dedans qu'au dehors, il a nécessité en même tems l'idée de *succession*, idée qui, à son tour, se partage en deux, *succession de parties* dans les corps, et *succession d'idées* dans l'entendement.

La succession des parties dans un corps a produit les idées de *division* et d'*étendue*; et l'homme n'a plus conçu les corps qu'étendus et divisibles: ce qui l'a mené à la double conception du *fini* et de l'*infini*; idées opposées, mais à jamais inséparables, que je vais réduire à leur plus simple expression.

En considérant les corps comme solides, l'homme en a senti les parties et les bornes; mais il n'a pu sentir des bornes sans concevoir l'interruption: or dès qu'il y a interruption, l'idée du *fini* saisit l'homme: et c'est par cette idée universelle et fondamentale qu'il maîtrise les corps et les

soumet à ses calculs. Un être fini ne pouvait être propriétaire que du fini.

Mais comment l'homme, en saisissant un corps, a-t-il pu concevoir un infini caché dans le fini? C'est que dans ce corps il a senti des parties; que dans chaque partie il a conçu de nouvelles parties qui se divisaient encore sans repos et sans terme; d'où lui est venue l'idée de la divisibilité à l'infini.

Il y a plus; si en considérant les corps comme étendus, l'homme a senti des bornes; au-delà de ces bornes il a conçu de l'étendue, et cette étendue sans corps, il l'a nommée *espace* ou *vide*; il l'a même nommée *espace sans bornes*, et poursuivant cette idée sans discontinuation, il a conçu un nouvel infini qui diffère du premier, en ce que l'esprit se resserre sans cesse, en divisant la matière, et qu'il se déploye et s'aggrandit toujours en étendant l'espace. Voilà donc l'homme placé entre deux infinis, et le sentiment, interdit et tremblant au bord de ces abymes, et s'effrayant de ses propres conceptions.

On a beaucoup disputé sur l'espace sans bornes et sur la divisibilité sans fin, sur le plein comme sur le vide: mais il suffit de dire, car il ne s'agit ici que de nos conceptions et non de la réalité des choses, il suffit de dire, que la présence et la solidité des corps nous ont donné l'idée du plein, et que leur absence ou leurs intervalles nous ont donné celle du vide. Nous ne pouvons concevoir qu'un corps se déplace sans en déplacer un autre, ou sans occuper une place vide; et si quand un corps se déplace, un autre corps ne le remplace pas, que reste-t-il après lui, si ce n'est le vide? et si enfin on suppose que l'univers a des bornes, et qu'on se transporte aux confins de la création, que trouve-t-on au delà, si ce n'est le vide ou le néant? Ceux qui ont nié le

vide, en niaient la réalité et non la conception, puisqu'ils le sentaient; mais ils s'étaient fait de la nature une idée qui nécessitait le plein, et ils opposaient une hypothèse au sentiment. Le mal de cette dispute est venu, de ce que le mot *vide* a deux sens; car, il signifie à la fois *espace* et *néant*; et ces philosophes ne voulaient pas souffrir de néant dans la nature. Il aurait fallu, pour qu'ils admissent le vide, leur accorder que le vide est quelque chose de substantiel, ce qui était impossible: ils ne voulaient jamais concevoir que l'univers fût un mélange de plein et de vide, de création et de néant, comme de lumière et d'ombre.

Quant à l'étendue infinie de l'univers et à la divisibilité interminable de la matière, on a disputé pour n'avoir pas réfléchi qu'il ne faut pas conclure de la puissance qu'à notre esprit de ne point s'arrêter, soit qu'il se disperse dans l'infiniment grand, ou qu'il s'évanouisse dans l'infiniment petit, que la nature ne s'est point arrêtée non plus, et qu'elle n'a ni fixé les élémens, ni circonscrit l'univers. Nous voyons, au contraire, que cette nature, qui ne tend qu'à se continuer, a par-tout des formes et des proportions fixes, des forces et des espaces calculés. En nécessitant les êtres à se succéder, elle les revêt toujours des mêmes figures, et dans ses oeuvres, la fixité s'allie à la variété: d'où est venu le mot *univers*, composé d'*unité* et de *diversité*; expression qui ne serait pas juste, si les élémens n'étaient point fixes; puisque la nature, en divisant toujours, loin d'arriver à des unions, marcherait à une dissolution éternelle. D'ailleurs, la nature ne divise pas les corps par la pensée: elle emploie des corps pour diviser les corps; et celui qui, en dernier résultat, aurait servi à diviser tous les autres, resterait lui-même sans diviseur.

Mais, dira-t-on, si vous bornez la nature du côté de

l'infiniment petit, du moins ne la bornez pas dans l'infiniment grand, et laissez lui peupler l'espace sans limites de mondes sans fin. Je réponds à cela que les deux systêmes, dont l'un borne l'univers créé, et l'autre ne le borne pas, sont également admissibles. Mais, dans ce dernier systême, il faut se décider ou pour l'espace infini tout peuplé de globes et de soleils; et alors le monde est éternel; car à quelle époque l'infini eût-il été rempli? Ou si on suppose que la nature tend toujours à remplir et à peupler l'espace, il faut se résoudre à la voir, non comme une ame puissante animant, éclairant et conservant la masse de la création, quelles que soient ses limites; mais comme un courier infatigable, parcourant sans relâche des espaces sans terme, et semant toujours des mondes sur sa route infinie, dans un désespoir éternel de jamais remplir sa carrière et de pouvoir terminer sa course; aussi peu avancée dans son dessein, à quelque époque qu'on la surprenne, que si elle n'avait encore rien conquis sur les déserts qui l'environnent. Et voilà où nous conduisent ces désirs obscurs et vagues d'un sentiment qui ne peut s'assouvir ni suporter de vide au-delà de la création. Mais il faut s'arrêter, car ces idées écrasent l'imagination sans fruit pour la raison et sur-tout pour le bonheur.

Si cette parole d'un sage, *Quand tu doutes, abstiens-toi*, est la plus belle maxime de la morale, elle est aussi la première en métaphysique. Mais ayant à parler avec quelque détail du mouvement, du tems et des nombres, je ne peux me dispenser de jeter encore un coup d'oeil sur l'espace.

Il se présente à nous sous deux faces; comme lieu occupé par les corps, ou comme vide absolu. Comme lieu et place actuelle des corps, l'espace tient davantage à l'univers. Comme vide, qui le croirait! c'est tout à la fois du néant et

de la divinité qu'il se rapproche; et c'est ce dernier rapport qui rend l'espace si formidable à la métaphysique. Indifférent à la création comme au néant, se laissant envahir et pénétrer sans cesser d'être, il garde sur l'univers la priorité du contenant sur le contenu. Théâtre immobile des mouvemens, son repos est inaltérable: on le conçoit, comme Dieu, vide ou plein, avec ou sans l'univers: tous deux infinis, immuables, coéternels. Qui ne s'étonnerait de ce point de voisinage et de contact entre Dieu et l'espace! Qui ne s'étonnerait encore plus que l'espace puisse se concevoir indépendamment de tous les corps, et que les corps ne puissent se concevoir sans lui! Que dis-je? Dieu lui-même ne peut être conçu sans espace; de sorte qu'il est peut-être moins indigne de la majesté divine de la confondre avec l'espace, que de l'en séparer; de peur que l'espace n'ait sur elle l'avantage de la contenir. Il est de leur double essence qu'on n'y puisse rien ajouter, rien en retrancher; ce qui les distingue éminemment de l'univers que j'étends ou que je resserre à mon gré. Enfin, dans nos idées, l'un et l'autre sont à jamais inséparables de l'existence, de l'omni-présence et de cette paisible éternité qui ne connaît ni origine, ni succession, ni fin.

Il est pourtant, je dois le dire, une différence entre ces deux infinis. Il faut que Dieu soit intelligence suprême, et que l'espace reste étendue sans bornes: il faut que la présence et l'action vivifiantes de Dieu garantissent l'espace de n'être que le vide ou le néant.

En effet, par sa définition, l'espace nous conduit seulement à la privation des limites, tandis que l'idée d'une cause intelligente nous porte à celle de puissance et de perfection. Or, la puissance est tout autre chose à nos yeux que la privation des limites; et peut-être est-ce assez pour la majesté de Dieu que l'espace soit à sa disposition, et non qu'il le

remplisse: peut-être suffit-il à sa grandeur et à sa félicité, de la conscience de sa solitude.

Dieu est la plus haute mesure de notre incapacité: l'univers, l'espace lui-même, ne sont pas si inaccessibles.

Le plus vaste hommage que nous puissions rendre à Dieu, c'est de le mettre à la tête de nos idées fondamentales, et de l'en faire cause ou principe. Source de l'existence, maître de la durée, dominateur de l'espace et du mouvement, dont il est le grand dispensateur; en un mot, volonté première et sentiment universel; nous le composons de tout ce que nous sommes; et la métaphysique n'est pas là dessus plus avancée que la religion, dont les offrandes à l'Être suprême sont plutôt des restitutions que des dons. Dans les sujets ordinaires, les idées les plus justes sont souvent les plus nobles: en parlant de la Divinité, les plus nobles nous paraîtront toujours les plus justes.

Dieu nous a donné plus d'esprit que de puissance, et nous lui donnons plus de puissance que d'esprit: de-là viennent tant d'images imparfaites de sa perfection: car l'esprit est mesure de l'esprit, et les enfans ont encore une idée plus vraie de nos forces que de nos conceptions.

Il est certain que le Dieu que nous concevons l'emporte en science sur celui de nos pères, comme les traits sous lesquels il s'est manifesté aux Raphaël et aux Michel-Ange, l'emportent sur les informes ébauches des Vandales et des Goths; comme le Dieu de notre postérité l'emportera sur le nôtre.

Dire que *le monde a été tiré du néant, et qu'il va parce que Dieu le veut,* c'est parler grossièrement de sa puissance: mais découvrir que les planètes circulent autour du soleil dans des tems, dont les quarrés sont comme les cubes de leurs distances; mais trouver les raisons inverses et directes de leurs éloignemens et de leurs masses; mais désarmer la foudre, décomposer l'air et l'eau et les recom-

poser, séparer la lumière de la chaleur et déplacer ainsi les élémens, sans déconcerter l'univers; c'est entrer dans le conseil, et par conséquent dans le génie de la divinité.

Si le genre humain, qui s'élève en descendant, parvient à découvrir enfin toutes les loix de la nature, alors il y aura dans l'idée de Dieu, équation entre l'esprit et la puissance.

Laissant à jamais l'infiniment-grand, dont la poursuite ne conduit qu'à des entassemens de quantités, et l'infiniment-petit qui, de divisions en divisions, subtilise la matière et la pensée jusqu'au néant, je vais passer aux idées du tems et des nombres, idées par lesquelles l'homme a pu maîtriser les quatre grandes conceptions, de la matière et de l'existence, de l'espace et du mouvement; et qui, après avoir porté dans le discours l'ordre qui règne dans l'univers, ont apliqué à l'univers l'ordre qui règne dans nos pensées.

Observons avant tout, que si l'homme, en analysant les corps par la pensée, tombe dans la divisibilité à l'infini, sans jamais arriver à des élémens simples; en analysant ses conceptions, il arrive au contraire à des idées primitives qui ne sont plus susceptibles de division: de sorte que si l'analyse de la matière ne conduit l'homme qu'à la fatigue et à la confusion, celle de ses idées le mène aux clartés de l'évidence et au repos de l'imagination. D'où il résulte que le sentiment a de lui même des notions qu'il n'a pas de la matière, puisqu'il se reconnait des idées composées et des idées simples; tandis que, dans la matière, il ne découvre que compositions et décompositions sans repos et sans terme.

Le langage est sans doute la plus fidelle image de la pensée, puisqu'il rapelle successivement ce que nous avons senti de même; et cependant, lorsqu'il s'agit de remonter au début de nos idées, la faiblesse de la parole parait à découvert; car, quoique les sensations nous ayent frappés, une à une

une, il n'en est pas moins certain que leurs impressions se sont succédées si rapidement qu'on peut les croire simultanées. Un corps en mouvement nous fait sentir, comme à la fois, son existence, sa durée, son étendue, sa solidité et son déplacement. Ces empreintes restent donc contemporaines dans l'esprit humain, et se gênent réciproquement quand on en vient à l'histoire de nos origines.

Pour se faire jour dans la foule, ce n'est donc pas de la date de nos idées qu'il faut s'occuper ici, mais de leur importance, je veux dire du rang qu'elles occupent dans l'ordre de nos conceptions, ainsi que de leur influence et de leur fécondité; le tems et les nombres se présentent en première ligne.

Dans l'univers, chaque corps occupe son espace, chaque corps a son mouvement: le même moment appartient à toute la nature.

Cette vérité unique et simple n'a besoin que d'être dévelopée pour conduire à une théorie certaine sur le tems.

Semblable à celui qui bat la mesure dans un concert et qui soumet à un seul et même mouvement tant de mouvemens et de sons différens, l'homme est à la fois spectateur fixe et changeant de l'univers; possesseur changeant et fixe de sa propre existence; fixe par son *moi*, changeant par ses idées et par ses événemens.

L'identité du *moi* est cette faculté qu'a l'homme de se sentir le même; faculté nommée *conscience de soi*, *réminiscence*, fondement de la mémoire, anneau auquel viennent se rattacher toutes ses époques et toutes ses pensées.

On ne saurait trop le répéter: le sentiment sent qu'il existe et conçoit le néant; il se sent simple et conçoit la division; il se sent le même et conçoit la succession et le changement.

Qu'un corps se remue devant moi, et succède á différens points de l'espace, son déplacement occasionne aussitôt en moi suite de sensations. Il a promené son existence au dehors et l'a répétée au dedans de moi.

Qu'un corps reste immobile devant moi, non seulement ma montre ou mon coeur battront devant lui, mais encore mes idées se succéderont en sa présence, et j'acquerrai la notion d'une double existence qui se répète et se prolonge, celle du corps et la mienne. Ainsi, qu'un corps se meuve à mes yeux ou qu'il soit en repos, sa durée n'est pour moi que la succession mixte de son existence et de la mienne: nous sommes l'un et l'autre toujours les mêmes, mais il y a eu succession dans mes idées. Cette double existence une fois conçue, continue à se concevoir, et cette suite de conceptions est pour moi comme pour lui, la durée ou le tems.

Il résulte de là qu'un homme seul sur la terre, par cela même que ses idées se succéderoient, se formeroit d'abord une idée vague du tems.

Le tems est donc pour l'homme une idée mixte de son *moi* qui est fixe, et de ses idées qui se succèdent, et se partagent devant lui, en idées qu'il a, et en idées qu'il a eues.

C'est donc une mesure intellectuelle; mesure immuable et mobile à la fois: immuable par sa nature, comme le *moi* qui l'a conçue; mobile par illusion, à cause des idées, des mouvemens et des événemens qui passent devant elle. Application constante de la même idée, aux idées qui se succèdent et aux corps qui se meuvent, le tems est, en un mot, la mesure abstraite des successions de tout genre, et ses divisions sont les espaces de l'esprit.

Il n'y a de réel hors de l'homme que l'espace, les corps et leurs manières d'être: le tems est notre conception, et s'il faut le dire, notre apanage.

Le mouvement et le repos sont les deux manières d'être des corps, et notre esprit conçoit et mesure également leur existence sous ce double rapport.

Quand j'ai senti, d'un côté la fixité du *moi*, et de l'autre la succession de mes idées, je sens que ni le *moi*, ni mes idées ne se perdent, à moins qu'il n'y ait oubli, sommeil, folie ou telle autre interruption. Quand un corps a parcouru l'espace, je sens évidemment que ni le corps, ni l'espace n'ont péri: mais que deviennent les mouvemens de ce corps et de mon esprit? ils ont été et ils ne sont plus. Evanouis, anéantis, ils s'entassent dans ma mémoire, et leur souvenir y forme une quantité que j'appelle *tems* et *durée*; donnant ainsi le nom de la mesure à la chose mesurée.

Supposons qu'un homme jette un écu et le ramasse; il est clair qu'il a eu deux mouvemens, et qu'il n'a pourtant que le même écu. Supposons aussi qu'il retrouve l'idée qu'il a déjà eue; il aura éprouvé deux mouvemens pour une seule et même idée. Mais qu'ayant d'abord senti son existence, et que continuant à la sentir, il en conçoive deux, l'une présente et l'autre passée, quoiqu'en effet il n'aye jamais qu'une seule et même existence, c'est bien ici que se manifeste l'inévitable et heureuse illusion qu'occasionne en nous l'idée du tems. Je dis *illusion*, car dans les deux premiers cas, l'homme n'a cru avoir ni deux idées ni deux écus; et dans le troisième croit avoir deux existences. Je dis *inévitable et heureuse*; car sans cette illusion du tems, quel espace et quel ordre l'homme eût-il pu donner à ses événemens et à ses pensées?

Il est donc vrai que je me sens moi-même, que je vois les corps, que je parcours l'espace et que je conçois le tems: il n'est donc qu'un regard de l'esprit, ce grand et unique témoin de la création. Dieu est auteur, le monde et les animaux sont spectacle, l'homme est à la fois spectacle et spectateur.

L'homme est donc seul propriétaire de cette mesure inutile à Dieu et qui fut refusée aux animaux. Elément universel de la pensée, base perpétuelle de la parole, le tems a valu au mot qui énonce nos jugemens, le nom de *verbe*, ou de mot par excellence.

On ne sait pas trop de quel genre sont les mouvemens de la pensée, mais il est constant qu'il ne peut y avoir de sensations, et par conséquent d'idées, sans mouvement. La pensée la plus fixe n'est qu'une suite de petites percussions instantanées et successives, semblables aux vibrations d'un corps sonore, ou aux battemens du pouls. Les corps animés ne vivent et ne pensent que par une suite d'impulsions répétées et de mouvemens entrecoupés; ce qui les distingue de la matière brute qui, placée dans le vide, pourrait se mouvoir à jamais par l'effet d'une impulsion unique et première. Au reste, l'idée que les mouvemens ne se perdent pas dans la nature est une idée bien fausse; ce sont leurs loix qui sont immortelles, les mouvemens périssent; mais leurs vestiges restent dans notre esprit et y forment la masse du *tems passé*. Et comme si l'esprit humain avait eu besoin de contrepoids, il se figure aussitôt une autre masse de mouvemens, une perspective vers laquelle il se sent entraîné, vers laquelle son imagination s'élance, comme sa mémoire vers le passé: cette nouvelle masse, cette perspective est *l'avenir*. C'est entre ces deux sommes de mouvemens que, changeant et fixe, l'homme habite et voyage jusqu'à la mort; semblable au tisserand qui ourdit sa toile et qui, situé entre l'ouvrage fait et l'ouvrage à faire, ne dispose à chaque instant que du fil qui lui échape; le passé est pour lui un tableau fixe, l'avenir une crainte ou une espérance, le présent un éclair.

Voilà donc notre mesure intellectuelle qui s'est chargée de trois divisions: le passé, le présent et le futur.

Le présent sur lequel le sentiment s'appuie à chaque instant, est un point si fugitif, que, pour lui donner du corps, on emprunte toujours quelque chose au passé et à l'avenir: une heure, dans la journée; hier, aujourd'hui et demain, dans la semaine; le mois, l'année, le siècle même où l'on vit, sont pour nous le tems présent. Les douze ou quinze derniers siècles, comparés à l'antiquité, sont le moyen âge, ou le tems moderne. C'est l'idée que Leibnitz se formait du présent, lorsqu'il a dit, *le tems présent est gros de l'avenir.*

Quant à cette troisième division du tems que l'homme apelle *futur*, peut-être que Dieu saisit la suite des mouvemens à venir, comme nous celles des nombres. *Dix*, par exemple, est en quelque sorte l'avenir de *un*; et nous saisissons ces deux nombres avec une égale facilité: c'est ainsi que la régularité des mouvemens célestes a conduit l'homme à des prédictions infaillibles sur le cours des astres. Mais il est bien loin de porter un regard aussi heureux dans son propre avenir: car, de même que l'idée de la privation de la lumière et de l'être ne laisse en lui que ténèbres et néant, ainsi la chaîne invisible d s événemens n'y laisse que le hasard.

Telle est la nature de l'homme, que les souvenirs agréables ou désagréables vivent pour lui dans le passé; les espérances ou les craintes dans l'avenir, et que les unes et les autres se fondent en douleur ou en plaisir dans le présent.

Comme nous ne savons ce que c'est qu'un être dans lequel le sentiment pointeroit sur une sensation unique, et en resteroit là pour jamais, sans éprouver de succession, il est inutile de raisonner sur cette hypothèse. Il faut voir l'esprit humain tel qu'il est, c'est-à-dire comme *lieu fixe de la succession de ses idées.* Si les corps n'ont pû exister et se mouvoir sans espace, les idées ne peuvent se succéder sans

mouvement, et le mouvement ne peut être conçu sans un espace quelconque; mais l'esprit étant simple, ses espaces ne sont pas de lieu; ce ne sont que des successions et des suites dont l'idée fondamentale du tems est la mesure fixe et vague à la fois. Car de même que le mouvement ne se communique pas à l'espace où les corps se meuvent, de même le tems reste immuable au milieu de toutes les successions. De là vient, comme nous l'avons dit, qu'au sein de tant de mouvemens divers, sur la terre et dans tous les globes, le même moment est pour toute la nature. Et si l'on objecte que ce moment est suivi d'un autre, et que, par conséquent, le tems n'est que mouvement, je réponds à cela qu'en effet la succession étant l'éternelle compagne de l'existence des corps et de la fixité du *moi*, il était impossible à l'homme d'échaper à l'idée que le tems passe: moi-même, en la combattant, je suis forcé de me servir d'expressions qui la consacrent.

Examinons donc cet étroit rapport du tems et du mouvement, rapport qui paraît aller jusqu'à l'identité.

On ne peut analyser ni le mouvement ni l'espace: mais on peut d'abord réduire le tems à ne paraître que mouvement: il ne s'agit pour cela, que de le morceler en petites fractions: alors sa marche et sa nature semblent se manifester tout-à-fait à l'oeil et à l'esprit. Une minute est-elle divisée en secondes? l'aiguille court sous nos yeux, et l'esprit sent la marche sautillante du tems. C'est alors qu'un *moment* ne paraît plus que ce qu'il est en effet, l'abrégé du mot *mouvement*. C'est ainsi qu'on dit qu'une chose n'a duré qu'un *éclair;* et les mots *année*, *période*, *cycle*, *etc.* signifient-ils autre chose que *mouvement*, ou *cours circulaire?* Nous ne vivons que tant de battemens de coeur, tant de tours de soleil, en un mot, tant de mouvemens. Les différens noms du tems ne sont au fond que des divisions du mouvement,

et se confondent avec lui dans l'expression: cette illusion était inévitable: de là vient que *plutôt, plus tard, vite* et *lentement* se disent aussi bien du tems que du mouvement.

Plus occupé de la suite de ses idées que de sa propre fixité, le sentiment se considère comme un pendule qui oscille perpétuellement entre le passé et l'avenir: le présent n'est pour lui qu'un mouvement entre deux repos.

Aussi, la nature ayant placé les corps dans l'espace, nous paraît avoir jeté les événemens et les générations dans le tems; parce qu'en effet les générations et les événemens ne sont que des mouvemens ou des successions de corps en mouvement. Que manque-t-il à un homme enfoncé dans la plaine pour arriver jusqu'à moi, et que manque-t-il à un événement enfoncé dans l'avenir pour devenir présent? Il ne manque à l'un et à l'autre qu'une suite de mouvemens. Kepler a donc pu, la métaphisique n'étant pas son objet, employer le mot *tems* pour celui de *mouvement*, dans l'expression de ses loix.

Un homme qui a une montre semble porter le tems dans sa poche: la vérité est qu'il n'y porte que le mouvement soumis à des divisions dont nous parlerons bientôt.

Un poëte a dit: *le tems a pris un corps et marche sous nos yeux:* c'est que le mouvement qui prend d'abord une marche intellectuelle dans l'esprit humain, revient ensuite emprunter aux corps inanimés des mesures que ne troublent pas les passions. Le jour et la nuit, les retours réglés des saisons et les phases périodiques de la lune ont été les premières horloges du genre humain. Mais les mouvemens célestes, malgré leurs retours périodiques, n'auraient laissé dans la mémoire qu'une trace vague et fugitive du tems, si le genre humain ne les avait enfin comptés.

C'est donc en vain que l'homme eût observé les astres,

et que sa mémoire eût hérité des événemens de la terre et du ciel, si les nombres n'avaient mis cet héritage en valeur. Privés de cet apui, les premiers tems roulèrent d'abord dans le vague, et s'entassèrent dans l'esprit humain comme les brouillards dans l'atmosphère. Tant il est impossible de compter des jours sans date, et difficile de retenir des dates sans événemens! L'histoire sans chronologie manqueroit d'autorité, de témoignage et d'ordre: et la chronologie réduite à ses dates, serait une galerie sans statues et sans tableaux. Mais les événemens donnent au tems cette énorme consistance qu'il a dans la mémoire: c'est là qu'il paraît emporter dans son cours, et la vie des hommes et les destinées des empires et la foule et le fracas des siècles: c'est là que, réunis aux époques, les événemens paraissent au loin comme des phares placés sur les frontières de l'oubli.

L'histoire n'est donc que le tems armé de dates et riche d'événemens.

Concluons de là que si le tems est la véritable régle de la réalité des choses pour l'homme, les choses, à leur tour, sont la caution du tems: il empêche que les événemens ne soient des fables, et les événemens le garantissent de n'être qu'un vain amas de nombres. Les fictions n'ont jamais coûté que le tems de les conter.

Les espaces de tems et de lieu sont tellement base de certitude pour l'homme, que les rêves et la folie, ces deux portions perdues de son existence, le privent d'abord du tems et souvent des espaces. L'Arioste, par exemple, qui compte tout cela pour rien, fait souvent rêver son lecteur. Le tems est en effet la vraie limite entre la veille et le sommeil, entre la raison et la folie: voilà pourquoi, dans les songes, on n'est jamais choqué de la confusion des lieux et des anachronismes.

Les notions de l'espace et du tems arrivèrent sans doute un peu tard dans l'esprit humain: mais à peine les eut-il conçues, qu'il les plaça à la tête de toutes ses idées. Tel est le privilège des résultats, de devenir principes aussitôt qu'ils sont découverts: les derniers en date et les premiers en rang.

Mais avant d'aller plus loin, je dois m'arrêter encore un moment sur les illusions générales et inévitables qu'entraîne la nature du tems. Les uns en font un être à part qui a son mouvement particulier; c'est un erreur aussi ancienne que le monde: les autres, et ce sont de grands métaphisiciens, le confondent avec le mouvement qui le mesure, et c'est une illusion très-naturelle.

On conçoit que le tems chargé d'événemens et privé du secours des nombres, ait écrasé l'esprit des peuples naissans: leur mémoire était hors de mesure, et leur entendement fatigué de l'idée à la fois abstraite et sensible d'un mouvement général à qui rien ne résiste, s'en délivra, en le renvoyant à l'imagination qui le personifia d'abord. De là sont venus ces emblêmes de l'antique Saturne dévorant ses enfans; du vieillard armé d'une faulx qui moissone les générations; d'un fleuve éternel qui entraîne tout dans son cours. Mais, à parler métaphoriquement, le tems n'est point un vieillard, ce n'est point un fleuve: tous ces emblêmes ne conviennent qu'au grand mouvement, par qui tout est éternellement détruit et reproduit dans l'univers. Le tems serait plutôt l'urne qui livre passage aux eaux du fleuve et reste immobile: rivage de l'esprit, tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.

C'est donc la vie qui s'écoule, et avec elle, tous les mouvemens dont elle est composée, et comme elle, toutes les formes de l'univers: mais, en s'écoulant, nos époques

et nos idées s'appliquent tour à tour à la mesure immobile et triviaire du tems et se chargent de sa triple division en passé, présent et futur; et c'est ainsi qu'en se succédant, les jours prennent les noms d'hier, d'aujourd'hui et de demain. L'idée que le tems va toujours, qu'il s'écoule, qu'il vole, nous est venue de ce que notre vie passe et que nos pensées se succèdent, pendant que nous en parlons, que nous les comptons et que nous nous efforçons de les fixer. Nous sommes comme des fleuves qui, suivant l'expression d'un grand Roi, *portent toujours le même nom et ne roulent jamais les mêmes eaux:* la fixité du nom représente le *moi*, et la mobilité des flots celle de nos idées. En un mot, de même qu'il faut des mesures et des poids pour apprécier les corps, et des corps pour faire des poids et des mesures: de même il faut des nombres pour mesurer le tems, et du tems pour compter; c'est-à-dire qu'il faut du mouvement pour mesurer le mouvement, et qu'il en faut pour compter nos mesures. Le mouvement sera donc toujours pris pour le tems, et le tems pour le mouvement: cette illusion est invincible: on dira toujours que le tems console de tout, qu'il affaiblit et l'amour et la haine, et qu'il n'est rien que sa main n'efface; tandis que c'est au mouvement qu'il faut raporter tous ces phénomènes. On n'a qu'à supposer un moment la nature immobile; rien ne naîtra, mais rien ne périra.

Au reste, l'illusion vulgaire sur le tems n'est pas plus funeste au raisonnement et à l'ordre social, que l'opinion du cours du soleil ne l'est aux agriculteurs et au commun des hommes qui, peu curieux du vrai système du monde, règlent leurs travaux sur le retour constant de la nuit et du jour et sur la marche périodique des saisons.

Mais il n'est pas digne d'un vrai philosophe de dire, comme Buffon, que *la nature est contemporaine du tems; que le*

tems ne coûte rien à la nature; qu'il entre comme ingrédient dans la composition des corps. C'est le mouvement qui est contemporain du monde et qui entre dans la composition de tous les corps, tant les animés que les inanimés. Buffon a fait d'une simple abstraction de l'esprit un élément matériel de la nature.

Quand on dit *que la nature agit par les voies les plus courtes*, il ne faut donc plus prétendre par cet axiome, qu'elle arrive à ses fins par les tems les plus courts, car nous lui donnerions nos mesures: mais il faut entendre qu'elle y arrive en économisant les mouvemens, et par la juste dispensation des forces. Ceci explique pourquoi les avortons de toute espèce ne vivent pas, quoiqu'ils ne manquent d'aucun de leurs organes: c'est qu'il leur manque tant de battemens de coeur, et telle autre suite de mouvemens nécessaires à leur dévelopement.

Il me reste à déterminer le raport du tems et de la durée, des espaces de tems et des espaces de lieu; raport qui se trouve tout établi dans le langage ordinaire.

En raprochant l'espace des lieux de l'espace des tems, il semble qu'on puisse comparer l'espace parcouru, l'espace présent et l'espace à parcourir, au tems passé, au tems présent et au tems à venir; et cependant il faut renoncer à cette comparaison: car l'espace, qu'il soit présent à nos yeux, ou déjà parcouru, ou à parcourir, ne se sépare pas de l'existence; mais le tems s'en sépare. L'espace parcouru n'est pas perdu; on peut y revenir; on peut se précipiter vers l'espace où l'on n'est pas encore, comme vers l'espace où on n'est plus. Mais le tems passé n'existe plus, et l'avenir n'existe pas encore: on ne peut ni rapeler l'un, ni forcer l'autre. C'est que le tems n'est qu'une idée, et que cette idée ne s'exerce pas sur l'espace des lieux, mais sur l'existence qui, dans nous comme

hors de nous, en repos comme en mouvement, paraît se détacher d'elle-même sans discontinuation, et se partager en trois parties, existence passée, existence présente, existence à venir.

Telle est pourtant l'universalité du mot *espace*, qu'il fournit aux corps des étendues divisibles en toises, pieds, pouces etc., et à l'esprit des étendues divisibles en jours, heures, minutes etc. Nous le concevons donc dans les corps et entre les corps, comme longueur, largeur et profondeur; et entre les sensations, les idées et les événemens, comme suite et succession de momens, c'est-à-dire comme suite d'unités en mouvement. La musique qui compte des tems ou des mouvemens entre des sons, aurait pû ne compter que des unités, et le produit était le même. L'espace qui contient les corps et leurs distances est immuable; et cependant, un corps en mouvement emporte son étendue avec lui: étrange mystère que cette différence de l'espace pur et de l'étendue des corps! Quant aux espaces qui se glissent entre les idées, ce sont des repos, des interruptions mesurables par le mouvement: car le mouvement est à la fois mesure de mouvement et de repos. Enfin, les nombres étant le raport le plus universel que l'homme ait pû concevoir, s'apliquent également aux mesures de l'espace immuable et de l'espace mobile, aux heures et aux toises, aux pieds et aux minutes. De là vient cette communauté d'expressions entre les tems et les lieux, l'esprit et la matière. On dit *un espace de tems*, et *un espace de lieu: une distance* de l'un et de l'autre: une heure de chemin pour une lieue; *l'étendue d'un corps* et *l'étendue d'un jour; la longueur d'un chemin* et *la longueur de l'année;* et par opposition, *le tems* et *le chemin sont courts.* On dit aussi *cette allée dure de Paris à Orléans; cet habit dure bien*; *voilà un édifice et un amour bien durables: un raisonnement bien court ou bien long.*

S'il y a quelque différence entre le tems et la durée, c'est qu'on associe la durée à une existence qui ne change pas, et le tems aux existences de toute espèce. De là vient qu'on dit, *combien de tems cela a-t-il duré?* réunissant ainsi dans la même phrase les deux expressions de *tems* et de *durée*. Mais le tems suffit à toutes les sortes de durée à terme; son rôle ne peut finir qu'avec le mouvement et les suites d'idées, et pour tout dire, qu'à l'extinction du genre humain. On dit donc, *le tems marche* et non, *la durée marche*; parce que le mot *durée* emporte avec lui une idée de fixité dans l'objet auquel on l'aplique: on supposé que cet objet n'a pas changé de manière d'être. D'où vient qu'on dit, *la durée d'un jour, d'un siècle*, ou *la durée du monde;* et non *le tems d'un jour, d'un siècle* ou *le tems du monde;* parce que dans ces expressions-là, le jour, le siècle et le monde ne changent pas de nature: mais on dit *le tems d'aller et de venir,* et non *la durée de venir et d'aller*, parce qu'il y a changement et succession. Enfin le mot *durable* est opposé à *temporel* et à *temporaire*, et on peut dire la *durée* et non le *tems* de l'éternité. Et si on dit, *le tems de la durée et la durée du tems,* c'est que dans le premier cas, on regarde la *durée* comme terminée; et que dans le second, on envisage le *tems* comme loin de finir.

Avant de passer à quelques détails sur les *nombres*, j'observerai que les poids et les mesures n'étant que des corps comparés à des corps, l'homme n'eût obtenu par eux que de simples raports de grandeur et de petitesse, de pesanteur et de légèreté relatives: la balance et la toise ne l'auraient conduit qu'aux idées d'égalité et d'inégalité, s'il n'avait apliqué aux unités l'artifice du calcul, et trouvé, dans les nombres et leurs fractions, la graduation des poids et la mesure des mesures.

On sent combien tout ceci est important, car si l'idée du tems sépare le sauvage de la brute, les poids, les mesures et les nombres distinguent l'homme civilisé du sauvage.

La nature ne nous offrant que des unités, et nos idées elles-mêmes se succédant une à une, comment l'homme serait-il arrivé à la conception des nombres, s'il n'avait éprouvé le tourment de la confusion; c'est-à-dire, le besoin de mettre de l'ordre au dedans et au dehors de lui; de se rendre maître de la foule des corps, de leurs espaces, de leur durée et de tous leurs mouvemens; en un mot de compter? C'est ici, et ce n'est qu'ici que le sentiment fut véritablement créateur: il avait conçu le tems, il créa les nombres.

Unité n'est pas nombre: or, la nature ne fait que des unités, donc elle n'a pas fait les nombres: mais comme elle a fait l'homme, on peut dire à la rigueur qu'elle trace les nombres sur un certain sol qui est l'esprit humain; et comme elle ne produit des fleurs que sur les plantes et les arbres, elle ne compte que dans la tête humaine.

Le sentiment entouré de corps, d'espaces, de quantités et de multitudes de toute espèce, n'aperçoit jamais que l'unité et son opposé, c'est-à-dire *le singulier* et *le pluriel;* l'un très-simple, l'autre très-compliqué: première situation du sentiment, laquelle a cela d'étrange, que la confusion qui l'environne est produite par une foule d'objets très-sensibles et très-clairs eux-mêmes, qui sont les unités.

Entre la certitude de l'unité et la confusion de la multitude, l'homme n'avait qu'un parti à prendre: c'était d'emprunter la clarté où elle était, je veux dire à l'unité; et pour cela de la répéter et d'en retenir les répétitions.

Donner un nom particulier à chaque objet, ne suffisait pas. Lorsque, dans une momenclature un peu longue, j'arrive au nom de *Mathieu,* ce nom ne me fait pas sentir si *Pierre,*

Paul et *Simon* l'ont précédé; au lieu qu'en disant *Trois*, ce dernier me prouve qu'*un* et *deux* ont déjà passé. *Deux* ramasse *un*, *trois* ramasse *deux* et *un*; ainsi du reste. Et si on demande comment l'homme a pu retenir avec tant de facilité la suite des nombres, c'est que, dans leur échelle, la place de chaque nombre est toujours sa valeur: voilà tout le mystère.

L'homme ne pouvait d'ailleurs donner un nom à tous les êtres: cette nomenclature aussi vaste que le monde eût écrasé sa mémoire. Il s'est donc contenté de nommer les familles, les genres, les espèces, les classes, les variétés; et c'est déjà un fardeau disproportionné aux forces humaines. Mais, dira-t-on, l'ordre social exige que chaque homme ait un nom propre; j'en conviens; mais quel est le Général d'une grande armée qui retienne le nom de tous ses soldats? Qui, dans un état un peu vaste, pourrait nommer tous ses concitoyens?

L'usage des noms abstraits ou collectifs suffit à l'ordre du raisonnement, mais non aux méthodes de la mémoire, aux besoins de la vie, aux transactions du commerce, aux progrès de l'histoire naturelle et des sciences. D'ailleurs, ce ne sont point les idées abstraites et universelles qui constituent la puissance de l'esprit: elles sont appuis de faiblesse et non preuves de puissance. Dieu ne peut être conçu raisonant à notre manière, puisqu'il y aurait toujours un ou deux momens qui précéderoient ses conclusions; et chacun sent qu'il ne peut y avoir de degrés entre Dieu et la vérité. Mais, sans recourir à Dieu, il est certain qu'un esprit très-puissant n'aurait que des séries d'idées particulières, séries toujours adéquates et complettes. *Beaucoup d'hommes*, *une multitude*, *une armée*, sont des expressions vagues: vingt mille hommes, par exemple, serait la précision même. Cet esprit que nous supposons capable d'embrasser également le tout et ses parties, ne dirait

pas *le peuple en général*; il verrait tous les individus d'une nation et les saisirait d'un seul regard; aussi peu embarrassé de tous les arbres d'une vaste forêt, que l'homme du petit nombre de ses doigts.

Enfin l'abstraction comprime la confusion et ne la détruit pas: les nombres seuls portent l'évidence et la clarté des unités dans les pluriels et les quantités de toute espèce: science des raports, raison des sciences, gage des abstractions et des collections, s'apliquant à tout, graduant tout, portant l'ordre sur tout, sans être le nom et l'idée précise d'aucun objet, ils forment dans l'édifice de l'esprit humain une échelle intérieure qui rampe et s'élève des fondemens jusqu'au faîte, et conduit d'étage en étage, à toutes ses divisions: tandis que l'imagination, avec ses aîles, n'aurait fait que voltiger autour de l'édifice.

L'homme, dans sa maison, n'habite pas l'escalier, mais il s'en sert pour monter et pénétrer par-tout; ainsi l'esprit humain ne séjourne pas dans les nombres, mais il arrive par eux à la science et à tous les arts.

Sans s'effrayer de l'exubérance de la nature et de ses propres acquisitions, l'homme alors put marcher en écartant la foule des unités, et repousser devant lui les bornes du fini; toujours escorté d'espaces mesurés, de masses pesées et de mouvemens calculés. Alors, les montagnes entrèrent dans la balance, les globes connurent l'équilibre, la poussière les nombres, et l'océan, sondé et dessiné, ne fut plus un abyme sans fond et sans rivages.

Qu'on ne se figure pas que les nombres ayent diminué l'univers; ils y ont, au contraire, porté l'étendue avec la clarté. *L'immensité* sans calcul n'accusait que notre faiblesse, et l'horison de l'esprit était celui du monde. Les nombres ont mis l'univers à sa place, et chose admirable! toutes

toutes prodigieuses qu'on les trouve, ses distances ne sont plus aujourd'hui que des proportions: car de même que mon sentiment n'est pas plus éloigné de mes pieds que de mes yeux, ainsi la nature n'est pas plus loin du soleil que de notre planette ou de Syrius: rigoureusement parlant, il n'existe donc point pour elle de distances dans le grand-tout, non plus que dans le corps humain: il n'y a au fond que des proportions. On peut en dire autant des poids: ma tête ou mes bras ne pèsent pas à mon sentiment, et le soleil et les planettes ne sont pas des fardeaux pour la nature. C'est ainsi qu'au moyen des nombres, notre admiration pour l'univers, jadis confuse et mesquine, est devenue une admiration vaste et raisonnée: ce n'est plus d'un vague élan, mais par degrés comptés, que l'homme remonte jusqu'à Dieu.

Et non seulement les nombres n'ont pas diminué l'univers, mais ils n'ont ni appauvri ni attristé son image, comme on affecte de le dire. Quoique tout soit mesure, calcul et froide géométrie dans la nature, son auteur a pourtant su donner un air de poésie à l'univers. Que l'entendement ouvre son compas sur le côté géométrique du monde, l'imagination étendra toujours ses regards, et le talent ses espérances et ses conquêtes sur les formes ravissantes et sur le riant théâtre de la nature. Que le prisme, disposant pour nous de l'arc-en-ciel, dissèque les rayons du soleil, ou que le télescope l'atteigne dans la profondeur de ses espaces, ce père du jour aura-t-il rien perdu de sa pompe et de sa puissance? Ne fournira-t-il pas toujours cette inépuisable chaleur qui ranime et féconde la terre et tout ce qui l'habite, et les fleurs qui la décorent et le poëte qui la chante? Oui sans doute; le génie voltigera toujours sur cette brillante et riche draperie, dont les plis ondoyans nous cachent tant de leviers et tant de ressorts; et s'il découvre dans les entrailles du globe ou

dans l'aplication du calcul à ses loix, sa vaste charpente, les monumens de son antiquité et les promesses de sa durée, il ne voit au dehors que sa grace et sa vie et sa fertile verdure et tous les gages de son immortelle jeunesse. Que l'air décomposé cesse d'être un élément pour le chymiste; que ses parties entassées s'élèvent suivant leur pesanteur spécifique; qu'il soit reconnu pour matière des vents et du son: mais qu'il s'élève toujours en voute bleue sur nos têtes; que les astres de la nuit rayonnent toujours dans son voile azuré, et qu'il soit tour-à-tour et à jamais l'harmonieux ou le bruyant ministre de la musique et des tempêtes, soit qu'il porte un doux frémissement et de tendres émotions dans nos ames, ou que son aîle vigoureuse balaye avec fracas la surface de la terre et des mers. Les expériences sur la génération ne feront point oublier l'amour et sa mère; et la sève assujettie aux loix des fluides, mais filtrée sous les doigts des Dryades, et s'épanouissant en boutons et en fleurs, ira toujours décorer l'empire de Flore et de Zéphir. Eh! pourquoi prononcer entre le goût et la science, entre le jugement et l'imagination un divorce que ne connait pas la nature? N'a-t-elle pas marié le calcul et le mécanisme à la fraîcheur et au coloris des surfaces, et ne cache-t-elle pas le squelette humain sous la molesse élastique des chairs et sous le duvet et l'éclat du teint? Sa voix, juste et sonore, nous apelle également aux hautes sciences et aux beaux-arts: peut-on la peindre sans l'étudier, l'étudier et la peindre sans l'imiter? Aprenons d'elle, qu'instruire et plaire sont inséparables; reconnaissons enfin que le savant qui ne veut que la sonder, et que le poëte qui n'aime qu'à la chanter, qu'en un mot le talent et l'esprit ne sont que deux députés de l'espèce humaine, chargés chacun à part de missions différentes; et qu'on ne saurait trop confronter et réunir leur double correspondance, pour s'assurer plutôt de la véritable intention de

la nature, et pour hâter les jouissances et le perfectionement du genre humain.

Maintenant qu'on se figure la joie et l'orgueil des hommes, lorsque ayant déjà trouvé les poids, les nombres et les mesures dans leur entendement, lorsqu'après en avoir fait une si longue et si heureuse aplication aux usages de la vie, ils les ont retrouvés dans le système de l'univers? L'homme mesurait, pesait, comptait; et il se trouva que Dieu avait compté, pesé, mesuré. Rien n'exista plus dans sa tête, ainsi que dans le grand-tout, qu'en tems et lieu, avec poids, nombre et mesure. Quel est donc cet être qui, simple ouvrage du suprême artisan, juge ainsi de la création entière et de l'ordonnance du monde, et passe de l'humble raport de créature à une sorte de parenté avec son créateur! Les nombres sont les titres, les degrés et le noeud de cette alliance.

Le premier bienfait des nombres fut de nous assujettir la durée, en portant la règle dans le mouvement. Il fallait bien, pour ne pas toujours se représenter le tems comme le conçoit le vulgaire, *espace vague, point fugitif, obscur lointain*; il fallait, après l'avoir fait dériver des mouvemens en général, tant des corps que de nos idées, le faire revenir à un mouvement régulier, pour qu'il devînt en effet règle de notre conduite, base de nos opérations et régistre de nos idées.

Telle s'est donc trouvée l'étroite corrélation du tems et du mouvement, qu'ils se mesurent réciproquement; mais le droit de mesure est resté au plus régulier. Or, il est arrivé que l'homme, à cause de ses besoins et de ses passions, n'a été qu'une horloge très-inégale. Que faire d'une mesure que le plaisir accourcit, que la douleur allonge, et que le sommeil nous ravit? Il a donc fallu que l'homme empruntât à la matière ce qu'il ne trouvait pas dans ses idées, je veux dire des

mesures fixes. C'est l'époque où le tems prit une voix pour parler aux cités: les peuples étonnés virent les routes du soleil tracées sur de hauts monumens, où l'ombre accusait la marche de la lumière, tandis que des rouages cachés nous rendaient indépendans des alternatives de sa présence.

Mais il arriva ce qu'on n'avait pû prévoir: la perfection de l'art s'éloigna de la réalité des choses: nos horloges se trouvèrent plus égales que le soleil, père du tems *vrai*, et il ne nous resta que le tems *moyen*. L'homme a donc fait fléchir cette régularité de l'art, pour suivre la course de la nature, et il a pressé ou rallenti sa mesure, pour marcher d'accord avec les saisons et l'année. Les astronomes, en conciliant les mouvemens de la terre et des cieux, dressent de jour en jour cette horloge universelle qui doit sonner pour le globe entier et pour tous les siècles. Mais, en métaphysique, c'est le tems de nos pendules, s'il en existait d'invariables, qui devrait être le tems vrai, puisque marchant à pas toujours égaux, il serait le tems de la pensée.

Enfin le tems ne s'est plus séparé des nombres; et la durée sans nombres n'a plus été qu'une idée vague, un instant ou l'éternité.

Et pour me résumer en peu de mots, le repos et les mesures sont pour l'espace; les mesures et les poids, le repos et le mouvement pour les corps; la durée ou le tems pour l'espace et pour les corps, pour le mouvement et pour le repos; et les nombres pour tous. Le sentiment placera toujours les corps et leurs manières d'être dans l'espace; leur existence ou durée entre la fixité de son *moi* et la succession de ses idées, c'est-à-dire, dans le tems; et les parties et les mesures de l'espace des corps et des tems dans les nombres: l'homme a conçu le tems et inventé les nombres; la nature a fourni tout le reste.

La puissance des nombres sur la mémoire a été de si bonne heure et si généralement sentie par tous les hommes, que les premières histoires furent écrites en paroles nombrées, c'est-à-dire en vers. Cette association des nombres à la versification et à la musique, ainsi que les anciennes idées sur l'ordre de l'univers, renouvelées par Pythagore, ont amené une sorte de synonimie entre le nombre et l'harmonie, et on dit *un style nombreux* ou *qui a du nombre*, tant en vers qu'en prose.

Cependant, il ne faut pas, je dois le dire en finissant, se faire une idée exagérée de la puissance du calcul. Quoique l'homme, par des regards toujours plus intellectuels, ait porté l'abstraction au plus haut degré par l'invention de l'algèbre et de la théorie des suites, Dieu, libéral envers ses créatures et facile envers le génie, a pourtant statué que les notions qu'il nous a d'abord départies, dans la première émission de sa magnificence, et que les vérités que de jour en jour il nous permet de surprendre à la nature, ne pourraient jamais tirer l'homme du milieu où sa main l'a irrévocablement fixé.

Nous avons vu que le défaut de bornes d'un côté, et de division de l'autre, conduisait l'étendue à l'immensité, le tems ou la durée à la confusion, et l'un et l'autre à l'infini et à l'éternité; que l'étendue prend des bornes dans l'espace; la durée, des limites dans le tems; le tems, des divisions dans les nombres; et que les idées, en s'entassant dans l'entendement, y trouvaient, au moyen du calcul, les quantités, les divisions et les dimensions de toute espèce. Le sentiment a donné des noms à tous ces phénomènes; mais quand l'étendue s'égare dans l'espace sans bornes, lorsque le mouvement se perd dans l'infinie vitesse ou dans l'infinie lenteur, le sentiment, qui ne peut mesurer un espace illimité et qui ne sent rien de moindre qu'un instant ou qu'un point, tombe

en défaillance; et comme dit Pascal, ces idées nous échappent ou nous à elles. Les mouvemens insensibles ne commencent à exister pour nous, que lorsqu'ils ont déjà parcouru des espaces sensibles, et les atômes invisibles que lorsqu'ils commencent à couvrir des espaces ou à former des masses visibles. Mais que les corps descendent vers l'infinie petitesse, que le mouvement tombe dans l'infinie lenteur, ou qu'il passe à l'infinie vitesse, le produit de ces idées sera toujours pour nous le néant. En vain, dira-t-on que les nombres peuvent servir à monter et à descendre à l'infini, et que l'unité peut être considérée comme un centre susceptible d'augmentation et de diminution sans fin, soit qu'on s'élève d'unités en unités, ou qu'on descende de fractions en fractions: j'oserais dire que l'infini en tout genre n'est qu'une perspective que Dieu a ouverte à ses créatures. Or, une perspective n'est point une carrière: celle-ci exige qu'on la parcoure, l'autre ne demande qu'un regard. La vie est la carrière de l'homme; l'infini, sa perspective.

Il est tems d'arriver aux détails que j'ai annoncés sur les différentes facultés de l'homme.

L'entendement et l'imagination; la mémoire et le jugement; le génie, l'esprit et le talent; le goût, et l'enthousiasme; la raison, les rêves et la folie: voilà tout l'homme pour le métaphysicien; et ce ne sont là que des manières d'être du sentiment, tantôt fixes, tantôt accidentelles; des habitudes, des méthodes, des perfections, des interrègnes et des maladies.

Nous avons dit que le sentiment prenait un nom différent à chacune de ses opérations, tour à tour entendement, imagination, mémoire et jugement.

Sa fonction, comme entendement, est de recevoir et de percevoir à la fois les idées et les choses comme elles se présentent. S'il percevait sans avoir reçu, il aurait des idées innées; s'il recevait sans percevoir, il ne serait qu'un récipient inanimé.

La nature est l'imagination extérieure de l'homme et des animaux: mère féconde des images et des formes, elle nous prodigue les sensations; et le sentiment chargé des trésors qu'il reçoit sans ordre, et qu'il reproduit de même, s'apelle *imagination*.

L'imagination est en effet une mémoire qui n'est point à nos ordres; ses apparitions, ses brillantes décorations et ses éclipses sont également indépendantes de nous. Fortement émue par les objets, elle n'a que des durées sans mesures; des espaces par échapées; et pour tous nombres, la foule ou l'unité. Fille ainée des sensations, tandis que la mémoire naît et s'accroît des idées du tems, des nombres et des proportions de toute espèce, l'imagination range les objets sur la même ligne; elle peint et colore comme les Chinois: ses terrasses et ses montagnes sont en l'air; mais la mémoire entend la perspective.

C'est l'imagination qui, dans l'absence des objets, ou pendant l'erreur d'un songe, dessine des tableaux dans l'oeil d'un homme incapable de tracer un cercle, et lui fait découvrir sur le front changeant d'un nuage ou dans les confuses inégalités d'une surface, des figures régulières que sa main suivrait avec grace et facilité. Souvent aussi, dans ses peintures vagabondes, elle accouple les habitans de l'air, de la terre et des mers, et déplaçant les couleurs, les formes et les proportions, elle n'enfante que des chimères et des monstres. Alliée naturelle des passions, elle accuse de lenteur l'impatience des amans et précipite leurs jouissances. Douce et cruelle tour à tour, soit qu'irritée par la douleur ou les privations, elle fasse rêver la joie au malheur, et la fortune à l'indigence; soit que pleine encore des frayeurs de la veille, elle montre l'exil ou la mort aux idoles du peuple et aux favoris des Rois; sa puissante baguette oppose le monde

qu'elle crée au monde qu'elle habite. Combien de fois n'a-t-elle pas dressé des banquets pour l'homme affamé, et surpris à l'austère anachorète les songes de la volupté! Sa main fantastique joue sur tout le clavier des sens, agite et mêle sans ordre les passions et les idées; et confondant et les tems et les distances, et les desirs et l'impuissance, c'est elle qui, sous les glaces de l'âge, réchauffe tout-à-coup un vieillard et le réjouit d'un éclair de sa jeunesse. C'est par elle enfin que les illusions et les réalités se partagent la vie.

Remontez au berceau du monde, c'est encore l'imagination que vous y rencontrez; et le Naturaliste qui l'interroge, n'en obtient que des fables sur l'origine du globe et de ses habitans. Première étincelle de l'esprit, elle est aussi la dernière lueur qu'il jette en s'éteignant: elle survit à la mémoire et au jugement, dont elle fut la devancière, et son règne s'étend d'une extrémité de la vie à l'autre. Enfin pour connaître tous les prestiges de sa puissance, il ne faut qu'étudier les enfans qui sont pour nous les archives toujours renaissantes du genre humain.

Mais si elle anime le sommeil, si elle berce le sentiment pendant la veille; si elle lui fait aimer les images, ou redouter les phantômes et les monstres dont elle l'environne, ce ne sont là que des instans de surprise: s'ils duraient, ils seraient la folie. Aussi, dès que le sentiment s'éveille tout à fait, il charge l'enchanteresse de tous les freins du jugement et de la mémoire.

Il résulte de là, que le sentiment est passif dans ses premiers momens; et que l'imagination, toute vive qu'elle est, s'apelle pourtant, à cette époque, *imagination passive:* les hommes n'ayant pas distingué les mouvemens involontaires de l'esclavage. Mais quand ils l'ont une fois assujettie au joug du jugement et de la mémoire, elle prend le nom de *bon sens*, *d'esprit*

d'esprit et de *génie*, selon la richesse ou l'importance de ses conceptions. Le sentiment est donc pure imagination, quand il se représente les choses sans ordre: mémoire, quand il assigne aux choses leur ordre naturel: génie plus ou moins étendu, quand il leur donne un nouvel ordre. De là vient qu'on donne quelquefois à l'esprit et au génie le nom d'*imagination active* ou créatrice, par opposition à l'imagination pure ou *passive*.

Au lieu de profiter de cette brillante faculté, pour n'en obtenir que ce qu'elle a d'innocent et d'exquis, la fraîcheur des traces, la vivacité des couleurs et la pureté des formes, les premiers hommes de génie ne lui firent que des demandes folles; et comme si la terre n'avait pas assez des tigres et des serpens, des maladies et de la mort, des vices et des crimes qui la désolent, ils lui demandèrent des dragons qui, à l'aile du vautour et à la griffe du tigre uniraient le poison du serpent; des génies invisibles et malfaisans; enfin un Tartare et des supplices éternels. Elle accorda tout, et les phantômes de quelques cerveaux devinrent d'abord les idoles du Genre humain; l'erreur précéda l'imposture, et on ne saurait à cette époque, distinguer le trompeur du trompé. Mais la crédulité des enfans donne de l'imagination aux nourrices, et la foi des peuples enflame le génie de ceux qui les gouvernent. Le tems amena donc des hommes qui recueillirent et accrurent ce merveilleux: les uns en fortifièrent leurs loix, les autres en embellirent leurs poésies.

Qui croirait que l'imagination si souvent foudroyée par l'expérience, chargée du poids de la physique, de la géométrie et de toutes les sciences positives, puisse quelquefois soulever ses chaînes, et comme les géans dont elle est la mère et l'emblême, lancer encore ces flames mêlées de fumée et d'étincelles, qui troublent le jour de la raison? Il est pourtant

vrai que le Nord fourmille d'illuminés, qu'ils ne sont pas rares en Angleterre, et que Paris n'en était pas exempt à la veille de la révolution.

On a senti de bonne heure que l'homme ne réveille pas à son gré ses sensations, et qu'il n'est pas le maître de rapeler ses idées simples: il est donc passif dans le premier instant: car s'il prévoyait ses idées, il les aurait avant de les avoir. Quand l'idée de César me tombe dans l'esprit, je sens qu'il n'a pas dépendu de moi de l'avoir ou de ne l'avoir pas: mais il dépend de moi de dire: *j'en veux* ou *je n'en veux pas*; de m'y arrêter ou de passer outre. Notre première ambition a donc été de rendre disponible la plus grande partie de nos idées; et c'est en effet dans la plus ou moins grande portion d'idées que l'esprit met à sa propre disposition, que consiste la principale différence d'homme à homme. La mémoire a produit ce miracle; la mémoire, édifice dont la nature a posé le premier fondement et que l'homme n'a cessé d'agrandir depuis, soit qu'il l'étende par ses lectures, qu'il l'enrichisse de ses observations, ou qu'il le simplifie par l'artifice de ses méthodes. La réminiscence ou *conscience de soi* est cette pierre fondamentale de la mémoire, qui manque à l'imagination.

Car l'imagination n'est qu'un miroir dont les riches tableaux dépendent des objets que le hazard lui présente: et pour parler sans figure, l'imagination n'est que le sentiment en première instance, sollicité par des mouvemens dont il ignore la cause (1), dont il ne règle ni le commencement, ni le milieu, ni la fin, et qui sont souvent aussi vifs que s'ils

(1) Des expériences curieuses sur l'irritabilité des muscles, ont jeté quelque jour sur le mécanisme des mouvemens vitaux; mais le mystère sur la sensibilité des nerfs n'a pas été abordé.

étaient produits par l'objet en présence, que s'ils étaient la sensation même. Mais la mémoire est le sentiment devenu propriétaire des souvenirs de ses propres sensations: il a perdu de sa vivacité, mais il s'est acquis un empire auquel il soumet l'imagination même, puisqu'il se souvient de ses rêves. Ce ne sont plus des images, mais des gestes, des signes et des articulations qui suscitent ses souvenirs: et s'il faut à l'imagination, la victoire en personne, embouchant sa trompette et planant sur un champ couvert de morts, pour se rapeler une bataille, il suffit à la mémoire d'un drapeau, d'un nom, d'une simple date, pour en fixer à jamais l'idée et la maintenir contre les injures du tems. Magazin toujours subsistant de souvenirs de toute espèce; souvenirs de traces et de figures, d'espace, de tems et de nombres; d'óbjets et de qualités; d'événemens et de sensations; d'abstractions et de collections: elle retient tout; et l'association, en donnant de la suite aux idées, leur donne aussi du volume, et les rangeant sous leurs signes dans les doubles rayons de l'espace et du tems, les tient autant qu'il est possible à la disposition de l'homme. On verra bientôt comment les langues ont augmenté la puissance et les domaines de la mémoire; et on sentira combien il est urgent de la cultiver dans l'enfance et dans la jeunesse, puisque l'homme, à parler généralement, passe les premières époques de sa vie à retenir sans comprendre, et les dernières à comprendre sans retenir.

Chacun sait aussi que la vieillesse fait plus de demandes à la mémoire qu'à l'imagination: de là vient que le talent, dans sa force, cherche à émouvoir les hommes; et que, dans son déclin, il n'aime qu'à les peindre. Il faut donc préparer dans la jeunesse cette ressource à l'arrière-saison.

Sans la mémoire, le sentiment sollicité par l'imagination n'aurait fait à chaque instant que se heurter contre l'univers:

mais les sensations et les idées qui ne sont d'abord que des éclairs, la mémoire les change en lumière douce et continue.

Telle est maintenant la différence bien prononcée entre l'imagination et la mémoire, que la première ne se contente pas de se rapeler les sensations, elle les reproduit; de se souvenir d'une figure, elle la peint; elle est si énergique, que si elle avait l'ordre des tems et des espaces et la conscience du *moi*, elle serait la réalité. Mais la mémoire se contente de rapeler les objets et de nous en avertir: privée de couleurs et de pinceaux, elle trace des suites de signes et observe les lointains de l'espace et du tems; en un mot, elle indique tout et ne peint rein. De sorte qu'il ne manque à l'une que l'ordre, et à l'autre que la vigueur, pour se ressembler, et pour être l'une et l'autre les vivantes empreintes de l'univers.

Quoique le principe, qu'on peut tout réduire à des images ou à des traces réelles, soit incontestable, il ne faut pourtant pas croire, comme certains métaphysiciens, que dans la rapidité d'une lecture ou d'une conversation, le sentiment se représente l'objet de chaque idée à la manière de l'imagination: car, si cela était, chaque mot nécessitant un moment de suspension, nous jetterait dans la contemplation, et tous les hommes seraient également émus d'une lecture. Aussi l'éloquence qui craint sa propre rapidité, nous crie-t-elle souvent: *arrêtez-vous à ceci*; *figurez-vous, représentez-vous*; de là les comparaisons, les métaphores et toutes les ressources du style figuré: artifices et ressources qui seraient inutiles, si la mémoire imaginait.

Il résulte de là que le sentiment devenu *mémoire*, et certain que chaque objet est armé précisement du signe convenu, s'en tient à ces mêmes signes qui lui rapellent les objets sans les représenter; et de même que, dans un magazin, les étiquettes indiquent les objets sans les montrer, les mots

rapellent les choses sans les peindre. Quand le nom de *César* est prononcé devant moi, si je me contente de me souvenir de lui et des principales actions de sa vie, je n'ai que de la mémoire: mais si je vois César assis dans le sénat ou à la tête de son armée, je suis dans le domaine de l'imagination. L'éloquence en vers et en prose, consiste à n'employer que des signes de couleurs, de formes et de mouvemens, afin que le lecteur puissamment averti par eux, passe facilement de l'état de mémoire à l'état d'imagination. C'est alors qu'on réunit tout, puisqu'on a l'ordre des signes, sans avoir leur sécheresse, et les vives peintures de l'imagination, sans craindre ses écarts. Les langues ne sont donc qu'une aplication de l'algèbre à la mémoire et au raisonnement; mais l'éloquence aplique cette algèbre à l'imagination, et par elle, à toutes les passions.

Une chose digne de remarque, c'est l'entrelacement perpétuel de la mémoire et de l'imagination dans les opérations les plus communes du sentiment. Qu'on me nomme *l'esprit des loix*, ma mémoire est avertie: qu'on me dise de me représenter la grande édition in-4°., mon imagination est en jeu: qu'on me rapelle le sujet et les divisions de l'ouvrage, on ne parle qu'à ma mémoire: qu'on me représente enfin les siècles et les nations assemblées devant Montesquieu, on excite mon imagination.

C'est ainsi que le sentiment passe des vivacités de l'imagination à l'ordre et au calme habituels de la mémoire.

Il arrive souvent que l'homme sent qu'il ne se souvient pas d'une chose; il faut pourtant qu'il en ait quelque trace ou quelqu'empreinte, puisqu'il la cherche: et qu'il n'en ait pas l'idée ou l'image, puisqu'il ne la trouve pas.

Ce singulier phénomène a deux causes. On a quelquefois sur un objet toutes les idées environnantes; celle qui

manque fait lacune, et c'est cette lacune qui tourmente. Quelquefois aussi, de déductions en déductions, et d'associations en associations, on est conduit loin de son premier objet, et l'esprit se fatigue pour y revenir.

Nous avons vu que si le sentiment entouré d'images, se laisse aller sans choix à leur contemplation; que s'il s'égare à loisir dans ces galeries magiques, sans prononcer sur rien, il est pure imagination. Mais, dès qu'il compare, choisit, admet ou rejette, il est Jugement. Quand la mémoire lui offre des suites d'idées complexes qui demandent son attention, sa délibération et toute sa maturité, le sentiment alors prend l'attitude rassise d'un juge, et prononce des décisions qui deviennent pour lui des lois, dont le recueil doit un jour former sa raison. Mais quand c'est l'imagination et la mémoire qui ouvrent de concert leurs cartons et leurs archives devant lui; lorsqu'en un mot il s'agit de créer, alors le sentiment rassemblant toutes ses forces, s'élève et plane sur l'objet de ses méditations. C'est à cette hauteur qu'il en saisit l'ensemble, et qu'il porte ces jugemens à la fois rapides et profonds, qui sont, s'il est permis de le dire, les créances du génie.

Le jugement est donc la plus haute fonction du sentiment: c'est donc lorsqu'il prononce sur les sensations, les idées et leurs expressions; sur les corps, leurs manières d'être et leurs qualités; c'est quand il décide des ressemblances et des différences, des convenances et des disconvenances, des relations et des raports de toute sorte, que le sentiment passe de l'état d'être passif au rang de premier agent de la nature. Sans lui, l'imagination et la mémoire ne seraient que les avances de la pensée, les matériaux de l'édifice sur le chantier. Par lui commencent le bon sens, l'esprit, le génie et le talent: la plus courte des phrases est toujours un jugement.

Quoique les passions inclinent souvent les balances du

sentiment, quoiqu'il rougisse souvent lui-même de ses décisions et qu'il en apelle, il n'en est pas moins d'accord avec ce qu'il a senti et conclu, à quelque époque qu'il juge. C'est de là qu'est venue la dispute entre ceux qui admettent des jugemens faux, quand notre sentiment n'a pas jugé d'après les vérités extérieures ou d'après la conscience et la raison de tous les siècles, et ceux qui démontrent que le jugement étant toujours d'accord avec ses sensations et ses idées, ne peut être que vrai. Mais cette question, comme tant d'autres, est une dispute de mots: les faux jugemens ne sont que des méprises, des mélanges de vrai et de faux. Un homme qui prend du cuivre pour de l'or, porte un jugement faux quant au métal, et vrai quant à sa conscience.

Le Génie étant le sentiment au plus haut degré qu'on puisse le concevoir, peut être défini *faculté créatrice*, soit qu'il trouve des idées ou des expressions nouvelles. Le génie des idées est le comble de l'esprit: le génie des expressions est le comble du talent. Ainsi, que le génie féconde l'esprit ou le talent, en fournissant des idées à l'un et des expressions à l'autre, il est toujours créateur dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot: le génie est donc ce qui engendre et enfante: c'est, en un mot, le don de l'invention.

Il résulte d'abord de cette définition, que la différence du génie à l'esprit n'est au fond que du plus au moins; et cette différence suffit pour que le génie soit très-rare. Ensuite, qu'on peut avoir le génie des idées et manquer d'expressions créées; et qu'on peut être doué du talent de l'expression et manquer d'idées grandes et neuves.

On a donné tant d'acceptions au mot *Esprit*, que je crois devoir renvoyer ce détail au dictionnaire de la langue, et m'en tenir à la valeur commune et générale attachée à ce

mot. L'esprit est donc, en général, cette faculté qui voit vite, brille et frape. Je dis *vite*, car la vivacité est son essence: un trait et un éclair sont ses emblêmes. Observez que je parle de la rapidité de l'idée, et non de celle du tems que peut avoir coûté sa poursuite. Ainsi, qu'heureux vainqueur des difficultés de l'art et de la paresse de son imagination, un écrivain sème son livre de traits plus ou moins ingénieux, il aura fait un ouvrage d'esprit, lors même que cet ouvrage lui aurait coûté la moitié de sa vie. Le génie lui-même, doit ses plus beaux traits, tantôt à une profonde méditation et tantôt à des inspirations soudaines. Mais, dans le monde, l'esprit est toujours improvisateur; il ne demande ni délai ni rendez-vous pour dire un mot heureux. Il bat plus vite que le simple bon sens; il est, en un mot, *sentiment prompt et brillant*. Toutes les fois que l'esprit se tire de cette définition générale, il prend autant d'épithètes diverses, qu'il a de variétés.

Je définis le Talent, un art mêlé d'enthousiasme: s'il n'était qu'art, il serait froid; s'il n'était qu'enthousiasme, il serait déréglé: le goût leur sert de lien.

On voit par là qu'il y a autant de talens dans ce monde que d'arts; d'où viennent les emplois variés du mot *talent*, depuis l'art d'écrire jusqu'aux métiers mécaniques.

Le génie ou le talent des expressions, le style, la diction, l'élocution, l'élégance, l'invention dans le style, la verve et la poésie de style, l'imagination dans l'expression, enfin la création, sont autant d'apanages du génie: j'en renvoie les dévelopemens au tableau de la langue.

Seulement, il faut observer que la verve a plus de raports avec la vigueur de l'expression, et l'enthousiasme avec les élans et les hauteurs de la pensée; et quoique la verve soit plus commune que l'enthousiasme, cependant le génie de

l'expression

l'expression marche de pair avec le génie des idées, dans l'ordre des réputations.

Une certaine originalité, le piquant et la grace d'un mot ou d'un trait, sont du ressort de l'esprit. On sait que dans les pièces légères la grace et la gaieté suffisent pour soutenir un esprit sans talent; et qu'à son tour le pur talent et l'oreille peuvent soutenir quelque tems un homme de peu d'esprit, ou d'un médiocre génie (1).

Mais, on peut dire, en général, que la génie s'élève et s'agrandit dans la composition: l'esprit s'y évapore et reste à sec: il est de sa nature de briller, mais de n'éclairer que de petits espaces. Ce qui le distingue encore du génie, c'est que celui-ci aime les raprochemens et les analogies: l'esprit est plus enclin aux antithèses. Quand le génie n'est pas soutenu par le talent, il fait des chûtes d'autant plus graves, qu'il s'était plus élevé. Le talent sans génie se soutiendrait à peine dans une région moyenne; de sorte que si le talent empêche le génie de tomber, le génie l'empêche de ramper.

L'esprit s'est fait, indépendamment du génie et du talent, un domaine à part dans le monde: mais en littérature, et surtout dans les grandes conceptions, ses alliances sont souvent funestes au génie et au talent. C'est plutôt au talent à supléer aux intervalles du génie et aux intermittences de l'esprit; et c'est en effet le secret de Virgile et de Racine: leur style qui peint toujours, ne donne pas de trève à l'imagination. Quelquefois aussi l'esprit a le bonheur de remplir les interrègnes du génie et de masquer les impuissances du talent. Molière fourmille de ces suplémens ingénieux, et le peintre qui jeta un voile sur le visage d'Agamennon, fit

(1) Mais pourtant on a vu le vin et le hazard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir sans génie un couplet à Linière.
BOILEAU.

imaginer ce qu'il ne peignait pas, et emprunta à son esprit de quoi se passer de talent.

Il y a trois choses destinées à maîtriser les hommes: les expresssions qui n'attendent que le talent, les idées qui n'attendent que le génie, et les forces qui ne demandent que le courage.

Je reviens au jugement et je dis qu'il n'a point suffi aux beaux-arts: il fallait pour ces nobles enfans du génie un amant plutôt qu'un juge: et cet amant, c'est le goût: car le jugement se contente d'approuver et de condamner; mais le goût jouit et souffre. Il est au jugement ce que l'honneur est à la probité: ses lois sont délicates, mystérieuses et sacrées. *L'honneur est tendre et se blesse de peu*: tel est le goût; et tandis que le jugement se mesure avec son objet, ou le pèse dans sa balance, il ne faut au goût qu'un coup d'oeil pour décider son suffrage ou sa répugnance, je dirais presque son amour ou sa haine, son enthousiasme ou son indignation. Tant il est sensible, exquis et prompt! Aussi les gens de goût sont-ils les hauts-justiciers de la littérature. L'esprit de critique est un esprit d'ordre: il connait des délits contre le goût et les porte au tribunal du ridicule; car le rire est souvent l'expression de sa colère; et ceux qui le blâment ne songent pas assez que l'homme de goût a reçu vingt blessures avant d'en faire une. On dit donc qu'un homme a l'esprit de critique, lorsqu'il a reçu du ciel, non seulement la faculté de distinguer les beautés et les défauts des productions qu'il juge, mais une ame qui se passione pour les unes et se dégoûte des autres, une ame que le beau ravit, que le sublime transporte, et qui, furieuse contre la médiocrité, la flétrit de ses dédains et de son ennui.

Le recueil des arrêts du goût s'apelle aussi *critique*. Il y a des critiques générales et des critiques particulières. Les

sentimens de l'Académie sur le Cid, sont une critique particulière; le traité du Sublime est une critique générale. Un poëte a placé la critique à la porte du temple du goût, comme sentinelle des beaux-arts.

C'était donc une bien fausse définition du goût, que celle du philosophe qui prétendit qu'il n'était que *le jugement armé d'un microscope.* Ce résultat, qui fit fortune, est doublement faux, puisqu'il suppose que nos jugemens ne roulent que sur des masses ou des objets vastes, et que le goût ne s'exerce que sur des détails ou de petits ouvrages. Le jugement et le goût connaissent également des détails et des masses, d'un ouvrage entier ou d'une seule expression. Seulement on préfère l'emploi du mot *goût* pour les ouvrages qui n'offrent que grace, délicatesse ou futilité. Ainsi, on ne porte pas son jugement sur un bijou, non parce qu'il est petit, mais parce qu'il est futile: une fête, un spectacle, un festin ne sont pas des objets microscopiques; et cependant, c'est le goût qui les ordonne et les juge. Enfin *le bon* et *le mauvais goût*; *les jugemens vrais ou faux; la pureté du goût* et *la justesse du jugement; la corruption* de l'un et *la fausseté* de l'autre, sont des expressions consacrées.

Sur quoi j'observerai que les masses ont toujours un air de noblesse qui se perd dans les détails, et qui n'est jamais le caractère des petits ouvrages. Et de même qu'on a dit des personnes qui s'habituent à regarder les objets de trop près, qu'elles se brisent le rayon visuel; ce qui signifie, en termes plus techniques, *se contracter le cristallin;* de même on peut dire des esprits qui n'aiment que la dissection des caractères, le fini des détails et les miniatures en tout genre, qu'ils finissent souvent par n'avoir plus qu'une vue microscopique, et par échanger la grandeur contre la subtilité, et les belles proportions contre la finesse. L'esprit analytique, au

contraire, peut, en fidelle sectateur de la nature, allier les recherches élémentaires à l'art des grandes compositions.

Mais c'est surtout à l'étude des belles proportions que le goût s'épure et se forme. Ceci demanderait une poëtique à part, et le plan que je me suis fait, s'y refuse. Je me contenterai de dire que si l'art du sculpteur consiste à écarter de la statue le marbre qui n'en est pas, de même le goût ordonne au talent de simplifier un sujet, et d'exclure d'un événement les tems qui n'en sont pas. Le grand écrivain repousse donc la foule des incidens étrangers ou disparates qui distraient le sentiment, et qui sont comme les parties mortes d'un événement. C'est par là que le récit d'un fait nous frappe si souvent plus que son spectacle: semblable à la réflexion sur le danger, plus effrayante que le danger même. C'est par là que le talent donne un air de vie à ses ouvrages. La Vénus de Florence n'est qu'un marbre, mais ce marbre a la perfection. Une femme a des imperfections, mais elle a la vie et le mouvement: en sorte que la statue serait insuportable à cause de son immobilité, si elle n'avait la perfection des formes; et la femme ne serait qu'une mauvaise statue à cause de ses imperfections, si elle n'avait le charme que lui donnent la vie et le jeu des passions. L'art consiste à suppléer la vie et la réalité par la perfection, et le goût exige cette heureuse imposture. Mais il veut l'entrevoir; et c'est ce qui explique le dégoût et même l'horreur que nous causent les imitations en cire: la transparence des chairs y est; les couleurs sont vraies; les cheveux sont réels, et la personne est immobile; les yeux brillent, mais ils sont fixes: l'amateur interdit, qui ne trouve ni fiction, ni réalité, détourne sa vue d'un cadavre coloré qui ment sans faire illusion, et du spectacle de ces yeux qui regardent sans voir. En un mot, le faux enchanteur qui s'est passé d'art, sans atteindre

la nature, a fait le miracle en sens inverse. Le sculpteur et le peintre ont animé la toile et amolli le marbre; et lui, il a roidi les chairs, figé le sang et glacé le regard.

Quant aux productions dramatiques, il ne doit y avoir de fiction que sur les tems et les lieux; tout le reste doit être vrai; c'est-à-dire d'une illusion complette.

L'Historien et le Romancier font entr'eux un échange de vérités, de fictions et de couleurs, l'un pour vivifier ce qui n'est plus, l'autre pour faire croire ce qui n'est pas.

Le Poëte épique méle le merveilleux à l'action et au récit. On peut s'expliquer par là, pourquoi l'Épopée n'emprunte jamais, avec autant de succès que la tragédie, les grands personnages de l'histoire. Ce ne sont pas seulement des passions et des événemens, ce sont des merveilles qu'on attend d'elle; et quand l'Epopée ne peut agrandir ni les faits ni les hommes, son impuissance la dégrade aux yeux de l'imagination. D'ailleurs, la gloire d'un héros épique est tellement reversible au poëte qui le crée en le chantant, que dans l'Iliade, ce n'est point Achille, c'est plutôt Homère qui est grand. Mais César ne reflète pas son éclat sur Lucain, et Lucain n'ajoute pas à l'éclat de César. Que faire d'un personnage si plein et tellement inséparable de sa gloire, qu'on ne peut ni l'augmenter ni la partager?

Le goût triomphe sur-tout dans la séparation des genres. Si c'est un grand art, dans les affaires, de distinguer ce qui doit être écrit, de ce qui doit être dit, c'est aussi un grand signe de goût en littérature; et le discernement qui sépare ce qui peut être en vers de ce qui doit être en prose, n'est pas d'une moindre importance.

Ce qui distingue encore le goût de l'esprit, du talent, et et même du génie, c'est qu'il ne se laisse jamais éblouir. Il préfère Virgile à Lucain et Racine à Voltaire, par la raison

qu'il aime mieux les jours et les ombres, que l'éclat et les taches

Enfin le goût viole quelquefois les règles, comme la conscience les lois, et c'est alors qu'il se surpasse lui-même: mais ces cas sont rares. Situé entre les témérités de l'imagination et les timidités du jugement, c'est à lui à se défier des offres de l'une et des conseils de l'autre.

Les gens du monde confondent toujours l'esprit avec le génie des idées, et cela doit être. L'ésprit étant le nom le plus universel du sentiment, est souvent pris comme l'ame, pour l'homme tout entier: on dit, *les grands et les petits esprits*, *les esprits ordinaires* et *les esprits extraordinaires*; et d'un homme sans esprit, qu'il est un *pauvre esprit*; enfin on oppose l'ame au corps, et l'esprit à la matière. Il suffit donc, pour confondre l'esprit avec le génie, d'ôter à l'un et d'ajouter à l'autre. En leur supposant des idées plus ou moins vastes, et des conceptions plus ou moins profondes, on aura tour à tour l'homme d'esprit et l'homme de génie, un esprit étendu et un génie borné. Mais il n'est pas permis de confondre l'esprit ou le génie des idées avec le talent.

Il y a cette différence entre ces deux présens de la nature, que l'esprit, à quelque degré qu'on le suppose, est plus avide de concevoir et d'enfanter; le talent plus jaloux d'exprimer et d'orner. L'esprit s'occupe du fond qu'il creuse sans cesse; le talent s'attache à la forme qu'il embellit toujours: car, par sa nature, l'homme ne veut que deux choses, ou des idées neuves ou de nouvelles tournures: il exprime l'inconnu clairement, pour se faire entendre; et il relève le connu par l'expression, pour se faire remarquer; l'esprit a donc besoin qu'on lui dise: *je vous entends*; et le talent, *je vous admire*. Il est donc vrai que c'est l'esprit qui éclaire, et que c'est le talent qui charme: l'esprit peut s'égarer, sans doute; mais il

craint l'erreur; au lieu que le talent se familiarise d'abord avec elle, et en tire parti: car ce n'est pas la vérité, c'est une certaine perfection qui est son objet; et les variations, si déshonorantes pour l'esprit, étonnent si peu le talent, que, dans le conflit des opinions, c'est toujours la plus brillante qui l'entraîne; d'où il résulte que l'esprit a plus de juges, le talent plus d'admirateurs; et qu'enfin, après les passions, le talent est dans l'homme ce qui tend le plus de pièges au bon-sens.

Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup de gens d'esprit, sans un peu de talent, ni beaucoup de grands talens sans quelque dose d'esprit; je parle seulement de la partie dominante dans chaque homme. Mais il y a généralement plus d'esprit que de talent en ce monde: la société fourmille de gens d'esprit qui manquent de talent.

L'esprit ne peut se passer d'idées, et les idées ne peuvent se passer de talent: c'est lui qui leur donne l'éclat et la vie; or, les idées ne demandent qu'à être bien exprimées; et, s'il est permis de le dire, elles mendient l'expression. Voilà pourquoi l'homme à talent vole toujours l'homme d'esprit: l'idée qui échape à celui-ci étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit.

Il n'en est pas ainsi de l'écrivain à grand talent; on ne peut le voler sans être reconnu; parce que son mérite étant dans la forme, il appose son cachet sur tout ce qui sort de ses mains. Virgile disait qu'on arracherait à Hercule sa massue, plutôt qu'un vers à Homère.

L'esprit qui trouve l'or en lingots, ajoute aux richesses du genre humain; mais le talent façonne cet or en meubles et en statues qui ajoutent à nos jouissances, et sont à la fois, pour nous, sources de plaisirs et monumens de gloire. On peut rendre heureusement les pensées des philosophes: ils ne

craignent pas la traduction qui tue le talent. L'homme qui n'aurait strictement que de l'esprit, ne laisserait que ses idées: mais l'homme à talent ne peut rien céder de ce qu'il fait: il a, pour ainsi dire, placé ses fonds dans la façon de ses ouvrages. On dirait, en effet, que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

Mais ce qui fait précisément sa puissance, c'est d'exprimer d'une manière neuve et piquante les pensées les plus communes; car, les pensées de cet ordre se composent des sensations premières, souvent répétées, fondées sur le besoin, fortifiées par l'usage, et par conséquent fondamentales dans l'homme.

La différence du talent à l'esprit entraîne aussi pour eux, des conséquences morales. Le talent est sujet aux vapeurs de l'orgueil et aux orages de l'envie; l'esprit en est plus exempt. Voyez, d'un côté les poëtes, les peintres, les acteurs: et de l'autre, les vrais penseurs, les métaphysiciens, et les géomètres. C'est que l'esprit court après les secrets de la nature qu'il n'atteint guères, ou qu'il n'atteint que pour mieux se mesurer avec sa propre faiblesse: tandis que le talent poursuit une perfection humaine dont il est sûr, et a toujours le goût pour témoin et pour juge. De sorte que le talent est toujours satisfait de lui-même ou du public, quand l'esprit se méfie et doute de la nature et des hommes. En un mot, les gens d'esprit ne sont que des voyageurs humiliés qui ont été toucher aux bornes du monde, et qui en parlent à leur retour, à des auditeurs indifférens, qui ne demandent qu'à être gouvernés par la puissance ou charmés par le talent.

Leur différence influe encore sur leur destinée. Les hommes qui adorent l'argent et idolâtrent la puissance, caressent le talent: mais ils ne rendent pas, à beaucoup près, le même culte aux grands esprits: ils sentent que l'or et le pouvoir se

se communiquent en personne, et que le talent multiplie leurs jouissances; mais que le génie des idées, semblable au soleil, ne nous prête que son éclat, sans rien perdre de sa substance: d'où résulte cette vérité, que souvent l'envie auprès des grands et des riches, se change en flaterie, et en haine auprès du génie qui se contente d'éclairer sans émouvoir.

Mais c'est surtout pour les talents futiles que le monde prodigue ses faveurs, et s'épuise en applaudissemens: tout est de glace pour l'homme qui pense et qui redresse les idées de son siècle. C'est que celui-ci ne donne que de la fatigue et humilie la médiocrité, quand le danseur ou le musicien ne donnent que du plaisir et n'humilient que leurs rivaux. Car, ce ne sont pas les artistes, mais les arts qui sont frères. Le talent ne craint donc que le talent; l'esprit a le genre humain pour antagoniste.

Cependant, il faut le dire, l'envie pardonne quelquefois l'éclat du style à un grand-homme, qui n'a pas le don de la parole: parce que, s'il paraît dans le monde, et qu'il y montre de l'embarras ou de la disgrace, il a l'air d'un enchanteur qui a perdu sa baguette, et on se félicite de son malheur: on en jouit, comme le hibou d'une éclipse. Mais l'homme qui porte son talent avec lui, afflige sans cesse les amours propres: on aimerait encore mieux le lire, quand même son style serait inférieur à sa conversation. Que sera-ce donc, s'il tient le double gouvernail du cabinet et du cercle?

Ces petites iniquités sont d'autant plus remarquables, que le véritable esprit rend justice à tous les genres de mérite; comment pourrait-il persécuter ce qu'il aime et troubler la source de ses jouissances? Il ne faut pas des sots aux gens d'esprit, comme il faut des dupes aux fripons.

Disons-le, à la gloire du génie et de la vertu; toute nation a deux sortes de représentans: ceux de sa puissance et

ceux de son mérite. Les premiers ne la représentent qu'un tems; les seconds la représentent éternellement. Les premiers empruntent d'elle leur éclat; elle tire le sien des seconds. Les uns la protègent ou la tyrannisent avec ses propres forces; les autres la couvrent de leurs rayons et lui prodiguent les fruits de leur génie. Enfin les premiers ne lui trouvent que des ennemis dans les peuples environnans; les seconds lui concilient le respect du monde, et n'ont pour ennemis que ceux du genre humain et de sa félicité.

Observons, en terminant ces réflexions, qu'il y a deux espèces d'hommes à talent ceux qui s'exerçant sur la matière se passent aisément d'esprit, comme les sculpteurs, les peintres, les musiciens et les danseurs: et ceux qui s'exercent sur la parole, comme les poëtes et les orateurs; ceux-ci gagnent prèsque toujours de l'esprit et des idées au commerce des mots. On peut les comparer aux artistes qui ont pour eux la limaille et les débris des précieux métaux qu'ils façonnent.

Maintenant, pour réunir les deux objets du parallèle, il faut convenir qu'il en est de l'esprit, et surtout du talent, comme de la puissance en amour. Les esprits et les talents ordinaires n'ont de puissance que par intervalles: mais les grands esprits et les grands talents sont presque toujours en puissance.

Toutes ces distinctions entre le génie et l'esprit, le talent, le jugement et le goût, exigent une restriction générale: comme ce ne sont là que des fonctions d'un même être, je veux dire du sentiment, on peut les comparer aux couleurs du prisme qui, pleines et certaines dans leur milieu, sont toujours un peu équivoques dans les limites où elles se touchent et se confondent.

Je dois aussi restreindre le don de création accordé au génie.

Que le sentiment soit entendement, imagination, esprit ou génie, il n'est que *trouveur*, ordonnateur, compositeur, jamais *créateur*; et ces beaux ouvrages du génie qu'on apelle *créations*, ne sont au fond que des arrangemens, des compositions, des choses trouvées mises en ordre: car si le sentiment, lorsqu'il enfante, savait ce qu'il va produire, il connaîtrait avant de sentir, et comme on l'a déjà dit, il aurait l'idée avant de l'avoir. Mais il en est des conceptions les plus intellectuelles, comme de nos sensations; nous ne les avons qu'en les éprouvant; nous sommes frapés au dedans comme au dehors. L'animal qui crie pour la première fois, entend sa voix; il ne la connaissait pas auparavant. Il en est de même des idées qu'on nomme *idées neuves*: j'en apelle à ceux qui en ont. Sur quoi tombe donc le titre de *création*, dont on qualifie un ouvrage et même une grande idée? Sur l'ordre et la composition même; jamais sur les élémens. L'homme reçoit les choses simples et crée les composées; il trouve les pierres et crée des édifices; il éprouve des sensations, les retient, les combine et crée un ouvrage. D'où résulte cette grande vérité, que si Dieu n'était pas créateur des élémens, il aurait trouvé l'univers, et ne différerait de l'homme que par les proportions.

Il me reste à parler de la Raison et de la Vérité, de l'Erreur et de la Folie.

Nous avons établi la fixité du *moi*; ce point incontestable doit nous servir à définir la raison.

De même que la masse des jugemens portés par le genre-humain compose la raison universelle et fixe qu'on apelle *sens-commun*; ainsi le recueil des jugemens particuliers qu'un individu a déjà portés et dont il garde le souvenir, compose sa raison. Le sentiment qui s'apuye sur cette masse de jugemens, s'apelle aussi *Raison*, faculté de raisonner, partie raisonnable

de l'homme. Quand le sentiment raisonne, il porte donc une suite de jugemens; un jugement n'est donc qu'un simple acte de raison. La différence du jugement à la raison n'est donc que du simple au composé. On dit pourtant d'une personne qui a beaucoup de raison, qu'elle a du jugement; d'où il est arrivé que le titre de *judicieux* est encore plus flatteur pour un homme, que celui de *raisonnable*.

Je diviserais volontiers la raison de chaque homme en Raison d'idées et en Raison de caractère; en Raison qui conclut et en Raison qui veut; Raison spéculative et Raison pratique.

On sait que, d'un côté, le sentiment éprouve des appétits et des répugnances; et que de l'autre, il sent des convenances et des disconvenances. Sa volonté est donc tantôt aux ordres de ses passions, et tantôt au service de ses idées.

Situé entre son desir et son jugement, s'il se fonde sur ses expériences passées, sur la quantité d'idées qui lui ont paru justes en d'autres circonstances; s'il oppose de la résistance à ses appétits, et si, forçant ses propres répugnances, il s'attache à la conclusion nécessaire de ses idées, le sentiment est alors *raison*.

Les passions se disputent le *moi*: c'est un sceptre qu'elles usurpent et abdiquent tour à tour: mais les interrègnes sont pour la raison; elle a donc une majorité constante sur chaque passion en particulier: le *moi* accidentel est constamment jugé par le *moi* habituel.

Et de même que la raison se place naturellement dans la majorité de nos idées contre une idée, et de nos volontés contre une volonté, de même encore elle se fortifie contre un sens de la réunion des autres. C'est ainsi qu'un malade raisonnable profite de l'indifférence de l'oeil, de l'oreille et de la main, pour dompter la révolte de l'odorat et du goût,

et il avale une médecine. Fort de l'obéissance de trois sens contre la résistance de deux, il unit le sentiment qui conclut au sentiment qui veut, et c'est la plénitude de la raison. C'est ainsi que pour élever les enfans, on s'arme, contre les goûts de leur âge, de la majorité de leurs besoins; et qu'on oppose à leur intérêt du moment, l'intérêt de leur vie entière. Les vrais représentans d'une nation, par exemple, ne sont pas ceux qui font sa volonté du moment, mais ceux qui interprêtent et suivent sa volonté éternelle; cette volonté qui ne diffère jamais de sa gloire et de son bonheur.

Aussi la raison triomphe tout-à-fait et mérite le nom de *justice* et même d'*héroïsme*, quand l'homme sacrifie son intérêt à l'intérêt général, et la révolte de tous ses sens, et même la sensibilité de son corps entier, à une idée juste et au maintien d'une vérité utile; lorsqu'il ne cède enfin ni aux tourmens, ni à la mort même: ces victimes de la raison ne sont pas rares dans les tems de troubles. Les martyrs d'une religion naissante meurent pour les dogmes qu'ils annoncent: les victimes d'une religion déjà établie, sont les martyrs de la raison.

Si l'homme, balançant entre deux idées, ou entre ses idées et ses passions, ne se décidait pas; cet état ne serait pas la raison; il serait doute ou perplexité: mais le doute est souvent moyen ou suplément de raison; souvent aussi, quand il se prolonge, il a pour résultat, l'indifférence et la paresse, qui finissent par engloutir toutes les passions. C'est dans cette atonie de l'ame, qu'on s'abandonne à une raison purement spéculative, à une raison qui conclut, sans jamais arriver à la raison qui veut.

» Quand mon ame commande à mon corps, il faut bien » qu'il marche «, a dit le Roi le plus actif qui ait existé depuis César; et ce mot laisse l'indolence sans excuse; car

Fréderic n'était pas né insensible aux charmes de la paresse.

La morale et les lois sont les bases pratiques de la raison humaine qui, sans elles, ne serait que la théorie de l'égoïsme. La morale suppose l'homme capable de bien, sans quoi elle en désespérerait: la justice le suppose capable de mal, sans quoi elle serait inutile. En un mot, la morale se fie, et les lois se défient. Il faut que l'homme trouve aussi juste que la loi le punisse d'une action où ses passions l'ont entraîné, qu'il trouve juste que la nature le punisse, par la douleur et souvent par la mort, de la chûte involontaire qu'il fait, en gardant mal les lois du mouvement et de l'équilibre. Et c'est ici que paraît toute la différence entre l'ascendant que l'homme a sur ses passions, et l'empire qu'il a sur ses idées.

Nous ne voyons pas venir nos idées; mais il est certain qu'une fois venues, nous pouvons les repousser. Nous sentons venir nos passions, et c'est l'époque de leur faiblesse et de notre force: mais une fois venues, elles restent en possession.

Pour sentir jusqu'à quel point les passions dérangent la raison, il n'y a qu'à voir la différence de nous à nous mêmes, quand nous lisons l'histoire: balançons-nous entre Caton déchirant ses entrailles et l'heureux César triomphant de sa patrie?

C'est que l'homme se fait incorruptible et parfait et devient juge intègre, quand il s'agit des autres; sa raison s'épure et s'élève dans la spéculation, et il adore au fond de son coeur les saintes images de l'honnête et du beau qu'il outrage tous les jours par ses actions: c'est qu'en lisant, je ne suis que spectateur; je foudroye à loisir et dans la plénitude de ma raison, le crime heureux, les vices triomphans, et l'épidémie des fièvres populaires que je partagerais peut-être, si de spectateur je devenais acteur.

En effet, chaque siècle a ses préjugés et ses folies; et on se moque toujours avec succès des folies passées. Un ligueur condamnait les croisades; un démocrate condamne les croisades et la ligue; mais si on lui parle de la révolution, il ressemble à Dom Quichote, raisonnable sur tout, excepté sur la chevalerie. Le vrai philosophe est celui qui se place, par le seul effort de sa raison, au point où le commun des hommes n'arrive que par le bienfait du tems.

Les passions étant un violent usage de la liberté, la raison n'en peut être que le bon usage; et comme cette liberté paraît éminemment dans tous les cas où nos passions ne font pas taire notre jugement; et qu'un avare est raisonnable sur l'amour, et un amant sur l'avarice, il en résulte que l'homme paraît plus libre en suivant sa raison que ses passions; parce que la raison étant la masse de ses idées fixes et le résultat de ses expériences, forme plus constamment son *moi*, que les passions qui n'ont qu'un objet et qu'un tems. De là viennent les regrets, quand la raison nous situe autrement que nos passions: de là notre impartialité quand nous jugeons les autres; car, n'épousant aucune passion, nous usons mieux de notre liberté, et nous plaçons plus dignement notre suffrage.

Il n'est que trop vrai que la raison ne fait pas entendre sa voix dans le tumulte des passions: assise sur le rivage, ses conseils sont perdus pour ceux qui sont en pleine mer; elle ne recueille guères que des naufragés. Mais quoiqu'elle soit si souvent détrônée, ses droits n'en sont pas moins imprescriptibles; et quand la volonté, ministre des passions, la condamne à l'exil, elle se réfugie dans le repentir.

Si l'homme était sans passions, sa raison ne différerait pas de la justice; si son esprit était sans bornes, sa raison ne différerait pas de l'éternelle vérité; mais, à cause des pas-

sions qui l'égarent et des limites qui la pressent, on peut dire que la raison tend à nous mettre d'accord avec nous-mêmes, la justice avec les hommes et la vérité avec l'univers.

Le consentement de la raison aux vérités de tout ordre est forcé, comme celui du sentiment à l'existence des corps. Il est, j'en conviens, de l'essence de la raison de se soumettre aux vérités démontrées, comme il est de l'essence de la liberté de porter le joug de la nécessité. Mais, la nature qui n'a pu nous donner le bonheur sans plaisir, et le plaisir sans besoins, cette nature qui nous a dotés de la raison, ne nous gratifie pas toujours de la vérité: sa main prudente ne la distribue aux hommes que par degrés; elle ne leur détache que des anneaux de la chaîne universelle: la vérité toute entière est la raison de l'univers et de son auteur; la simple raison est la vérité de l'homme.

C'est pourtant au nom de cette vérité universelle qui ne sera jamais notre apanage, que des philosophes ont audacieusement parlé aux hommes, en faisant taire l'expérience et le bon-sens de tous les siècles, en éteignant le flambeau qui nous fut donné, sans pouvoir y substituer la lumière qu'ils nous ont tant promise. Aussi, quoiqu'on nous répète sans cesse, que de la raison à la vérité il n'est qu'un pas, cependant, puisque nous sommes plus loin et moins certains de la vérité, que de la raison, c'est donc au nom de celle-ci qu'il faut parler aux hommes. Celui qui les assemble au nom de la vérité, s'expose au démenti de l'expérience, aux imprécations de ses contemporains et aux flétrissures de la postérité. » Tant il est dangereux, s'écrie Bossuet, d'enseigner la vérité » dans un autre ordre que celui que Dieu a suivi, et d'expli- » quer clairement à l'homme tout ce qu'il est! « Parole bien remarquable dans la bouche d'un père de l'église.

Mais si la raison est souvent loin de la vérité, elle est plus

plus près de la justice: envain les passions s'interposent, le remords les réconcilie. Il en est de même en politique: dès que la puissance se sépare de la raison, l'injustice et la tyrannie commencent: mais l'adversité avertit bientôt les gouvernemens et les peuples de leur méprise.

En un mot, la raison est un composé de l'utile et du vrai; ce qui la distingue de la vérité pure: la raison n'exclut pas les bons préjugés, ce qui lui donne le droit de parler haut: la vérité les exclut, ce qui la condamne à la réserve, au mystère et même au silence.

Quant à la vérité morale, c'est le plus bel ornement de la raison humaine. Que l'homme se propose d'être toujours vrai dans toutes ses paroles; ce plan invariablement suivi l'ennoblira à ses propres yeux et le rendra discret: une vertu en amène une autre. Mais la dissimulation, pour être vertu, ne doit pas passer le silence.

Quoique nous jugions avec notre raison que nous sommes raisonnables, comme nous jugeons avec notre oreille que nous avons la voix juste, plusieurs considérations nous rassurent pourtant sur la crainte de nous faire illusion à nous-mêmes, comme juges et parties. Voici donc les principales bases de certitude pour les hommes.

Premièrement, nous sommes des copies collationées les unes sur les autres; et dans les idées fondamentales, ce qui est vrai pour un, est vrai pour tous. Ce consentement universel est une grande base de certitude: il est fondé sur l'accord des sensations et des jugemens.

Secondement, ce qui est vrai pour tous, l'est toujours; et c'est la répétition et la constance des mêmes phénomènes qui, en fondant d'abord leur certitude, a fini par nous en indiquer les lois.

Troisièmement, ce qui est vrai pour tous et toujours,

s'est encore trouvé vrai pour toute la nature. Par exemple, l'ellipse et ses propriétés, telles que nous les démontrons, se retrouvent dans la marche des planètes autour du soleil, et cet accord de notre géométrie avec les lois de l'univers, a tout-à-fait rassuré le genre - humain.

Quatrièmement, si notre raison interdite par les passions, nous abandonne quelquefois, ce ne sont que des aberrations: le sentiment retrouve tôt ou tard toute sa rectitude: et s'il ne la voit pas en lui-même, il l'aperçoit dans autrui: s'il évite sa conscience, il n'échape pas à celle des hommes.

Cinquièmement enfin, si quelquefois nos sens nous trompent, le raisonement nous détrompe, et réciproquement. C'est ici qu'il faut distinguer les *préjugés* et les *illusions*, de l'*erreur* et de la *folie*.

Pour croire à une chose, il faut en avoir ou le sentiment direct, fondé sur le raport des sens; ou la preuve, apuyée sur l'évidence; ou enfin de puissans indices, avoués par tous les hommes. Par exemple, de deux personnes dont l'une se croit Dieu, et l'autre se croit une ame immortelle, la première est estimée folle; parce qu'elle n'a ni le sentiment direct, ni la preuve évidente de sa croyance; et que de plus il y a contre sa prétention des argumens invincibles qui la réduisent à l'absurde. La seconde ne passe pas pour folle, quoiqu'elle n'ait ni le sentiment ni la preuve de l'immortalité de l'ame: parce que, d'abord son opinion n'est pas absurde, et qu'ensuite cette opinion est commune et utile au monde: aussi ces sortes d'opinions s'apellent *préjugés*, ou jugemens qui attendent des preuves, et non pas *erreurs*; car on ne peut, à la rigueur, démontrer l'impossibilité, et par conséquent la fausseté de cette croyance. L'esprit humain est plus inquiet de ce qu'il sera que de ce qu'il fut; ce qui lui donne à la fois la certitude qu'il a commencé et la perspective de l'immortalité.

Tout ainsi qu'on est obligé d'admettre ce qui tombe constamment sous les sens, quoiqu'on ne puisse ni le comprendre ni l'expliquer; de même il faut savoir renoncer à un fait, quoiqu'il ait passé par nos sens, quand l'esprit y répugne, averti par une foule d'autres faits. La grandeur apparente des astres, et l'existence d'une belle voute bleue sur nos têtes, malgré l'éclatant témoignage de nos yeux, sont deux erreurs. On ne les apelle pas *préjugés*, mais *illusions*; c'est-à-dire, erreurs fondées sur les sens. Il est naturel d'en être d'abord prévenu; et quand on s'y entête, on ne passe pas pour *fou*, mais pour être peu propre à la recherche des vérités.

Les vérités ayant pour base l'existence des corps, la certitude des faits, la clarté des raisonnemens, l'évidence des principes et la rigueur des conclusions, on sent qu'il doit y avoir autant d'espèces d'erreurs, que d'espèces de vérités.

La certitude, la conviction, l'évidence, ne sont au fond que l'état de repos et de satisfaction où les raisonnemens, les preuves et les faits mettent notre esprit.

Le doute et la probabilité sont l'état qui résulte des preuves et des faits, soit contradictoires, soit insuffisans, qui font incliner, pencher ou balancer l'esprit, sans le décider tout-à-fait.

L'erreur et la verité, offrant des idées très-composées, exigeraient autant de définitions qu'on en compte d'espèces. C'est l'inconvénient attaché aux mots abstraits et collectifs à-la-fois. Mais en général, la vérité est pour nous ce regard de l'esprit qui nous assure de l'existence des choses et de celle de leurs raports; de la conformité d'un fait avec son récit; d'une pensée avec son expression; d'un principe avec l'évidence, et d'une conclusion avec son principe. L'erreur n'étant que son contraire, se définit négativement; et de même qu'évidence, conformité et certitude sont bases de vérité, de même

dissonance, impossibilité et absurdité, sont signes et preuves d'erreur: son essence est de se méconnaître.

Heureusement pour le genre-humain, que l'erreur n'est pas immortelle comme la vérité. Quand elle a d'abord pris place dans l'esprit, l'erreur dispute souvent l'entrée à la vérité, mais celle-ci lui ferme inéxorablement la porte, quand elle est entrée la première. Un Cartésien peut mourir fidelle aux Tourbillons, mais il est tout-à-fait impossible qu'un vrai Physicien devienne Cartésien.

Si l'erreur est l'opposé de la vérité, l'opposé de la raison s'apelle *Folie.*

Il y a beaucoup de degrés entre la veille et le profond sommeil, entre la raison et la folie absolue.

L'imagination, par cela seul qu'elle compte pour rien la conscience de soi, le tems et les espaces, et qu'elle reproduit les sensations sans ordre, est la cause des rêves, du somnambulisme et de la folie. Les rêves ou les songes, proprement dits, ne mettent en jeu que le cerveau et finissent au réveil: le somnambulisme fait agir la tête et tout le corps, et a de même le réveil pour terme: la folie occupe toute notre existence et ne cède qu'au tems, aux remèdes ou à la mort.

Sans énumérer ici toutes les variétés de la folie, on peut les réduire à deux espèces: la première consiste à n'avoir qu'une idée; il semble alors qu'il n'y ait qu'une fibre de libre dans le cerveau, et qu'on puisse comparer le sentiment d'un fou à un musicien qui ne toucherait jamais que la même note. La seconde espèce de folie est à l'autre extrême, et consiste à parcourir toutes ses idées, sans réflexion et sans arrêt. Le sentiment alors soulève sans ordre toutes les fibres, comme la main d'un enfant qui glisserait sur le ravalement entier d'un instrument, et en solliciterait au hazard toutes les notes. La première de ces folies est la plus incurable.

On rêve également et quand on dort et pendant la veille; ce dernier état est celui d'un homme qui, selon l'expression vulgaire, *bat la campagne*. Ces deux époques de la vie, l'une de rêve pendant le sommeil, et l'autre d'aberration dans la veille, ont cela de semblable, qu'il y a interruption totale de commerce avec les objets extérieurs: mais à la moindre sensation, on revient d'abord à soi. Notre langue indique la relation de ces deux états, par le raport et la différence de *rêve* à *rêverie*; et ces deux mots ont *rêver* pour verbe commun.

Les sensations seules, sans réflexion, état habituel des animaux et des enfans, tout en donnant une grande légéreté à l'existence, ne conduiraient ni aux rêves, ni à la folie; parce que les sensations nous font toujours passer d'idées vraies en idées vraies. Ainsi, une personne qui parcourt rapidement des yeux une foule de bijoux, ou qui regarde tirer des fusées, n'est ni en état de rêve ni en état de folie, quoiqu'elle ne raisonne pas sur ses sensations et qu'elle n'en tire aucune conséquence. Il n'en est pas ainsi des personnes qui s'abandonnent long-tems à des suites d'idées, sans aucun mélange de sensations; puisque, dans cette situation, on est tout-à-fait séparé du commerce des objets extérieurs, éloigné de les comparer, privé de l'idée du tems et des espaces. Il est donc certain que l'état intellectuel pur est plus près des rêves ou de la folie, que l'état des sensations; et, que les hommes les plus raisonnables sont ceux qui s'appuient plus fréquemment sur le témoignage de leurs sens, que sur les méditations prolongées, lesquelles conduisent nécessairement à la contemplation, à l'extase, à l'enthousiasme, aux rêves et quelquefois à la folie.

Ceci explique les effets de l'ivresse, du silence, de la solitude, de la nuit, qui enchaînent une foule de sensations. Il

résulte encore de là, que de deux hommes, dont l'un se livre tout entier aux théories abstraites, et l'autre ne s'occupe que de ses fonctions physiques et de ses jouissances, le premier est plus près de la folie, et l'autre de l'état des animaux: la véritable place de l'homme est entre les occupations de l'esprit et l'exercice des sens. Aussi, presque tous les peuples civilisés se sont-ils servis du même mot pour exprimer les sens et la raison: d'où viennent les expressions de *bon-sens*, de *sens-commun*, d'*homme de sens* et d'*insensé*.

Virgile a très-bien peint cet état où le sommeil et les maladies nous plongent quelquefois, lorsqu'oppressés de ces langueurs soporifiques, si difficiles à définir, nous nous épuisons en efforts inutiles pour nous soulever, et que nous retombons sur nous-mêmes, sans force, sans mouvement et sans voix: ce qui signifie que nous cherchons de toute notre puissance à nous arracher à l'ordre intellectuel, pour nous reporter à l'ordre des sensations; et que nous nous débattons dans les vagues de l'imagination, pour aborder au rivage où nous attend la jouissance pleine et entière de nos sens. Fils de la terre, nous avons à craindre, comme Antée, d'être trop long-tems séparés d'elle. De là vient que la parole écrite ou prononcée, remettant les idées en sensation, favorise si puissamment le raisonnement et la mémoire; et de là vient encore, s'il est permis de citer ici un roman, que Sancho qui parle toujours, est moins fou que Dom-Quichote qui médite beaucoup. Les Grecs avaient senti cette vérité, puisque chez eux, *logos* signifie à la fois *parole*, *raisonnement* et *sagesse*.

31. Concluons de tout ce qui précède, que si on pouvait brusquement transporter un fou dans l'ordre des sensations ordinaires, il obtiendrait aussitôt le réveil de sa raison. Mais chacun sait que les foux absolus sont insensibles au feu, au froid excessif et aux coups; et que ceux qu'on est parvenu à

intimider par les châtimens, sont assez doux en présence de la personne redoutée qui les leur inflige. Mais comme la crainte est un sentiment extrême, elle n'est pas la route propre à ramener le malade à l'ordre des sensations et des idées communes qui constituent l'état de raison et de santé; double état que les Latins confondaient dans la même expression. Nous disons aussi comme eux, *avoir une tête et une raison saines.*

En raprochant les petits esprits des esprits supérieurs, on peut dire que les uns et les autres ne cherchent en tout que le succès; ils sont donc égaux par le but; mais ils diffèrent par les moyens. Les esprits bornés qui ne se trompent pas sur le but, se trompent souvent sur les moyens: les esprits justes et pénétrans ne se trompent ni sur le but, ni sur les moyens; mais les foux se trompent même sur le but, puisqu'ils veulent être Roi, Pape ou Dieu. Ainsi l'identité du but est la preuve du sens-commun parmi les hommes; la différence des moyens est la mesure des esprits; et l'absurdité dans le but est le signe de la folie.

Me voici enfin parvenu à la ligne de démarcation qu'a tracée la nature entre nous et les animaux; pétris des mêmes élémens, sensibles comme nous, au plaisir et à la douleur, comme nous sujets à la mort, et tour-à-tour nos ennemis et nos victimes, nos esclaves, nos compagnons et nos amis.

Que l'homme, debout sur la terre, s'enorgueillisse de ce port majestueux qui annonce son empire, et de cette raison qui lui en confirme la durée, mais qu'il ne méprise point les animaux, en affectant de la pitié sur les bornes de leur instinct, ou sur les formes dont la nature les a revêtus: car ce n'est ni sur la beauté, ni sur le génie, qu'elle a mesuré le bonheur.

Voyez le sentiment jeté dans les airs, au fond des mers et

sur la terre, toujours content de son envelope et de ses formes; couvert d'écorce, de plume, de poil ou d'écaille; qu'il vole ou qu'il nage; qu'il marche ou qu'il rampe, ou reste immobile, toujours heureux d'être et de sentir, et toujours répugnant à sa destruction. Semblables à des vases inégaux par leur forme et leur capacité, mais égaux par la plénitude, tous les êtres animés sont également satisfaits de leur partage; et c'est du concert de tant de satisfactions et de félicités particulières que se forme et s'élève vers le Père universel l'hymne de la nature.

Ce Père des hommes et des animaux a fait de tous ses enfans d'industrieux esclaves qui trouvent leur bonheur à remplir les commissions qu'il leur a données; et tel est en effet le bonheur attaché à ces fonctions, que, pour les mieux exercer, les animaux ne craignent ni soins, ni peines, ni veilles, ni courses, ni dangers; et que de plus, l'homme a accepté le travail qui le met en état de les exécuter. De sorte qu'il ne travaille que pour mieux obéir; qu'il périt d'ennui ou de douleur lorsqu'il ne peut remplir ces commissions; qu'il est à l'aise et se croit libre en les remplissant, et que le malheur et l'esclavage commencent pour lui, ainsi que pour les animaux, quand les commissions leur viennent d'ailleurs que de la nature; souveraine et mère à-la-fois, qui allie sans cesse la nécessité à la liberté, les chaînes aux desirs et l'empire à l'amour!

Cependant, il faut que je l'avoue, assis au même banquet, l'homme et les animaux, irrités par les besoins, égarés par leurs passions, se dévorent les uns les autres, convives et victimes à-la-fois.

Par cette anthropophagie universelle s'accomplit la grande loi des compensations, qui, balançant l'exubérance des reproductions par la fréquence des destructions et la vie par la mort,

mort, retient dans ses justes limites la population de l'univers.

Dieu ayant donné à ses créatures une énorme impulsion de fécondité, a dû la restreindre dans ses effets, puisqu'il ne voulait pas la borner dans ses causes, et absorber les eaux dans leur cours, plutôt que de les tarir dans leur source. D'ailleurs, puisqu'il ne fallait pas moins qu'une pâture animée pour entretenir la vie, la main qui crée et nourrit, a dû prodiguer les animaux pour multiplier les alimens. Sur l'arbre qui bourgeonne elle a fait éclore l'insecte qui doit dévorer la fleur, et l'oiseau qui doit dévorer l'insecte. C'est ainsi qu'elle oppose la multiplication des uns à la fertilité des autres, et qu'elle fonde l'ordre sur l'économie et l'économie sur l'abondance.

Après avoir gradué la douleur sur l'échelle de la sensibilité, et conduit la vie et le sentiment par des passages insensibles, depuis la plante jusqu'à l'animal le plus parfait, la nature, en arrivant à l'homme, a tout-à-coup rompu la gradation, et laissé une lacune immense entre nous et les animaux; de peur que l'homme ayant la sensibilité par excellence, ne répugnât trop à dévorer des créatures qui sentiraient et penseraient avec lui et comme lui. » Nous sommes trop heureux, » s'écrie un ancien, que Dieu nous ait interdit tout commerce » d'esprit et de coeur avec les animaux, en leur refusant la » parole: quel barbare voudrait plonger ses mains dans le » sang d'un agneau qui lui dirait, *que vous ai-je fait?* «

On objectera que, sans compter l'Amérique qui était toute anthropophage à l'époque de sa découverte, il est encore des pays où les hommes se massacrent et se mangent. Je répondrai que ce ne sont point les besoins naturels, mais les passions qui poussent l'homme à cet énorme outrage envers l'humanité; et ces exemples s'expliquent, ainsi que les atrocités des guerres et des révolutions, par le principe que nous avons

déjà établi, que la providence a mieux aimé exposer l'homme aux orages des passions, que d'affoiblir dans leur source ces forces vivifiantes, sans qui ses créatures n'auraient été que des automates; sans qui tout ne serait que faiblesse ou langueur dans la nature animée. C'est ainsi qu'elle aime mieux livrer les cités, les forêts et les mers aux coups de la foudre et à la fureur des tempêtes, que de diminuer le ressort élastique de l'air et la puissante activité du feu. Enfin ce n'est pas le compas et l'équerre qui ont présidé seuls à l'organisation des êtres qui devaient sentir, aimer, jouir et souffrir; et comme il n'y aurait pas de victoire s'il n'existait pas d'ennemis, point de clémence sans injure; de même le monde sans passions eut été sans vices et sans vertus.

Il y a plus: si par la loi qui dispense et compense tout, les passions ne se bridaient pas réciproquement, il y aurait déjà eu destruction d'espèces, ou intervention de Dieu pour arrêter la dépopulation du globe. Mais l'ouvrage n'a pas péri, l'ouvrier n'est pas intervenu; ses plans étaient donc fondés sur la plus haute sagesse.

Pour entrevoir, quoique d'un peu loin, cette providence qui, selon l'expression de Sénèque, n'a commandé qu'une fois pour gouverner toujours, il ne faut que comparer un moment ses ouvrages et les nôtres. Si, par exemple, la première montre sortie des mains de l'homme eût produit d'autres montres, il n'aurait fallu qu'un horloger sur la terre: mais nous ne donnons que le mouvement à nos machines; la nature donne aux siennes le mouvement, la vie et le sentiment. Les nôtres n'ont qu'un *moi* extérieur, les siennes ont à la fois un *moi* extérieur et un *moi* intérieur: d'où il résulte que nous connaissons bien nos ouvrages, mais que les siens se connaissent eux-mêmes; que les nôtres servent et périssent, et que les siens servent et se perpétuent. Aussi, tout ce que

nous apercevons évidemment du grand but de la nature, c'est qu'elle veut se perpétuer; et que tout tend en effet à continuer l'univers.

C'est peu dire sans doute sur un si grand mystère et pour notre curieuse avidité. Mais le maître de la nature nous laissera plutôt deviner ses lois que ses raisons, et l'*à-quoi-bon* de l'univers sera toujours pour nous le problème des problèmes. Je passe donc à ce qu'il nous est permis de connaître sur la différence de l'homme et des animaux.

Quand on arrive à cette barrière, le commun des hommes n'y est point embarrassé: la privation de la parole et la distance de l'instinct à la raison, suffisent aux uns pour expliquer la difficulté, et n'en donnent pas même le soupçon aux autres.

Voyons donc ce que renferment d'idées la privation de la parole et la différence de l'instinct à la raison: la solution de la difficulté sortira de son développement.

Le sentiment ayant paru à la pluralité des philosophes être de même nature dans tout ce qui respire, et son plus ou moins de perfection leur ayant semblé dépendre entièrement du siège qu'il occupe et des organes qu'il anime, ce n'est plus alors ce que font les animaux, mais ce qu'ils ne font pas; ce ne sont plus les leçons qu'ils retiennent, mais celles qu'ils ne peuvent retenir, qui devraient nous surprendre. Car, ce n'est pas le défaut d'organes, ce n'est pas la faute des sens qui borne leurs idées: il faut donc en venir au sentiment.

Or, il est certain que, chez les animaux, le sentiment est frappé de peu d'objets, et que ses mouvemens, quoique très-vifs, sont peu nombreux: tandis que, dans l'homme, tous les objets, tant matériels qu'artificiels, frappent à l'envi sur le sentiment et que ses mouvemens sont prodigieusement variés. Il faut donc convenir ou que, par son essence, notre senti-

ment est de beaucoup plus puissant que celui des animaux, ou que nous en avons reçu une plus grande dose en partage. Ce n'est en effet que par la qualité ou par l'excédent qu'on peut expliquer les limites qui séparent la brute de l'homme, et la supériorité des gens de génie sur les esprits vulgaires: éclatante supériorité, limites inviolables que ne peut nier la philosophie et que ne franchira jamais l'éducation.

Lorsqu'Helvetius annonça aux hommes qu'ils naissaient tous égaux par l'aptitude au génie et qu'ils ne différaient que par l'éducation, il avança une proposition flateuse pour tous les amours-propres; les cerveaux bornés pouvaient rejeter, non seulement leur défaut d'instruction, mais encore leur peu d'esprit naturel, sur la conduite de leurs parens et de leurs maîtres. Cependant, telle fut la force de la vérité, tel fut le cri de l'expérience contre ce principe, que les conspirations de la médiocrité et tous les efforts de l'auteur n'ont pu tirer cette hypothèse de la ligne des paradoxes. Le système d'Helvetius sur la puissance de l'éducation est vrai pour les nations et faux pour les individus: il est inutile d'insister plus longtems sur l'évidence.

Quant aux animaux, il est démontré que ce n'est ni la faute de leurs sens qui sont souvent très-exquis, ni le défaut d'organes qui les empêche de parler; car sans compter ceux qui articulent comme nous, tous pourraient varier leurs cris et leurs gestes et associer beaucoup d'idées à ces variétés; et c'est ce qu'ils ne font pas. Les perroquets parlent sans attacher d'idées aux mots; ils articulent comme nous, sans converser avec nous; ils ont le côté matériel et non le côté intellectuel de la parole, une simple imitation et non l'aplication des signes à la pensée. Les cris et les gestes multipliés du singe suffiraient seuls pour former une langue assez étendue: ils ne sont pourtant chez lui que des signes surabondans

de quelques besoins peu nombreux, et surtout du besoin de mouvement. Les regards et les cris expressifs du chien ne sont aussi que des signes de quelque affection du moment, et non un commerce suivi d'idées; ce sont de très-courts monologues, jamais de grandes combinaisons ni de véritables dialogues. Enfin les animaux les plus intelligens ne parlent que par interjections, le plus vif et le plus borné de tous les signes, tant chez eux que chez nous.

Les animaux ont pourtant le sentiment; ils ne manquent ni d'imagination, ni de jugement, ni de mémoire, ni même de l'association des idées; et Condillac a très-bien prouvé que la différence de la raison à l'instinct n'est que du plus au moins. Il résulte de ses observations, que tous les cas étant imprévus pour l'homme et l'animal naissans, le sentiment dans l'un et l'autre n'est d'abord qu'une lumière vacillante, une raison qui tâtonne; mais dès qu'il s'est fait des mouvemens et des affections d'habitude, le sentiment devient cette raison fixe, apelée *instinct* chez les animaux, et *bon-sens* chez les hommes. Le mot *instinct* serait donc convenable aux uns comme aux autres, si l'animal passait avec autant de bonheur que l'homme, à l'examen et à la solution des cas imprévus. Mais cela n'est pas; et l'instinct est tellement resté propre aux animaux, qu'un homme du peuple se croit insulté quand on lui parle de son instinct.

Au reste, cet instinct des animaux n'est pas plus inné que nos idées, puisqu'il est, comme notre esprit, l'élève des sensations et de l'expérience. C'est donc une véritable superstition, que cette ancienne croyance, que les animaux naissent doués de la faculté de fuir les plantes vénéneuses; de choisir les bienfaisantes; de discerner les purgatifs d'avec les vulnéraires; de nager et de voler sans aprentissage. Tout cela n'est pas plus fondé que le don de prédire l'avenir; et c'est

faute d'observation que le genre humain est tombé dans de si étranges opinions. Les animaux s'empoisonnent quelquefois, et s'empoisonneraient encore plus souvent, si les plantes dangereuses étaient plus communes, ou si elles n'étaient en général désagréables au goût. Les perroquets mangent avidement le persil qui leur est mortel. Quant aux talens divers que nous admirons dans les animaux, il faut se souvenir que leur éducation est si prompte, et leur sentiment si vif, que pour peu qu'on les perde de vue, ils ont déjà fait des expériences dont le résultat nous étonne. Observons encore que leurs talens résultent immédiatement de leurs besoins et de leurs organes: il leur suffit de mouvoir les jambes, les ailes et les nageoires, pour marcher, voler ou nager, comme il suffit à l'enfant d'ouvrir et de fermer la main pour saisir les *objets*. Mais dès qu'il s'agit de leur aprendre quelque exercice étranger à leur nature, les animaux exigent encore plus de soin et de peines, que les enfans qu'on dresse aux arts et métiers.

Nous avons dit plus haut que pour acquérir quelque vraie notion du sentiment, il fallait s'adresser aux besoins et aux passions: mais si cette méthode est indispensable avec l'homme, elle l'est encore plus avec les animaux; car l'homme, au moyen de la parole et de la clarté de ses idées, peut jeter quelque jour sur la nature du sentiment; tandis que les animaux n'ont d'éclat et d'énergie que dans leurs besoins, et que leurs idées sont à la fois beaucoup moins nombreuses, moins enchaînées et moins brillantes que les nôtres. Car, l'animal ne pense que pour vivre, et l'homme subordonne sa vie à sa pensée.............

La plante a la vie, la nutrition, la fécondité et peu de sentiment; la brute a la vie, la nutrition, la fécondité et beaucoup de sentiment; l'homme a la vie, la nutrition, la fécondité, le sentiment et la pensée; de sorte qu'on admire

d'avantage la vie dans la plante, le sentiment dans l'animal et la pensée dans l'homme. La plante ayant fixé ses racines dans la terre et déployant ses branches dans l'air, reçoit de ce double magazin une subsistance toujours assurée; la nature même est sa pourvoyeuse. L'animal étant chargé de chercher sa pâture, le sentiment est pour lui précurseur et sentinelle; mais l'homme, apelé à de plus hautes destinées, a la pensée pour directrice du sentiment. La nature veille donc sur la plante, par elle-même; sur l'animal, par le sentiment; et sur l'homme, par la pensée. Ces trois grandes familles ont en commun le besoin, la nutrition et la fécondité: les degrés du sentiment et la pensée sont leurs différences. Aussi dans tout ce qui est impossible à l'industrie de chaque espèce, la nature est-elle intervenue. L'animal qui jouit de sa manumission, court se désaltérer dans les eaux qui ne viendraient point à lui; tandis que les fleuves et les mers s'élèvent en vapeurs, et transformés en nuages, vont abreuver la plante immobile et altérée qui les attend.

Mais la nature ayant pourvu l'homme d'une industrie et d'une liberté indéfinies, ne lui devait que des matériaux; Voilée, mais d'un voile entrouvert, elle lui cache et lui indique tour-à-tour les gages de ses promesses. Ce fut donc à nous à présager la fécondité de la terre dans l'emploi de ses métaux; à deviner des maisons et des villes dans ses carrières; à demander des habits aux troupeaux, des navires aux forêts, et à l'aimant, la clé des mers: ce fut à nous à disputer le sable aux vents qui le dispersent et à le fixer en cristal, qui devait un jour porter nos regards dans la structure d'un ciron et nous ouvrir de nouveaux cieux.

Voilà l'homme en effet: la simplicité de son origine se perd dans la majesté de son histoire; la nudité de ses élémens, dans la magnificence de ses ouvrages; ses besoins primitifs

et ses passions premières ne sont rien auprès des besoins et des passions dont il s'est fait depuis une si éclatante nécessité. L'arbre ne diffère pas autant de la graine et l'animal du foetus, que l'homme social de l'homme primitif: c'est une seconde naissance, un autre accroissement qui nous attend; l'animal et la plante ne naissent et ne croissent qu'une fois.

Spectateur et scrutateur de la nature, l'homme sonde les mers; gravit les monts; classe non seulement toutes les familles, mais les métaux et les pierres; interroge les volcans; se passionne pour une suite de minéraux, comme pour une collection d'insectes; s'enfonce dans la nuit de l'antiquité, comme dans les entrailles du globe; mêt à contribution la terre, l'air et l'eau, non seulement pour y trouver sa nourriture et ses vêtemens, mais pour ennoblir ces deux nécessités par les élégances du goût et les pompes de la parure. Car, dans l'homme, tout besoin devient art; toute sensation se prolonge et s'agrandit; toute fonction naturelle a ses règles, ses méthodes et ses perfections: tout sens a ses recherches, ses délicatesses et ses lois. Les couleurs, les parfums, les sons, les saveurs, tant de jouissances périodiques, si passagères pour les animaux, l'homme les fixe et les enchaîne à sa destinée, dont il égaye, diversifie et trompe artistement les longs détails et la courte durée. Et pendant que les animaux peuplent et décorent la terre, l'air et l'onde, l'homme fait entrer l'onde, la terre, l'air et les animaux dans les riantes décorations de sa demeure. C'est là qu'il brave en paix les ardentes fureurs de l'été et la sombre rigueur des hivers. Quelle prodigieuse existence! Quel excédent de vie! Quel immense cortège pour un si frêle et si éphémère possesseur! Parlerai-je ici des passions, de cet appétit de gloire et d'empire qui nous a soumis la terre, et de ces monumens dont l'espèce humaine a couvert sa surface? L'amour lui-même, si impétueux dans les animaux, mais s'allumant

s'allumant et s'éteignant tour à tour avec les saisons, ou brûlant sans choix pour l'objet qui l'excite, peut-il entrer en comparaison avec ce sentiment tendre et fidelle qui ne voit qu'un homme entre tous les hommes, qu'une femme entre toutes les femmes? C'est cette préférence, ce côté moral et profond qui épure, consacre et divinise l'amour.

Si vous raprochez maintenant ce rapide coup-d'oeil sur le genre-humain, de l'histoire des animaux, vous les verrez, acteurs subalternes de la nature et jamais ses spectateurs, promener un regard indifférent sur cette foule d'objets que l'homme contemple avec avidité, qu'il étudie avec charme et qu'il décrit avec enthousiasme. Réduit à la crainte, à la faim et à l'amour physique, leur sentiment est pour ainsi dire, sans appétit sur tout le reste: rien ne peut le tirer de son incuriosité. Où prendraient-ils de nouveaux besoins, où puiseraient-ils de nouvelles passions, ces êtres qui naissent vêtus et à qui leur pâture ne coûte que le soin de la trouver? C'est là, c'est vers cet unique but qu'ils dirigent leurs efforts, leurs finesses, leur sagacité et toutes les pointes de leur sentiment. La digestion n'amène pour eux que le sommeil, et le sommeil ne ramène que le besoin: tout les retient dans ce cercle éternel. Qu'une belle aurore, que le printems les rapelle à la vie et aux jouissances, ces heures fortunées n'obtiendront jamais d'eux un seul instant de contemplation, un seul de ces regards en arrière qui continuent le bonheur en l'alliant à la réflexion. Le crépuscule d'un beau soir n'est pour eux qu'une invitation à la retraite. C'est ainsi que les jours, les saisons et les années s'écoulent, sans un moment de retour sur la vie, entre la faim et la satiété, entre la fougue du desir et les lassitudes de la jouissance; et toujours plus près du tressaillement de la joie ou des cris de la douleur, que du plus simple raisonnement.

Notre longue éducation, proportionnée d'un côté à nos besoins et de l'autre aux richesses qui nous attendent, contraste encore avec celle des animaux, chez qui l'aprentissage du sentiment est si court. La nature a chargé pour nous l'énigme du monde, au point de nous faire naître l'envie de la deviner: elle ne nous eût pas assez donné, si elle ne nous eût beaucoup refusé: mais en multipliant nos besoins, elle a mesuré ses dons sur ses refus; en stimulant le sentiment, elle a égalé la puissance à la difficulté. De sorte, que si nous avons des vaisseaux, c'est parce que nous n'avons pu marcher sur la mer; si nous comptons, c'est que les unités nous échapent; si nous avons des horloges, c'est pour n'avoir pû maîtriser le tems par la pensée; si nous fabriquons tant d'instrumens et de machines, c'est pour supléer à notre impuissance. Ainsi, les arts, les sciences et toutes nos inventions ne sont que des ressources qui prouvent d'autant mieux nos embarras, qu'elles sont plus ingénieuses. C'est vraiment dans l'homme que la force est sortie de la faiblesse, et que la lumière a jailli des ténèbres. Nous naissons bornés, mais nos bornes sont amovibles; celles des animaux sont immuables. Enfin la nature a rendu l'homme digne et capable d'admiration.

Nous sommes en effet, le seul animal qui soit surpris de l'univers et qui s'étonne tous les jours de n'en être pas plus étonné. La surprise, chez les animaux, ne roule que sur l'apparition de quelque objet inconnu, et se termine brusquément par l'épouvante ou la fuite, et à la longue par la familiarité ou l'oubli. Chez nous la surprise est mère de réflexion; elle se termine par la méditation et nous conduit souvent à des découvertes, par l'heureux tourment de la pensée. L'étonnement même que nous cause notre faiblesse est un signe de génie; car se sentir petit est une marque de grandeur, comme

se sentir coupable est une marque de vertu. Enfin nous sommes à la fois étonnans et étonnés; les animaux ne sont qu'étonnans.

On dirait que la bête parcourt sa carrière en ligne droite, et que l'homme s'arrête à son gré, se replie et décrit une infinité de courbes. Nous fumes placés sur le seuil de la vie, comme devant des routes sans fin qui aboutissent à nous et nous attirent tour-à-tour; les animaux, comme devant une ou deux routes seulement. Cette simplicité, cette direction du sentiment chez les animaux, explique la plûpart des phénomènes qu'ils nous offrent. Les mouches, et même les oiseaux sauvages, se heurtent des jours entiers contre un carreau de vitre, sans réfléchir un seul instant sur la résistance invincible et mille fois éprouvée de ce mur diaphane, sans aucune surprise sur la magie de cette transparence. Ils voient au delà l'espace éclairé, et cette impression est si dominante, qu'ils se laissent arrêter, sans se laisser avertir par la résistance.

Le sentiment, dans les bêtes, étant donc par sa nature attentif à beaucoup moins d'objets, soumis à beaucoup moins d'inquiétudes, de curiosités et d'ambitions de toute espèce, il en résulte que leur imagination se peuple de moins d'images, que leur jugement compare moins de choses et que leur mémoire se charge de moins de souvenirs. La pensée est donc chez eux fondée sur moins de bases.

Et d'abord, ils manquent tout-à-fait d'abstraction. Si les enfans et les peuples sauvages ne séparent pas l'objet de la qualité, je veux dire, par exemple, la neige de sa blancheur; les animaux n'en feront jamais la distinction. Certains de l'objet qui les frappe, ils ne séparent pas de lui les qualités dont il est revêtu: voyant et saisissant les choses une à une, ils ne peuvent les compter: assurés de leur *moi*, ils n'en sentent pas la fixité; entraînés par la succession de leurs

idées, ils sont loin de réfléchir à ce mouvement; ils n'ont donc pas l'idée du tems qui résulte de la fixité du *moi* et de la succession des idées. Ils manquent par conséquent du répertoire où se classent les époques des souvenirs. La figure, la couleur, les saveurs et les sons ne reviennent qu'à leur imagination; et leur vie ne serait qu'un rêve, si leur mémoire ne gardait l'accord et la suite de ces impressions sans signes et sans époques. De là vient que leur imagination l'emporte sur leur mémoire; tandis que chez l'homme, la mémoire l'emporte tout à fait sur l'imagination.

On ne peut cependant taxer les animaux de folie, puisque leur mémoire guide leur imagination, en retenant l'ordre des choses et la vérité des situations. Car s'ils ne conçoivent pas le tems, ils sentent le mouvement et le repos; s'ils n'ont pas l'idée de l'espace, ils gardent la figure des lieux et l'impression de la distance; s'ils ne séparent pas les corps de leur étendue, ils sentent le besoin de les parcourir.

Au reste, les enfans ne sont pas plus avancés que les animaux sur toutes ces abstractions: leur imagination est d'abord très-supérieure à leur mémoire; et ce n'est qu'avec l'âge que celle-ci gagne du terrain et finit par dominer et diriger l'autre. Enfin, chacun sait par expérience que pour se souvenir d'un lieu, d'un corps, d'un événement, d'un plaisir et d'une douleur, on n'a pas toujours besoin du tems: l'imagination excite les idées, et la mémoire qui s'en empare aussitôt, leur donne la suite et l'ordre qui résultent de la figure et de la position des objets, de la différence des impressions et de l'entente des lieux et des circonstances. Les souvenirs sont alors comme des tableaux, sans confusion, mais sans date.

C'est par là qu'on explique pourquoi certains animaux reconnaissent les personnes, retrouvent leur demeure et re-

tiennent des suites d'actions souvent très-compliquées. Par-tout où le tems et les idées abstraites n'entrent pas comme ingrédiens, l'animal peut agir par lui-même ou imiter l'homme avec succès; et sur ceci, il faut faire deux observations.

La première, qu'il y a des espèces privilégiées, telles que les chiens ou les éléphans, dans leurs relations avec nous; et les abeilles ou les castors, dans leurs raports entre eux: et que, dans chaque espèce, il y a encore des individus plus ingénieux les uns que les autres. La différence entre le principe social qui unit les hommes et les causes qui rassemblent certains animaux, a été si bien établie par quelques philosophes, que, si j'en parlais ici, je ne pourrais que les répéter. Je dirai seulement qu'excepté les abeilles, les castors et les fourmis d'Afrique, tous les autres animaux ne savent que s'attrouper, s'accoupler et construire des nids: mais des attroupemens, et l'amour, et même l'état de famille ne sont pas l'ordre social. Ce sont des rendez-vous assignés par le besoin, des apels et des congés donnés par les saisons. Quant aux trois espèces qui vivent et travaillent en commun, il est certain qu'elles poussent d'abord la combinaison des idées premières jusqu'à la division du travail; mais une fois l'édifice construit, toute combinaison ultérieure cesse: ces Républiques-là ne savent pas enter la raison sur l'expérience; elles ignorent l'art d'échafauder leurs connaissances, et de substituer des outils et des instrumens à leurs organes; elles ne recueillent ni ne laissent d'héritage, et l'industrie publique meurt et renait toute entière à chaque génération. Une prompte et fatale perfection les saisit au début de la vie, et leur interdit la perfectibilité. Les animaux sont donc plus immédiatement que nous les élèves de la nature. L'homme part plus tard pour arriver plus haut; mais cette immense carrière, c'est la société qui la lui ouvre: c'est là que l'homme

se greffe sur l'homme, les nations sur les nations, les siècles sur les siècles. D'où résulte cette incontestable vérité, que le genre-humain est toujours supérieur à quelque grand-homme que ce soit; et que, chez les animaux, l'individu est toujours égal à l'espèce. On peut dire encore des animaux, que s'ils n'augmentent pas leur industrie par l'association, ils ne la perdent pas dans la solitude. Le castor, lorsqu'il n'est pas géné par la présence de l'homme, retrouve ses talens en revoyant ses deserts, ses bois et ses rivières. Il n'en est pas ainsi de l'homme: il ne peut gagner beaucoup à l'association, sans beaucoup perdre à l'isolement; comme les diamans et les métaux, l'homme naît encrouté, et comme eux, il ne doit son éclat qu'au frotement. Si la distance du sauvage solitaire au sauvage en corps de peuple, est déjà prodigieuse, que sera-ce, si on le met en comparaison avec l'homme de génie dans l'ordre social? Le sauvage en général ne veut pas de nos arts, parce qu'il ne les connaît pas; et nous ne voulons pas de son existence, parce que nous la connaissons. En un mot, personne ne voudrait être seul sur la terre; pas même l'avare, quoiqu'il eût tout; pas même l'envieux, quoiqu'il ne vît que des ruines.

La seconde observation, c'est que tous les objets de nos perceptions ont toujours deux faces, celle qu'on sent et celle qu'on s'explique. Le commun des hommes et tous les animaux sans exception, s'arrêtent à la première. On a fait des voûtes long-tems avant de songer à leur théorie; on a de tout tems évité les chûtes, et les lois du mouvement et de la pesanteur sont bien modernes. Le sauvage qui bâtit une chaumière, n'a pas même un soupçon d'architecture; et un homme borné, sollicité par deux desirs contraires, reste indécis, sans avoir l'idée du doute. Or, si tout cela est vrai pour l'homme vulgaire, ou du moins pour les enfans, à plus forte raison pour

les bêtes. Leur jugement ne porte que sur le côté sensible, et pour ainsi dire matériel, des objets qu'on leur présente. On peut d'abord s'en convaincre, en offrant à un chien, très-intelligent d'ailleurs, le choix d'un pain ou d'un écu. Il y a plus; le chien que son maître, par des châtimens et des caresses, aura dressé à porter de l'argent chez le boucher et à raporter de la viande, ne fera jamais la commission pour lui-même, quelque argent qu'il trouve dans la rue; parce qu'il n'a pas la moindre idée des échanges. C'est ainsi que les orang-outangs qui aiment le feu, ne savent ni l'attiser ni le nourrir: parce qu'ils ne concluent pas de l'effet à la cause. Semblable au valet d'un philosophe, qui aporte des livres à son maître, et qui ne voit que ses gages dans ses fonctions, le chien ne voit entre son maître et sa leçon, que le châtiment ou la récompense. C'est ainsi qu'il mord la pierre qu'on lui lance; s'arrêtant toujours à la première idée, à la sensation présente, à l'effet immédiat, et ne remontant jamais au principe: C'est ainsi qu'il ramasse la nourriture qui tombe devant lui, sans tourner les yeux vers la main qui la lui jette. Si l'homme recueillait les fruits de la terre, sans élever ses regards vers la main qui les dispense, il n'aurait pas l'excuse des animaux, qui perçoivent sans réfléchir, qui sont indifférens et oublieux sans ingratitude, comme ils sont farouches sans être barbares, rusés sans perfidie, tremblans et rampans sans honte, doux et patiens sans effort et sans mérite.

Tels sont en général les animaux: et cependant combien de fois sensibles aux caresses, fidelles et capables d'attachement, certains individus ont porté le dévouement jusqu'à l'héroïsme, et prouvé que si leur sentiment a des limites comme *esprit*, il peut, comme *coeur*, être sans bornes, et leur mériter une larme de leur maître!

Pour avoir une idée juste des animaux, il ne faut donc

que diminuer l'homme; notre raison très-limitée devient aussitôt leur instinct. Mais si le sentiment restreint et amoindri suffit pour expliquer leur intelligence, il est plus que suffisant pour repousser les philosophes qui l'ont accusé de pur mécanisme.

Buffon qui ne vit dans les abeilles, que des machines nécessitées par leur gêne mutuelle, à faire des héxagones, oubliait que les cellules qui terminent le gâteau, n'étant pas gênées, ont pourtant la même forme; que l'hirondelle bâtit son nid tantôt en demi-cercle, tantôt en quart-de-cercle, selon l'exigence du lieu; que le castor est encore plus libre dans ses constructions, et qu'enfin les hommes seraient aussi des automates, si le sentiment ne suffisait pas pour sauver l'animal d'une telle accusation.

Quand Descartes, si jaloux de sa pensée et de son immortalité, traitait les animaux de machines, il voulait jeter entre eux et nous un espace incommensurable. Quand Buffon s'est armé de la même hypothèse, il a blessé l'esprit humain dans son principe: sa philosophie équivoque convenait de l'ame avec la Sorbonne et de la matière avec ses amis. De sorte que l'opinion de Descartes est une flatterie pour l'homme, et celle de Buffon une calomnie, un attentat contre le sentiment, ce rayon sacré qui brille dans tout ce qui respire, et qui est à la vie ce que la vie est au pur mouvement. Devait-on s'attendre que le noble historien des animaux ne raporterait qu'une si abjecte théorie de leur commerce? Condillac indigné, l'a traité comme un prêtre qui tomberait dans l'athéisme.

Il faut donc en venir au vrai. Partout où le mouvement et l'espace suffisent seuls aux opérations que le besoin commande, le sentiment est aussi net dans les animaux que dans l'homme.

Mais, dira-t-on encore, si les animaux naissent organisés

et

et préparés par la nature à construire un nid ou à tel autre genre d'industrie, et si rien ne peut leur faire outrepasser le point de perfection qu'ils atteignent si vîte, ils sont donc des instrumens immédiats de la nature, et, pour tout dire, de vrais automates! Et vous, hommes, répondrai-je, n'arrivez-vous pas tout prêts à lier des idées à des signes de convention, à faire des abstractions, à concevoir l'idée du tems, celle des nombres, celle d'un Dieu? et si vous vous étonnez des limites qui bornent tout-à-coup l'industrie et le raisonnement de la bête, je vous parlerai des barrières qui arrêtent votre génie. Vous avez deviné le système du monde: quelle invisible main réprime toujours votre essor, quand il s'agit de votre propre essence? Qui sait si le défaut de la plus simple réflexion, ne vous sépare pas à jamais de la plus haute et de la plus heureuse découverte?

Les pièges et les filets sont bien anciens, et pourtant les poissons et les oiseaux s'y prennent toujours. Mais la flatterie et la tyrannie et les superstitions sont aussi anciennes, et le genre-humain y est toujours novice. Si quelques grands-hommes, en épurant leur raison, honorent quelquefois leur espèce, ils ne la corrigent point; on les compte; ce qui prouve qu'on ne les imite pas; et si, de même, certains animaux acquièrent en vieillissant assez d'expérience pour se défier de nos pièges et de nos armes, ils ne la transmettent pas, faute de langage: la science de l'individu est toujours perdue pour l'espèce, qui reste à jamais privée de traditions et d'archives.

Enfin les bêtes qui comparent peu de choses, ne détachent pas de leurs rapides comparaisons les idées abstraites de grandeur et de petitesse, de pesanteur et de légéreté: si elles éprouvent et exercent le mouvement; si elles ont un *moi* fixe et des idées qui se succèdent, elles ne conçoivent pas le tems; encore moins peuvent-elles le mesurer et

le compter. Une suite de nombres n'est pour eux qu'une suite de sons; mais le sauvage qui entend une horloge pour la première fois, en juge-t-il autrement, quoiqu'il ait déjà l'idée du tems?

On peut même défier un philosophe de courir de toutes ses forces et de raisonner de suite en même tems. Il n'aura que son but en tête, et ne saisira qu'à peine les grandes masses qui se rencontreront à droite et à gauche sur son chemin. C'est ainsi que les animaux parcourent la vie, sans être pour cela plus automates que ce philosophe. Que si on traite de machine l'être qui sent, quel nom donnera-t-on à l'ouvrage de nos mains? On ne peut reculer d'une expression les oeuvres de la nature, sans faire d'autant rétrograder les nôtres: car il faut que les proportions et les distances restent. A quoi sert donc de mettre des mots si clairs et si fixes en contredit? On augmente la liste des fausses dénominations et des paradoxes: on gâte à la fois l'esprit humain et le langage.

Le présent étant pour l'homme un instant fugitif, un mouvement intellectuel et simple qu'il aplique à toute la nature, et l'avenir une perspective de crainte ou d'espérance, il est évident que ce n'est que sous la forme du passé que le tems est né dans l'esprit humain: il accompagne la pensée et lui donne un espace de plus. Le complément de cette conception du tems, résulte de la comparaison du passé avec le présent et l'avenir. Or, les idées, comme souvenirs, se portent naturellement vers le passé, les sensations appartiennent au présent, et c'est vers l'avenir que les passions se précipitent. On peut conclure de ceci, que les besoins, comme principes des passions, inspirant des desirs ou des craintes, nous inquiètent sur l'avenir: ce qui explique pourquoi les animaux, tourmentés par les besoins, sont plus près du tems à venir que du passé, qui n'est jamais pour eux que l'image de tel objet ou la

trace de telle sensation, sans autre espace que celui des lieux où l'objet s'est offert et où s'est passé l'événement.

Les hommes ont observé de bonne heure ces craintes, ces précautions et cette tendance des animaux pour le tems à venir, qui semblent les faire aller au devant de la vie; et peut-être que la superstition des augures n'a pas d'autre origine. L'avarice, qui n'a de son trésor que la crainte de le perdre, ne sauve aussi de son existence que le tems qui n'en est pas, puisqu'elle ne vit que dans l'avenir: mais aussi l'avarice qui se croit raison, n'est que passion.

La supériorité de l'imagination sur la mémoire, dans les enfans et dans les animaux, fortifie encore cette observation; car on sait que la mémoire est toute au tems passé; mais l'imagination est amie de l'avenir: ce sont là ses espaces.

On sait aussi que les animaux et les enfans sont plus frappés de leurs rêves, que les têtes pensantes dans qui la mémoire, armée de dates, d'abstractions et de souvenirs classés et comptés, sépare tout-à-fait les illusions du sommeil des réalités de la veille. Chez eux, au contraire, les rêves diffèrent si peu de la veille, que j'ai vu un chien qui faisait alors quelque songe effrayant, aboyer, se plaindre, s'éveiller en sursaut et quitter, en criant, la place où il dormait, comme s'il y avait été battu. Tant l'imagination est puissante, quand la mémoire est sans force!

De là vient encore que, jouissant si rarement du calme de la mémoire, le chien heurle de l'absence de son maître, et trépigne de joie en le revoyant: pour lui, point de milieu: les souvenirs de ce qu'il aime, sans cesse présens à son imagination, finissent toujours comme au théâtre, par des désespoirs ou par des reconnaissances mêlées de cris et de larmes.

Concluons de ce parallèle, que les animaux s'arrêtant toujours à la sensation, ou parvenant à peine à l'idée simple

qui s'interpose entre la sensation et les idées complexes; inattentifs aux opérations de leur esprit; ne détachant pas l'objet de ses qualités; ne concevant ni le tems, ni ses divisions, et moins encore l'art de les compter; infiniment plus forts de passions que d'idées; moins riches de mémoire que d'imagination; presque toujours sans réflexion et constamment sans abstraction; s'associant sans convention, et n'ayant jamais conçu les échanges; concluons, dis-je, que les animaux n'ont pû inventer la parole et bâtir cet édifice de la pensée, dont l'analyse, les abstractions, les conventions et les échanges sont les véritables fondemens.

Cependant les animaux jouissent de l'association des objets et des sensations, sans quoi ils n'auraient pas le sens-commun, et recommenceraient la vie à chaque instant: c'est par cette puissance, commune à tout ce qui respire, qu'ils s'apprivoisent d'abord avec eux-mêmes; ensuite avec les objets extérieurs, et enfin avec nous: c'est par là qu'ils ont assez de suite dans leurs souvenirs, pour régler leur imagination. Pourquoi sont-ils donc à jamais privés de la parole?

C'est que les animaux, en liant leurs souvenirs, ne les associent qu'à des signes matériels, très-prochains, peu nombreux, indisponibles, invariables, et indivisibles. Il faut développer ceci en peu de mots.

Il y a deux sortes d'associations: les naturelles, et les artificielles qui sont de pure convention.

Ma présence, ma voix et la nourriture que j'apporte, s'associent également dans la tête des enfans et des animaux que j'élève. La soif et l'eau ne se quittent plus dans leur imagination aidée de leur mémoire; et s'ils sont nécessités à chercher leur nourriture et leur boisson dans les champs, ils n'oublieront ni la distance, ni les différens aspects des lieux, ni le murmure du ruisseau qui doit les désaltérer. Tout son qui les

frappe au moment où la pâture arrive, s'associe à elle; et l'attention de l'animal, éveillée par le besoin, se partage entre la proie et le bruit qui l'accompagne.

C'est donc la nature et les hazards de la vie qui fournissent des signes aux animaux; ce qui en circonscrit beaucoup l'espèce et le nombre. Il n'y a donc que l'homme qui puisse leur offrir des signes artificiels et variés, qui ne sont ni les représentans, ni les compagnons naturels de l'objet.

Mais quand on en vient à un tel commerce avec les animaux, il se présente aussitôt un inconvénient insurmontable: on les a tirés de leur ordre, sans les transporter dans le nôtre; et l'extrême majorité de nos signes exprime toujours des besoins qu'ils n'ont pas, et des idées qu'ils ne peuvent concevoir.

Il faut donc alors, premièrement, borner beaucoup le langage qu'on essaye avec eux, et renoncer aux verbes, aux adjectifs et à tous les mots abstraits qui rapellent des choses qu'on ne peut voir, ou des gestes qu'on ne peut faire. C'est à quoi on en est réduit avec les enfans qui commencent à dénouer leur langue. En disant aux uns et aux autres, *pain*, *joujou*, *bonbon*, on leur montre d'abord ces trois objets, et on se contente ensuite du mot seul, quand l'association de l'objet et du nom s'est faite dans leur cerveau. Mais vous ne pourrez jamais leur prononcer avec succès les mots *sagesse* et *vertu*, puisque vous ne sauriez les accompagner d'un objet visible. C'est ainsi que vous aurez des gestes pour leur faire entendre *ici* et *là*; et que vous ne leur ferez jamais comprendre *hier* et *aujourd'hui*. Si vous usez d'un ou de deux verbes tout au plus, vous ne les employerez qu'à l'impératif, signe instantanée du commandement, sans aucun égard au passé et à l'avenir; et vous observerez que l'expression de ce mot est tellement dans le ton de la voix, que vous pour-

rez attirer l'animal avec un mot de colère, et l'effrayer avec un mot de caresse; l'intonation étant pour eux le côté sensible et matériel de la parole. Vous n'oublierez jamais que les mots, quelque sonores qu'ils soient, ne sont qu'un bruit plus ou moins long pour eux; et que les monosyllabes leur conviennent davantage. Pour nous, la phrase se divise en mots, les mots en syllabes et les syllabes en lettres. Mais, pour eux, point d'analyse: c'est là que les bornes sont invincibles.

Secondement, vous accompagnerez toutes vos leçons de châtimens et de récompenses, afin d'attacher un intérêt véritable à tant d'objets indifférens pour eux; car, les animaux n'étant point frappés de vos paroles en elles-mêmes, le seront toujours de vos caresses et de vos menaces, qui parlent droit à leurs passions. Ce n'est point en effet avec vous et vos idées qu'ils ont fait un pacte, c'est avec le plaisir et la douleur dont vos menaces et vos caresses sont l'expression sensible et directe. Aussi les trouverez-vous toujours inaccessibles à la vanité, à ce besoin d'être aux yeux d'autrui, qu'on nomme *paraître*: leur égoïsme est sans amour propre, et vos sifflets et vos huées ne feraient que les épouvanter.

Tout ce qui peut être jugé, entre dans la balance de la raison humaine; celle des animaux n'admet que ce qui les touche. C'est donc en vain que vous exigeriez d'eux quelque idée de justice, puisque dans toute querelle, quand elle ne leur est pas indifférente, ils se font toujours *partie* et ne se constituent jamais *tiers*; et c'est pourtant là le véritable caractère et l'origine de la justice. Encore moins leur proposerez-vous des échanges; car si vous mettez, d'un côté, un signe de convention, tel que l'or; et de l'autre, une denrée qui leur convienne, ils ne céderont jamais celle-ci pour l'autre; et si vous leur présentez deux alimens agréables, ils les

prendront tous deux, ou se décideront pour le plus gros. Toutes les idées indirectes qui résultent d'une convention passée, ou qui promettent un bien à venir, leur sont également étrangères : tandis que l'homme embrasse le monde et attire toutes les denrées, en rapprochant les espaces par le commerce, et les temps par le crédit.

S'il est donc impossible aux animaux de se déméler de la variété de nos paroles, et si on est obligé de se réduire avec eux à des cris et à des signes peu nombreux, c'est qu'ils ont peu de besoins, et que nos mots rappellent une foule de choses dont ils n'ont ni le desir, ni l'idée, et dont ils ne furent, ne sont et ne seront jamais touchés. Il faudra même que ce peu de signes soit accompagné de l'objet, ou qu'il réveille la crainte et l'espérance : les arrière-pensées de l'homme seront toujours un vrai labyrinthe pour les animaux. Un singe à qui on apprend l'exercice, ne verra jamais qu'un bâton dans un fusil; le perroquet à qui vous aurez appris à dire votre nom, le prononcera pour avoir à manger ou pour avoir le plaisir de gazouiller, et non p ur vous nommer; le chien que vous aurez long-temps dressé, et à qui vous direz : *ma montre!* ira la chercher, non pour que vous sachiez l'heure, car ceci ne le regarde pas, mais de peur d'être battu, s'il ne refait pas les mouvemens que vous lui avez inculqués par la douleur. Leurs passions s'interposent donc toujours entre le mot et l'idée complexe, et leur intelligence n'est qu'obéissance.

Le lecteur peut maintenant raprocher les deux opinions opposées sur les animaux : tant celle qui les égale à l'homme,

que celle qui les réduit à l'état de pures machines, et se convaincre que la vérité n'est pas dans ces extrêmes.

Je terminerai cette section par un court examen de la singulière métaphysique qui s'accrédita, vers le milieu de ce siècle, au sujet des animaux. Bien des philosophes prétendirent que si la bête était conformée comme nous, et que si l'homme était conformé comme la bête, nous serions des animaux, et les animaux seraient des hommes. Si nos jambes et nos bras, dit Helvétius, se terminaient en sabots, et si les chevaux avaient des mains, nous galoperions dans les champs, et les chevaux bâtiraient des villes et feraient des livres et des lois.

Cette assertion ne parut pas seulement une idée neuve et hardie, mais une découverte tout-à-fait heureuse; et j'ai vu des gens de beaucoup d'esprit triompher de cette hypothèse, et se réjouir de n'être séparés des bêtes que par la figure.

On ne s'apperçut pas que cette opinion, renouvellée des Grecs, était absolument stérile et ne menait à rien: que la nature, en accordant des mains aux singes et la faculté d'articuler à certains oiseaux, avait donné d'avance un démenti solennel à cette idée; que les hommes qui naissent sans mains, ne manquent pas pour cela d'intelligence, et même de génie; qu'il reste démontré que les organes extérieurs ne suffisent pas pour produire forcément la pensée, et que la main est l'instrument et non la cause de l'esprit; qu'il fallait enfin chercher la différence de l'homme aux animaux, dans l'essence même ou dans l'excédent du sentiment, quel que soit ce don mystérieux; puisque la nature ne s'était pas bornée

bornée avec ses ouvrages, à la seule variété des formes et de l'enveloppe.

Supposer la configuration humaine aux bêtes, et donner la configuration de la brute à l'homme, sans rien changer au sentiment qui les anime, c'est faire présent d'un palais inutile à l'agent subalterne, et plonger l'être supérieur dans une indigne prison; c'est renverser sans fruit l'ordre de la nature, qui a mis les animaux d'accord avec leurs formes, et l'homme en harmonie avec la sienne.

En effet, quel spectacle offrirait l'univers! On verrait, d'un côté, la brute traînant la figure de l'homme, après avoir saisi et dévoré sa proie, condamner la bouche humaine au silence, les mains à l'inertie, et courber sans cesse vers la terre des regards faits pour les cieux : de l'autre, on verrait le génie, captif déshonoré, ramper sous son enveloppe, lutter sourdement contre ses formes, agiter en vain des griffes ou des écailles, et redresser souvent vers le ciel des yeux qui l'accuseraient de sa cruelle méprise. Le monde n'offrirait donc sous la figure humaine que des animaux imparfaits, et sous la peau des brutes, que des hommes malheureux. Est-ce donc là une si heureuse hypothèse, un si beau déplacement d'idées, une bien mémorable révolution en métaphysique! c'est bien plutôt un rêve digne des métamorphoses! c'est bien plutôt un double contre-sens effrontément proposé au genre-humain, et follement supposé à la nature, qui ne met pas cette contradiction entre ses fins et ses moyens, entre ses plans et ses ouvrages.

Il faut observer que, dans l'opinion d'Helvétius, ce n'est pas de l'altération des organes intérieurs ou des sens qu'il

s'agit, mais seulement du troc des formes. Si ce philosophe eût supposé que l'auteur de la nature a pu faire des animaux qui auraient non seulement la forme extérieure, mais le cerveau et toutes les fibres intérieures de l'homme, sans pour cela penser comme l'homme; on lui aurait dit qu'il allait contre son but : car, puisque, selon lui, la main seule pourrait donner du génie, que serait-ce donc que toute l'organisation humaine accordée aux animaux? Ne seraient-ce pas des hommes? Si par l'anatomie comparée, on prouve que nous avons plus de nerfs et de fibres que les animaux, nous avons donc plus de sensibilité qu'eux, par conséquent plus de sentiment ou un sentiment plus exquis : car il faut opter entre la quantité et la qualité.

Au reste, quelque progrès que fasse l'anatomie, il n'en restera pas moins certain que le sentiment n'est pas plus aisé à expliquer au dedans qu'au dehors; et que, pour mieux dire, tout lui est extérieur dans le corps qu'il anime. L'humeur qui picote mes entrailles est aussi extérieure à mon sentiment, quoiqu'elle agisse dans mon intérieur, que si elle n'attaquait que mon épiderme. Qu'il y ait émotion ou sensation, douleur ou plaisir, au dehors ou au dedans, n'importe: le sentiment, rebelle à nos poursuites, sera toujours plus intérieur que ses replis, plus profond que ses retraites, plus impénétrable que ses profondeurs.

Si on va jusqu'à dire que la nature pourrait n'accorder que le sentiment de l'huître à un corps humain, on aura donc un être presque paralysé, imbécile, incapable de réfléchir et de parler. Une telle race, si elle existait, serait classée parmi les brutes, malgré sa ressemblance parfaite avec nous! ce serait un voisinage bien triste pour l'homme, puisque celui

du grand singe est déjà si désagréable. Enfin, dans le système de certains philosophes et de tous les théologiens, ce serait bien pis encore: il faudrait supposer que Dieu pourrait loger l'ame humaine dans le corps d'une bête, et le sentiment animal dans le corps d'un homme. Que d'aberrations! que de rêves sans charme et sans fruit! Qui croira maintenant qu'une supposition aussi inutile que hazardée, Condillac l'ait répétée et tout Paris après lui. On a dit que si les animaux pensaient et parlaient comme nous, en vertu de leur organisation intérieure, ils ne pourraient cependant converser avec nous, à cause de leur conformation extérieure. Un serpent ne pourrait pas dire: *si jamais vous tombez entre mes mains.* Sans doute, il ne le dirait pas au propre, mais il le dirait au figuré; comme vous dites, *je vole à la gloire*, quoique vous n'ayez point d'ailes. Est-ce que l'homme ne serait pas, dans cette hypothèse, un aussi grand objet d'attention pour le serpent, que les oiseaux pour l'homme? Toutes ces visions ne sont à leur place que chez les poëtes et les fabulistes qui, pour nous amuser et nous instruire, empruntent des hochets et des armes de toute main.

Je ne parlerai pas d'une foule d'autres philosophes, gens de peu de nom dans ces matières, esprits aventureux qui traitent la nature, non avec cette ardeur mêlée de respect qui distingue le véritable amant digne de ses faveurs, mais en hommes indiscrets qui ne cherchent que la nouveauté, la vogue et le bruit, et déshonorent trop souvent l'objet de leurs hommages.

Si je n'ai pas touché à l'hypothèse d'un homme privé d'abord de tous ses sens et qui les recouvrerait successivement; si même j'évite la question des aveugles ou des sourds-nés, c'est d'abord parce que Condillac a traité ces problèmes

avec l'abondance circonspecte qui le caractérise, et que Diderot, génie d'un ordre composite, s'y est porté avec toutes les ressources de son imagination. Il faut croire d'ailleurs que ces questions sont un peu épuisées, puisqu'il n'est pas encore sorti une seule observation neuve de l'institut des sourds et muets (1). Quant à l'intéressant problême d'un aveugle adulte à qui on rend la vue, c'est purement une question d'optique.

(1) Il y a 150 ans, qu'Amman, médecin d'Hollande, aprenait aux aveugles et sourds de naissance à lire, écrire et parler. Mr. Pereyre, sous Louis XV, opéra les mêmes prodiges de patience: voyez Dumarsais.

RÉCAPITULATION.

La meilleure histoire de l'entendement humain doit, avec le tems, résulter de la connaissance approfondie du langage. La parole est en effet la physique expérimentale de l'esprit: chaque mot est un fait; chaque phrase une analyse ou un développement; tout livre, une révélation plus ou moins longue du sentiment et de la pensée. Aussi persuadé de ce grand principe que peu certain de l'avoir bien établi, j'aurai du moins ouvert la route. C'est pourquoi, en attendant la IIme. Partie de ce discours, destinée au langage en général, je n'ai pas perdu les occasions de justifier les expressions vulgaires que le besoin a créées et qu'a consacrées l'usage. Les besoins naturels étant toujours vrais, leurs expressions ne peuvent être fausses: elles forment, pour ainsi dire, la logique des sensations.

Je me suis donc gardé d'imiter certains philosophes qui demandent qu'on leur passe ou des mots nouveaux ou de nouvelles acceptions. L'auteur d'Émile, par exemple, exige qu'on lui permette de changer le sens du même mot d'une page à l'autre. Il est pourtant vrai que si tout se peint dans la pensée, la pensée se peint dans le langage, et qu'il n'est permis de brouiller les couleurs ni dans les objets, ni dans leurs peintures! Changer le sens des mots d'une langue faite, c'est altérer la valeur des monnaies dans un empire; c'est produire la confusion, l'obscurité et la méfiance, avec les instrumens de l'ordre, de la clarté et de la foi publique: si on dérange les meubles dans la chambre d'un aveugle, on le condamne à se faire une nouvelle mémoire.

Ma fidélité dans l'emploi des mots n'a pas été pourtant une superstition; il a falu souvent supléer à l'avarice de l'Académie: ce qu'elle me refusait, je l'ai emprunté de l'usage qui a fait de grandes acquisitions depuis près de quarante ans, époque de la dernière édition du dictionnaire.

Malgré tous mes efforts, je sens bien que cette première partie du discours, n'est qu'un essai très-informe: aucun de mes lecteurs n'en sera plus mécontent que moi: il manque à-la-fois de substance et de précision, d'ordre et d'étendue: le défaut de secours, de tems et surtout de talent s'y font sentir à chaque page. Je ne peux attendre d'indulgence que des têtes métaphysiques, exercées à la méditation, qui savent combien il est difficile d'écrire sur les idées premières, et qui s'apercevront bien que cet essai, tout faible qu'il est, peut être un jour, pour quelque grand écrivain, l'occasion d'un bon ouvrage.

Ces considérations m'ont conduit à me récapituler moi-même. On ferait souvent un bon livre de ce qu'on n'a pas dit, et tel édifice ne vaut que par ses réparations.

Je passe donc à la revue de mes idées, et je dis que d'après tout ce qui précède, on peut conclure, sans témérité, que, pour s'éclairer sur le principe qui nous fait sentir et penser, on doit recourir au *sentiment*: son nom seul simplifie et anime la question. Il faut parler de corps en physique, d'ame en théologie, et de sentiment en métaphysique. Tant que les hommes disputeront sur l'esprit et la matière, sur l'ame et le corps, la métaphysique sera toujours nébuleuse: il faut donc s'appuyer sur le sentiment, lequel s'appuie lui-même sur sa propre conviction. Dieu a dit, *je suis*; le sentiment dit, *je sens*, et ces deux grandes expressions de la conscience de l'homme et de son Dieu, sont et seront à jamais pour nous bases de certitude et sources d'évidence.

Le sentiment, il est vrai, a deux aspects si différens, qu'ils en paraissent opposés: son corps et sa pensée: on a nommé l'un *matière* et l'autre *esprit*. Tourne-t-il son attention sur son corps, il le sent divisible par ses parties; sur son esprit, il le sent multiple par ses idées; sur lui-même, il se sent simple.

Tout ce qu'on dit du corps, ne peut se dire de l'ame; tout ce qu'on dit de l'ame, ne peut se dire du corps; tout ce qu'on affirme de l'un et de l'autre peut s'apliquer au sentiment. Comment aurait-on séparé dans le langage, les expressions convenables à un être qui sent et pense comme esprit; qui sent et qui agit comme corps? Il court, s'arrête et balance; s'élève, plane et s'abaisse; il se glace et s'enflamme; il saisit, embrasse et retient; il s'endort, s'éveille, s'égare et se retrouve; enfin il fleurit et se fane, brille et s'éteint. On n'a point appliqué, sans doute, toutes les opérations du corps au sentiment, mais toutes celles que l'esprit s'est appropriées en son nom, sont empruntées du corps: le corps est en effet le trône visible du sentiment.

Quand il s'agit des idées, ce principe s'apelle *esprit*, *entendement*, *imagination* et *jugement*: quand il s'agit d'affections, il s'apelle *coeur* et *volonté*: mais quand il s'agit de corps, le sentiment garde son nom et s'associe à une foule d'épithètes qui ne conviennent pas à l'ame. On a par exemple, un sentiment *amer* et *cuisant*, et on n'a pas une ame *cuisante* et *amère*. En général, l'ame est trop loin du corps, dans tous les traités de métaphysique. On en a fait un être à part qu'on peut concevoir sans corps, ce qui rend intraitables la plûpart des questions. Mais le sentiment placé entre ses organes et ses idées, est d'un accès plus facile; il entretient mieux le commerce de la matière et de l'esprit, en s'accomodant du langage de l'une et de l'autre.

Avec une histoire bien suivie du sentiment, on peut se rendre compte de tous les phénomènes que présente le règne animé, depuis la plante où le sentiment ne diffère pas de la vie, jusqu'à l'homme où il ne diffère pas du génie. Aussi ne dit-on rien de l'homme qu'on ne puisse dire du sentiment, et cela est réciproque. Le sentiment a besoin du corps pour avoir des sensations, des sensations pour avoir des idées, et des idées pour avoir de l'esprit: il sent par les unes et connait par les autres: le corps est son siège, ses idées sont ses espaces. On ne peut donc concevoir le sentiment sans corps et sans idées, que comme on conçoit Dieu sans l'univers: mais par le fait, Dieu n'est pas le Dieu du néant. Le sentiment ne va donc pas sans idées, comme Dieu ne va pas sans la création: le monde est la pensée de Dieu, la pensée est le monde du sentiment.

Si Loke eut dit que la matière peut sentir, il n'eut scandalisé personne; car les Théologiens et même les Philosophes de son tems, qui soutenaient que les animaux étaient des machines, leur accordaient pourtant la sensibilité. Tout a donc dépendu pour Loke du choix de l'expression; et cependant *sentir* est la même merveille que *penser*. Dès qu'on reconnait le sentiment tel que nous l'avons défini, on n'est pas plus matérialiste que la nature.

En général, les enfans et les jeunes-gens conçoivent mieux la réalité des corps; et les hommes-faits et les vieillards, celle des esprits. Ces deux penchants sont également naturels. Les premiers ont un esprit encore faible dans un corps vigoureux; les seconds ont un esprit plus ferme dans un corps qui décline. Les sensations dominent dans les uns, et les idées dans les autres.

Il y a, en effet, deux excès à craindre, lorsqu'on s'enfonce dans

dans la recherche des principes, *l'idéalisme* et le *matérialisme*. Il ne faut pas vouloir connaître par les sens ce qu'on ne peut expliquer que par le raisonnement; et ce n'est pas une moindre erreur, que de vouloir définir ce qu'on ne peut que sentir. L'esprit pur ne demande pas des sensations et les sens ne demandent pas des raisons: mais le sentiment réunit l'évidence qu'exige l'esprit aux sensations qu'exigent les sens; ils nous garantit donc du double écueil de l'idéalisme et du matérialisme.

Non seulement il ne faut pas chercher à définir ce qui tombe directement sous les sens, mais il faut au contraire nous servir des choses sensibles pour définir les intellectuelles. La matière, le mouvement, le repos et toutes les notions des objets extérieurs servent à nous entendre sur tout ce qui ne parle pas directement à nos sens.

En dernier résultat, le sentiment est *puissance*, union d'organe et de force: tout animal est donc *puissance*. Au delà de ce mot, il n'est plus d'analyse, plus de définition. Nous nous sentons, nous pensons: cela doit nous suffire. Car ce n'est pas de posséder la plénitude des lumières, de définir tout, de pénétrer les essences qu'il s'agit; mais de saisir, de retenir, de comparer les objets et les idées, de les classer, de les compter, de se les approprier. L'homme est né pour le domaine, plus que pour la science; pour la jouissance, plus que pour la contemplation: aussi n'est-ce pas l'intelligence, mais le sentiment qui commence en lui: le sentiment est germe, l'intelligence est fruit. Descartes qui ne voyait que l'intelligence, la jugeait antérieure à tout, et de là les *idées innées*.

Quel beau et fidelle miroir de l'univers que le sentiment dans l'homme! Il reçoit les images, s'en ébranle et les retient. Les objets se pressent hors de lui, et s'entassent dans

sa mémoire; ils sont séparés, et il les distingue; ils sont espacés et étendus, il conçoit l'étendue et l'espace; ils sont mobiles, et se présentent successivement, il conçoit le mouvement, le tems et les nombres. Egalement frappé des différences et des ressemblances, il sent l'homogénéité, le genre et l'espèce. Le même être a-t-il, comme la chenille, deux états divers; il sent l'identité de l'individu, et le miracle de la métamorphose ne lui en impose pas. Enfin, il s'étudie et se connait lui-même; et si la sagesse du Créateur rayonne dans ses oeuvres, elle se mire dans l'homme. Otez le genre-humain, l'univers est sans témoin.

On voit qu'en peignant le sentiment, j'ai peint l'homme, l'un dans l'autre, l'un par l'autre; car l'homme est tout sentiment, et le sentiment est tout l'homme. Son nom seul réduit à leur juste valeur *l'homo duplex* de Buffon, les deux hommes de la morale et de la religion, les facultés et les entités de l'école: il ramène tous les mystères et tous les prodiges à un seul mystère, à un prodige unique, au mot *sentir*: tout le reste, penser, considérer, réfléchir, imaginer, se souvenir, ne sont que des déguisements, des modifications, des prolongemens, des répétitions du sentiment qui est à la fois et tour à tour entendement, imagination, mémoire, esprit et génie: il prend autant de noms qu'il a de fonctions. Semblable à celui qui tire la pierre de la carrière, qui la porte, qui la taille, qui en bâtit une maison, et qui reçoit un nouveau nom à chaque opération nouvelle; mais semblable aussi à la lumière par qui tout est visible, et qui ne peut être saisie dans ses élémens, qui se resserre et se comprime sans confusion, se dilate et se ramifie sans interstices, le sentiment touche à tout, sent tout, remplit différentes fonctions, se partage à une foule de sensations et d'idées; mais tellement un, dans ses variations; tellement entier dans

ses divisions; si simple dans sa mobilité, que son essence brave tous les genres d'analyse et se dégage de toutes nos méthodes.

Il faut donc le voir tel qu'il se manifeste, dans les facultés, ainsi que dans les opérations de l'esprit; dans les mouvemens ainsi que dans le jeu des organes et principalement du visage, théâtre extérieur et mobile des passions. Car de même que le fréquent retour de certaines affections nous fait plier vers certaines idées d'habitude, et nous donne ce qu'on apelle une tournure d'esprit et un style, de même le jeu de certains muscles sur qui le sentiment s'appuie de préférence, donne une physionomie à nos traits et une expression à notre voix. Mais les yeux surtout décèlent sa présence: c'est là que se laisse entrevoir l'alliance de la matière et de l'esprit: là finit le corps, et l'ame commence: c'est de là que le sentiment lance ses éclairs; c'est dans le regard que la joie petille et que languit la volupté: mais si la vie et le bonheur triomphent dans les yeux, c'est là aussi que le malheur se prononce et que la mort étale toutes ses horreurs.

Après l'avoir considéré dans ses alliances, dans ses fonctions et dans ses facultés, il faut observer un moment ses phases et ses époques.

Dans l'enfance, le sentiment, vide d'idées et plein d'espérances, a toute sa carrière devant lui, et rien ou peu de chose en arrière; puisqu'il sort du néant et prélude à la vie. Il marche et croît en marchant, et à mesure qu'il avance, le trésor du passé grossit pour lui, sans qu'il s'apperçoive sensiblement de la diminution de son avenir. Vers le milieu de la vie, ses deux moitiés se balancent; le sentiment presque stationnaire, peut étendre sa vue en arrière comme en avant; et prendre conseil du passé pour diriger l'avenir: c'est l'époque de la vigueur éclairée et de la sagesse active. Mais

bientôt le passé s'accroît tellement des pertes de l'avenir, que l'équilibre cesse, et le sentiment attiré par la masse du passé, semble tourner sur lui-même: c'est alors que l'oeil fixe sur la foule de ses souvenirs et le nombre de ses journées, il ne jette plus sur l'avenir que des regards à la dérobée; et qu'enfin, chargé d'idées et vide d'espérances, il descend et recule jusqu'au tombeau.

C'est ainsi qu'on poursuit l'histoire du sentiment, sans atteindre sa nature; c'est ainsi qu'on énumère des effets, et la cause reste impénétrable. Continuons pourtant à épier cet être mystérieux: considérons le tel qu'un astre invisible, qui nous lancerait des étincelles: les différens points du ciel d'où partiraient ses feux, nous indiqueraient sa marche. Or, les sensations et les idées, les besoins et les passions, la douleur, le plaisir et tous les signes de la sensibilité, s'ils ne révèlent pas la nature du sentiment, attestent toujours sa présence. Je vais donc parler de sa mobilité, comme premier attribut de son essence, et cause apparente de ses phénomènes.

Pour s'entendre sur la vivacité du mécanisme des sensations et des idées, des besoins et des passions, il faut d'abord renoncer aux images dont certains métaphysiciens ont cru que nos fibres retenaient les empreintes. Car si on admettait des images dans le cerveau, il faudrait aussi y admettre des sons, des saveurs, des odeurs et la foule prodigieuse des sensations et des souvenirs qui n'ont pas de figure. Il faudrait que les émanations des corps se conservassent en nature dans les fibres qui les auraient reçues et qui en resteraient imprégnées. La tête n'offrirait alors qu'images sur images, tintemens de sons, mixtions de goûts et de saveurs etc. L'horrible chaos qui résulterait d'un tel état, rend cette hypothèse tout-à-fait inadmissible.

Il en existe une autre plus digne de la sagesse de la na-

ture et plus analogue à la puissante simplicité de ses moyens: c'est celle du sentiment averti par les mouvemens variés de la fibre; mouvemens qui suffisent pour expliquer sans confusion, d'abord l'unité du sentiment, et ses divers états, comme entendement, imagination et mémoire; ses ramifications et ses différentes directions des sens au cerveau, et du cerveau aux organes et aux viscères; sa rapidité dans les enfans, et sa lenteur dans les vieillards: pourquoi on retient plus et on conçoit moins dans la jeunesse; et pourquoi, au contraire, on conçoit mieux et on retient moins dans la vieillesse: pour expliquer ses mouvemens, tant les volontaires que les involontaires; la prompte obéissance de la langue et des mains; l'étroite liaison, observée par Hipocrate entre les convulsions de la langue et le désordre du cerveau, enfin la délicate distinction des besoins et des passions, et celle des idées et des sensations; car, les sensations et les besoins sont des idées et des passions plus extérieures et plus éphémères; et les passions et les idées sont à leur tour des sensations et des besoins plus intérieurs et plus durables. Tout ceci exigerait de grands développemens pour la classe inattentive des lecteurs: je n'insisterai que sur le principe.

La première goute de lait qui tombe dans la bouche d'un enfant excite, par exemple, telle fibre de l'organe du goût; et dès cet instant, jusqu'à la fin de sa vie, le lait excitera chez lui la même fibre, et son sentiment éprouvera une sensation douce et humide qu'il rapportera au lait; comme il jugera que le feu est chaud, que le verjus est aigre, et que tel événement est triste; quoiqu'il n'y ait au fond que lui de chaud, d'aigre et de triste.

Si, avant la sensation donnée par le lait, cette même fibre eût été agitée, le sentiment n'aurait eu que de l'inquiétude: mais après la sensation réelle, produite par le lait, toutes les

fois que cette fibre sera mise en mouvement, l'animal rêvera qu'il boit du lait. Ainsi, que le mouvement vienne du dehors, c'est-à-dire des objets mêmes; ou du dedans, au moyen des esprits animaux qu'on suppose partir du diaphragme vers les organes et des organes au cerveau, la sensation sera la même. On peut en dire autant de toutes les sensations, ce qui rendra raison de leur diversité; et s'il s'agit d'expliquer les différens degrés de la même sensation, on peut supposer que le vin, par exemple, dresse la fibre à un certain point; que l'eau-de-vie la dresse encore plus, et que l'esprit-de-vin et l'éther la dressent encore davantage. Ces différens états d'érection suffisent au sentiment pour graduer et nuancer ses sensations.

Les mouvemens qui partent des sens, donnent des sensations; ceux qui partent des viscères, donnent des besoins; ceux qui partent des fibres sollicitent des idées. Le sentiment se fait tour-à-tour juge de sensations, juge de besoins et juge d'idées, et sa volonté est plus ou moins sollicitée par tous ces mouvemens. On peut donc considérer la volonté comme une réaction du sentiment, qui frappé de telle sensation ou de telle idée, éprouve un besoin ou un desir, et se détermine à tel ou tel acte intérieur ou extérieur.

Quand les esprits animaux, dans leurs *courses* spontanées, soulèvent quelques fibres, il se trouve, ou que ces fibres ont déjà été excitées, ou qu'elles ne l'ont pas été: dans le premier cas, les fibres ayant des habitudes, donnent des souvenirs au sentiment: dans le second cas, il n'y a qu'agitation sans idée. Si le sentiment qui paraît maître d'exciter à son tour le diaphragme et tout le genre nerveux, fait monter en abondance les esprits animaux dans l'atelier de ses fibres, ce mouvement les met en jeu au plus haut degré de rapidité que l'homme puisse concevoir, puisque c'est celui de la pensée; et c'est sur le ravalement de toutes ces fibres, émues

tour-à-tour, que le sentiment choisit les souvenirs qui lui conviennent. C'est alors qu'il paraît s'élancer vers les objets, selon l'expression reprochée à Buffon par Condillac. La vérité est, que le sentiment s'occupe alors de la fibre qui réveille tel souvenir; comme mon oeil, en parcourant une carte géographique, s'arrête, par exemple, sur les Indes. Mais le sentiment est fixement logé dans mon corps, comme mon oeil dans ma tête, quelle que soit leur mobilité.

Observez que les mots *balancer, tendre, s'élancer vers les objets etc.*, ne sont que des expressions figurées, inévitables, même dans ces matières; et Condillac, l'écrivain le plus dépourvu d'images, s'en est servi lui-même; comme on le verra dans la IIme. partie de cet ouvrage. Observez aussi que le sentiment, comme imagination et mémoire, prend les noms de *principe* et de *résultat*, de *cause* et d'*effet*, de *source* et de *magazin*, sans aucun inconvénient: tout dépend des vues de l'esprit. Tantôt on considère l'imagination et la mémoire, comme formant peu-à-peu des amas de souvenirs et d'images; et alors elles sont *magazin, effet* et *résultat* des sensations: tantôt on les voit restituant tout ce qu'elles ont reçu, tirer de ce fonds des combinaisons nouvelles; et alors elles sont *causes, principes* et *sources:* car il suffit, pour justifier ces expressions, que le sentiment soit tour-à-tour actif et passif: il suffit qu'il ne puisse d'abord rien sans le secours des sens, et qu'il ne tombe pas lui-même sous les sens, pour qu'il n'ait pu s'exprimer sans images. En effet, il n'est pas d'artifice que l'imagination n'employe pour se déguiser son invisibilité. L'esprit le plus sec ne parle pas long-tems sans métaphores; et s'il paraît s'en garantir à dessein, c'est que les images qu'il emprunte, étant vieilles et usées, ne frappent ni lui ni ses lecteurs. On peut dire que Loke et Condillac, l'un plus occupé à combattre des erreurs et l'autre

à établir des vérités, manquaient également tous deux du secret de l'expression, de cet heureux pouvoir des mots qui sillonne si profondément l'attention des hommes en ébranlant leur imagination. Leur saura-t-on gré de cette impuissance? Dira-t-on qu'ils ont craint de se faire lire avec trop de charme, ou que le style sans figures leur a paru plus convenable à la sévérité de la métaphysique? je pourrais d'abord prouver qu'il n'existe pas de style proprement direct et sans figures; que Loke et Condillac étaient figurés malgré eux ou à leur insçu; qu'enfin ils ont souvent cherché la métaphore et les comparaisons, et on verrait avec quel succès: mais ce n'est pas ici mon objet. Notre grand modèle, la nature est-elle donc sans images, le printems sans fleurs, et les fleurs et les fruits sans couleurs? Aristote a rendu à l'imagination un témoignage éclatant, d'autant plus désintéressé qu'il en était lui-même dénué, et que Platon, son rival, en était richement pourvu. Les belles images ne blessent que l'envie. Je reviens à mon sujet.

C'est encore par la faculté de mouvoir et d'être ému, qu'on explique l'attention et ses lassitudes, quand le sentiment force une ou plusieurs fibres à garder long-tems la même attitude. L'attention n'est en effet qu'un sentiment soutenu, tant de notre corps que de notre esprit: on regarde, on écoute, on goûte, on manie, on pense attentivement: c'est à cette puissance qu'il faut raporter les causes de notre supériorité sur les animaux et la différence d'homme à homme. Mais il ne faut pas croire, comme Helvétius et Condillac, que l'attention dépende tout-à-fait de nous, et surtout qu'elle produise les mêmes effets dans deux hommes également attentifs. Combien de gens que la réflexion et l'attention la plus profonde ne mènent à rien! sans compter ceux qui n'en recueillent que des erreurs.

Les

Les enfans, par exemple, dont il est si difficile de fixer l'attention, poussent des cris, aiment le bruit, cherchent la foule; ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'avertir de leur existence, et rassembler des sensations: le dedans est encore vide. On peut en dire autant du peuple en général. Il n'y a que les hommes habitués à penser qui aiment le silence et le calme; leur existence est une suite d'idées: le mouvement est intérieur.

De là vient que les anecdotes sont l'esprit des vieillards, le charme des enfans et des femmes: il n'y a que le fil des événemens qui fixe leur sentiment et tienne leur attention en haleine. Une suite de raisonnemens et d'idées demandent toute la tête et la verve d'un homme.

On connait deux sortes de paralysie, celle des muscles, et celle des nerfs. Pourquoi celle-ci, en suprimant la sensibilité, nous ote-t-elle la mémoire? C'est qu'elle engourdit les fibres du cerveau et les prive du mouvement. Pourquoi les violens exercices du corps et celui de la pensée se contrarient-ils, au point de s'exclure réciproquement? C'est que de tels mouvemens réclament chacun à part le sentiment tout entier. Pourquoi, lorsqu'on est plein d'une idée ou d'un rêve, si on est distrait brusquement, ou si on se retourne dans son lit, en perd-on le souvenir et souvent pour toujours? Les mouvemens opposés des fibres ne seraient-ils pas comme ceux des vagues qui se rencontrent, se brisent et s'effacent? Pourquoi les enfans voyent-ils beaucoup de têtes en s'endormant? C'est sans doute que les visages les frappent autrement que les parties du corps couvertes d'habits, et que les impressions les plus vives disparaissent les dernières. On n'ignore plus aujourd'hui que le feu produit le sentiment de la chaleur en nous pénétrant; et celui du froid, en nous quittant. Mais qu'il entre ou qu'il sorte, s'il le fait avec violence, il cause les mêmes accidens.

Notre vie n'étant qu'une suite de mouvemens, tant externes qu'internes, il n'est pas étonnant que les mouvemens forts ou irréguliers produisent la douleur ou le plaisir, les grandes idées, la fièvre ou la folie; et que les mouvemens faibles ou réglés soient plus voisins du bon sens, du sommeil et de l'ennui. Chacun sait que les mouvemens trop rapides ou trop prolongés, tant du corps que de l'esprit, fatiguent également.

L'agriculture et tous les grands exercices sont plus favorables à la santé, que l'écriture et que les autres arts et métiers de ce genre. Cela s'explique, non seulement par l'avantage de la vie active sur la vie sédentaire, mais par la différence du mouvement et des attitudes. Celui qui écrit, fait converger ses muscles et ses nerfs vers un seul point; tous ses mouvemens, dirigés vers le bout de sa plume, passent par cette filière; il travaille de la circonférence au centre. Mais le laboureur ou le bucheron se font centre d'un cercle dont leurs bras sont les rayons; leur ouvrage est presque toujours pour eux à la circonférence: le premier se resserre et les seconds se déployent.

Le *moi*, dans les animaux et dans l'homme, est la plénitude du sentiment: il est produit par la convergence des facultés vers un point unique; c'est une véritable érection de nos fibres, ou du moins de la majeure partie de nos fibres et de nos facultés. Ce *moi*, cet état d'énergie qui constitue la veille, nous épuise comme toute autre érection; et le sommeil qui en est la suite, vient périodiquement abaisser, assoupir peu-à-peu les fibres une à une, et nous conduit à l'affaissement total dont l'effet est de nous faire perdre connaissance. L'imagination, avec ses rêves, a beau ressusciter le jeu des fibres dans la tête; elle a beau rallumer les illuminations qu'a éteintes le sommeil, les courses vagabondes des

esprits animaux qu'elle agite, ne produisent pas la conscience du *moi*; car, s'ils la produisaient, il y aurait aussitôt réveil.

Il arrive quelquefois que l'homme, s'abandonnant à ses habitudes et aux impulsions accoutumées des esprits animaux, agit et parle sans le *moi*: son corps va sans attention, comme un vaisseau sans pilote, par le seul bienfait de sa construction. C'est que l'homme alors se partage entre ses mouvemens et des idées étrangères à ses mouvemens; et qu'ensuite, il y a comme un premier ordre et un mouvement d'abord donnés qui n'ont pas besoin d'être répétés, pour que le corps continue d'obéir. Tout homme qui s'observe en marchant, en parlant et en écrivant, connaît bien ces ordres antérieurs que toute la rapidité du contre-ordre donné par la réflexion, ne saurait prévenir. Ceci explique la différence qu'il y a de l'homme qui parle à l'homme qui écrit: le premier est plus extérieur, l'autre plus intérieur: le jugement défend d'écrire comme on parle; la nature ne permet pas de parler comme on écrit; le goût marie les vivacités de la conversation aux formes méthodiques et pures du style écrit.

Je ne pousserai pas plus loin cette théorie que chacun peut enrichir de ses propres observations. Je dis *théorie*; car, ce n'est pas simplement une hypothèse, qu'un système qui a pour lui, non seulement le suffrage des vrais penseurs, mais les analogies de l'expérience.

En effet, si les mouvemens extérieurs, les impulsions et les surfaces variées des corps et des atômes lumineux ou odorans, peuvent nous donner tant de sensations diverses; si vingt figures différentes suffisent aux yeux et à la main pour composer tant de mots, comment les mouvemens infinis de tant de fibres qui peuvent acquérir, accoupler, varier et répéter des attitudes sans nombre, ne suffiraient-ils pas pour exciter le sentiment, et le replacer à chaque instant dans les

situations diverses où ses sens et son jugement le mettent chaque jour; pour lui composer enfin une imagination et une mémoire?

Toute puissance, nous l'avons déjà dit, est union de force et d'organe; par-tout où il y a force, il y a mouvement; par-tout où il y a organe, il y a règle: donc toute puissance a des mouvemens réglés. Mais le sentiment est puissance; donc il réunit le mouvement et la règle (1).

Voilà pourquoi un raisonnement bien fait, un nombre, un chant, se gravent aisément dans la mémoire. L'homme est tout harmonie, soit qu'il raisonne, qu'il compte, ou qu'il chante; aussi, quand il arrive à des suites d'objets sans ordre, se voit-il forcé de les répéter ou de les parcourir itérativement, jusqu'à ce qu'il s'en forme une habitude et une routine: il se donne des plis, faute d'accords, d'ordre et de proportions.

On ne saurait trop admirer le principe qui nous fait sentir et penser; et pour mieux dire, le sentiment ne saurait trop s'étonner de lui-même. Il faut qu'il soit averti, pour sentir qu'il existe; qu'il soit touché pour qu'il pense; il faut qu'il passe tous les jours, et même à toute heure, de l'engourdissement à la vivacité, du sommeil à la veille; qu'il s'éteigne et se rallume, qu'il meure et ressuscite, qu'il perde et retrouve ses trésors: et quelques mouvemens sont les causes suffisantes de tels prodiges! et ce sont là les leviers et tous les appareils d'une telle puissance! Plus on l'étudie, plus on est surpris de la fécondité de ses effets et de la simplicité de ses

(1) La définition de la puissance, toute simple qu'elle est, n'avait pas encore été faite. Voyez les aveux de Dalembert, aux mots *force* et *puissance*, dans l'encyclopédie; et les définitions de tous les dictionaires. C'est pourtant la définition de la puissance qui résout le problême de la souveraineté dans le corps-politique, comme on le verra dès que mon travail sur ce grand objet sera digne d'être offert au public.

moyens; plus le regard s'enfonce dans ce mystère, et plus l'esprit s'élève vers une cause première, dispensatrice du mouvement et source de toute harmonie. Cette idée s'épure et se fortifie par la méditation, comme l'or dans le creuset.

N'est-ce pas encore un phénomène digne d'observation, que le sentiment soit avide d'harmonie, de raports, de proportions, de principes et de conséquences, et que sa plus brillante fonction, je veux dire l'imagination, soit pourtant un commencement de folie? Il suffit cependant d'un moment de réflexion, pour sentir que cette vivacité créatrice est le plus riche don que la nature ait fait au sentiment. C'est un printems perpétuel dont elle l'a doté, une jeunesse immortelle qui anime et décore les souvenirs, adoucit et tempère les sentences du jugement et les traits de l'austère raison. Sans elle, le sentiment terne et décoloré, se traînerait servilement sur les pas de la mémoire; et passerait, timide, froid et compassé, de l'indifférence à la langueur et des langueurs à la léthargie: car la mère des couleurs et des songes, l'est aussi des passions et des arts. . . . .

En parlant des sensations que le sentiment éprouve, et des idées que l'imagination reproduit et que garde la mémoire, je n'ai pas assez développé l'importante distinction des traces et des figures.

On peut considérer le sentiment caché dans son tissu de fibres et d'organes, comme un être voilé. Le toucher est le voile général qui l'enveloppe tout entier: mais le voile s'éclaircit en quatre endroits différens, pour livrer passage à des impressions plus subtiles; pour recevoir les odeurs et les saveurs, le son et la lumière. La nature n'a donc pas voulu que le sentiment s'apliquât à nu sur rien d'extérieur; et quoique nous ayons déjà dit qu'au dedans, comme au dehors, tout était extérieur au sentiment, cependant, en comparaison

des sensations, les idées paraissent tellement intérieures, que le sentiment a l'air de s'apliquer à nu sur elles: de là le penchant qu'ont eu bien des philosophes à préférer les déductions intellectuelles du raisonnement, aux impressions matérielles des sensations; comme si les intuitions de l'évidence avaient d'autres bases que la certitude des sens. J'ai déjà traité cette question, mais je n'ai pas assez parlé de la différence des traces et des figures.

Quelles que soient les mystérieuses altérations que subit le sentiment frappé par les corps, il est certain qu'au fond, tout a commencé par être *trace* dans lui, même les sensations qui nous impriment des figures. Ainsi, quand je tiens une pomme dans ma main, chaque point solide de la pomme touchant un point sensible de ma main, il est évident que j'ai reçu une foule de sensations à la fois, qui réunies, m'ont fait sentir une figure sphérique; mais chaque sensation à part n'est qu'une trace de solidité. Si on pointe du bout du doigt sur un corps un peu gros, on n'en reçoit pas la figure, mais simplement une sensation de solidité, comme on en recevrait une de froid et de chaud, de dur et de mou. On doit en dire autant de la rétine et du palais, malgré la prodigieuse rapidité avec laquelle ces deux organes sont ébranlés, l'un par l'image, et l'autre par la surface des objets. Quant aux sens de l'odorat et de l'ouie, comme ils ne touchent ni l'objet en personne, ni son image, ils ne peuvent transmettre que des traces. Car les objets ne laissent aucune figure dans l'esprit, quand ils frappent comme atômes, sans ordre et sans dessein; lorsqu'ils ne font qu'ébranler nos sens. Si on n'avait jamais vu ni cloche ni jasmin, c'est en vain qu'on sentirait l'un et qu'on entendrait l'autre, on ne saurait se les figurer. Il faut donc une suite et un certain arrangement de points sensibles, pour produire les surfaces au dehors; et une

suite ou un arrangement de traces, pour produire des figures ou des images au-dedans. Il n'y a donc de simple dans le sentiment que les traces; les figures sont toujours complexes. Les traces sont en effet si élémentaires, qu'on ne peut ni les composer ni les décomposer: mais les figures et les images sont composées de traces qui ont acquis de l'étendue et des limites. On peut donc les analyser et les réduire en traces. En un mot, les traces sont purement des sensations et des idées simples; les figures sont toujours des jugemens. Et quoi qu'au fond les traces ne soient pas plus intellectuelles que les figures, cependant elles se changent plus vîte en idées universelles: les hommes se sont plutôt fait une idée générale de *l'aigre* et du *doux*, que de *l'homme* et du *lion*; parce que les traces ont je ne sais quoi de vaporeux dans notre imagination, que n'ont pas les figures des corps dont le dessein est fixe et prononcé. L'abstraction des figures a donc plus coûté à l'esprit humain que celle des traces: on a donc conçu *le bruit en général*, long-tems avant de parler de *l'arbre en général*.

S'il est vrai que les figures soient toutes composées, et les traces toutes élémentaires, il en résulte que le point mathématique sans étendue, qui n'était jusqu'ici qu'une supposition et un être de raison, se trouve pourtant réalisé par les traces. La sensation subite d'une piqûre ou d'un coup, n'a point de figure, point d'étendue, même en durée; elle est à la fois un point et un instant, également indivisibles: mon esprit n'imagine rien de moindre, et ne sent rien de plus réel. Il est donc certain, dût-on m'accuser de tomber dans les Monades de Leibnitz, que les idées de figure et d'étendue ont pour élémens des sensations sans étendue et sans figure.

Les géomètres vont plus loin: ils demandent qu'on leur accorde des longueurs sans largeur, et des surfaces sans

profondeur. Il est clair qu'en exigeant des abstractions, ils ne demandent pourtant que des sensations simples; car, pour peu que le jugement entrât dans la discussion, il ne pourrait jamais leur accorder des lignes sans largeur et des surfaces sans épaisseur. Ainsi, un homme qui voyage, peut n'avoir que la sensation de la longueur du chemin, sans s'occuper de la largeur; et quand on appuie sa main sur un corps uni, il est bien certain qu'on n'a qu'une sensation de surface: mais on ne peut se faire l'image d'un chemin sans largeur ou d'un corps sans profondeur. Ceci explique très-bien la théorie des abstractions si familières à l'esprit humain: elle consiste, en examinant un objet, à ne s'occuper que d'une sensation ou d'une idée, à l'exclusion des autres sensations et des autres idées dont cet objet se compose.

Les géomètres se vantent beaucoup de leurs définitions et se moquent volontiers de celles des physiciens, des chimistes et des métaphysiciens; quelque fois même des descriptions de l'éloquence en vers et en prose.

Il faut observer aux géomètres que si, en général, ils définissent toujours bien, c'est qu'ils ne considèrent que des figures, aisées à composer et à décomposer: tandis que la métaphysique, la chimie et la physique s'occupent beaucoup moins de la figure des corps, que de leurs qualités, de leurs affinités et de leurs essences; et que les grands écrivains, en approfondissant l'esprit et le coeur, trouvent infiniment plus de traces que de figures à exprimer. En effet les choses qu'on ne peut que sentir et faire entendre, l'emportent en nombre sur celles qu'on voit et qu'on embrasse, qu'on peut faire voir et embrasser aux autres.

Il y a plus; non seulement le domaine des traces est infiniment plus vaste que celui des images, des figures ou des solides; mais encore leurs impressions sont de beaucoup plus profondes.

profondes. Et d'abord, tous les besoins, tous les desirs, toutes les passions, les nombreuses nuances de haine et d'amour, de joie et de tristesse, de douleur et de plaisir, sont du département des traces: le jour, la nuit, les saveurs, les odeurs, les goûts, les couleurs elles-mêmes, séparées des corps, tous les sons, et par conséquent tous les cris et tous les bruits, donnent des sensations sans figure. D'où il résulte que les mots sont aussi sans figure pour celui qui ne sait pas écrire, et n'ont de figure très-fixe que pour celui qui les écrit toujours de la même manière. Un discours, une pièce de vers dont on ne garde qu'une impression générale, ne laissent dans l'esprit que des traces. Enfin, le toucher lui-même, ce sens si géométrique, ce juge des figures, nous donne aussi une infinité de traces, telles que le froid, le chaud, le tempéré, le dur, le mou, le sec, l'humide etc. chacun peut étendre à son gré cette différence des traces aux figures, si importante dans l'histoire de l'entendement humain.

Ceci m'entraîne, malgré moi, à une des questions les plus ardues que la curiosité de l'homme se soit proposées, à la question de la vraie nature des qualités et des manières d'être; je veux dire à déterminer ce qu'il y a de réel, ou d'extérieur à nous et d'inhérent aux corps, dans les qualités que nous leur attribuons, d'après les sensations qu'ils nous font éprouver.

On définit les qualités ou attributs des corps, *manières d'être ou modes, qui peuvent être ou ne pas être, paraître ou disparaître, être produits, détruits et reproduits, sans que l'objet qui leur sert de base, cesse d'être lui-même*; c'est pourquoi on les apelle aussi *accidens*.

Que mon esprit soit affecté de telle ou telle idée, emporté par telle ou telle passion, c'est toujours *moi*: qu'un pain soit rond ou carré, c'est toujours du pain: qu'une rose devienne

jaune, ou blanche, ou verte, ou noire; qu'elle perde même son odeur, elle est toujours *rose* à cause de sa figure et de sa tige. Mais jusqu'à quel point une chose peut-elle perdre ses manières d'être, ses qualités et sa figure, sans cesser d'être elle-même?

Cette redoutable question donne une atteinte universelle à nos connaissances: elle attaque directement l'histoire naturelle et la métaphysique, dont elle ébranle les nomenclatures et les définitions. C'est bien ici que l'édifice du langage et des sciences est menacé jusques dans ses fondemens! Il y a sans doute des individus et des espèces, mais existe-t-il de vraies limites entre les genres et les règnes, entre une montagne et une colline, entre une armée et un corps de troupes? Me dira-t-on où finit l'animal et commence la plante? Si on ôte à un animal sa figure et ses organes, et à une fleur sa forme et son parfum, que leur restera-t-il? Que serait-ce qu'un diamant qu'on priverait de sa dureté et de son éclat? Eh quoi! on peut changer la couleur et la figure des corps, et on ne peut concevoir un corps sans couleur ou du moins sans figure! Et cet esprit, ce sentiment qui ne sent et n'imagine aucun corps sans figure, lui qui anime des formes, et qui ne saurait pourtant se concevoir figuré!.... Voilà sans doute d'étranges mystères.

Pour ne pas succomber sous le faix de la difficulté, il faut, d'abord, distinguer entre les corps apellés *bruts* et les corps organisés. Or, il est certain que l'essence d'une pierre ne dépend pas de sa forme extérieure, mais de ses élémens; aussi une pierre n'est pas un individu; et que la nature des corps organisés ou des individus, dépend à la fois de leurs organes et de leur forme, tant au dedans qu'au dehors: ceci n'a pas besoin d'être développé.

Il faut ensuite se hâter de soumettre les excursions de

l'esprit aux raports des sens, et comme on dit, l'ordre *intelligible* à l'ordre *sensible*; car, dès qu'on arrive à certaines divisions de la matière, les sens nous abandonnent; et dès que les sens nous abandonnent, il n'y a plus que conjectures et ténèbres. Mais ce n'est pas tout: le grand défaut de l'ancienne physique était de croire que *diviser* les corps, c'était les *analyser*; de supposer que les qualités et les formes reposaient sur je ne sais quelle base qu'ils apelaient *substance pure* et *homogène*, sans qu'il leur fut possible de s'y arrêter un instant; car cette base terreuse, cette matière inerte, cette poussière, ces atômes impalpables avaient toujours une figure qui reposait encore sur je ne sais quelle autre base plus intime. Ainsi, de figure en base et de base en figure, on tombait dans la divisibilité sans fin; et c'est de là qu'est sorti le système de la préexistence des germes implantés l'un dans l'autre à l'infini. En un mot, les anciens n'arrivant jamais qu'à des corpuscules de même nature, étaient dans l'impuissance d'expliquer les lois de leurs mouvemens, la variété constante de leurs agrégats et les causes de leur départ: l'homogénéité étant aussi absurde dans la nature, que l'égalité absolue parmi les hommes, et s'opposant également à l'harmonie du monde.

La chimie a mis ordre à ces stériles et fatigantes énigmes que la physique et la métaphysique se renvoyaient tour-à-tour, depuis tant de siècles. Les chimistes français, véritables fondateurs de cette science, ont d'abord écarté la divisibilité qui ne peut que dissoudre et détruire sans repos et sans fruit, pour s'attacher à l'analyse qui ne décompose les corps que pour les recomposer, et n'employe que la matière pour interroger la matière. D'expérience en expérience, ils sont descendus comme dans un nouveau monde, gouverné par des loix intérieures, aussi éclatantes que celles des planettes et des

soleils: les élémens ont subi la décomposition, et se sont partagés en subtances inconnues jusqu'ici, mais aussitôt soumises au calcul: tout est compté, pesé, mesuré; chaque substance a son alliée, ses mouvemens, ses fonctions et ses limites: les découvertes se sont multipliées, et la création de la chimie a exigé une nouvelle langue. On ne dira plus que la matière peut être infiniment dense, infiniment rare, infiniment élastique; qu'un grain d'or divisé peut couvrir la terre entière; que le globe du soleil peut être comprimé et réduit à la grosseur d'un ciron; qu'on peut arranger des planettes et des soleils proportionnés dans la capacité d'un atôme; et tant d'autres rêves consacrés par trente siècles de subtilités et que Pascal a chargés du poids de son nom! La nature délivrée de la tutelle des écoles, a désormais pour fondement l'heureux et inébranlable concours de la science et de la puissance combinées dans des substances inaltérables et diverses; l'organisation et la vie partent de plus loin; et le monde, avec des racines plus profondes, ne repose plus sur des abymes.

Devant ces bases certaines et harmoniques, devant ces affinités qui forment la chaîne fondamentale des êtres, ont disparu pour jamais, et les idées d'une substance unique, et cette division éternelle qui ne variait pas les propriétés, et pour tout dire, les précipices de l'infini: car les affinités, après avoir marié les substances dans les profondeurs de leurs ateliers, remontent avec elles et viennent développer l'univers, en préparant un siège à la vie, des tissus au sentiment, des fibres et des organes aux passions et aux idées: tous les corps, leurs formes et leurs qualités, résultent des combinaisons de ces substances hétérogènes: chaque dissolution est l'effet de leur séparation et conduit à une combinaison nouvelle: les lois qui président à leur union, ne les abandonnent

pas à leur départ, et la putréfaction n'est plus du répertoire de la physique. L'homme voit maintenant que tout est accord et alliance; que tout est attraction et mariage dans les différens règnes, au dedans comme au dehors; et que la nature formant et bénissant sans cesse de nouveaux hymens, n'est en effet qu'un grand et perpétuel sacerdoce.

Si la chimie, en analysant les corps, en trouvant leurs substances constituantes, en poussant la précision jusqu'à ne pas perdre un globule de vapeur dans leurs décompositions, n'a point touché au problême de la vie, du sentiment et de la pensée, le pas qu'elle a fait n'en est pas moins gigantesque. Plus de hazard dans l'univers; plus de divisions arbitraires et d'alliances fortuites; la foudre ne saurait détruire, les tempêtes ne sauraient égarer un atôme: les formes seules paraissent, disparaissent, reparaissent tour-à-tour, et le monde se balance entre deux séries de lois, les extérieures et les intérieures, changeant, mais fixe; agité, mais imperturbable.

C'est dans ce milieu que l'homme habite et qu'il promène le rayon de sa pensée, dont il agrandit toujours la circonférence, sans jamais pouvoir quitter le centre où Dieu l'a fixé. Le monde est tout harmonie pour lui, et il est en harmonie avec le monde; tout est fondé sur des proportions autour de lui, et il ne sent, il ne juge que des proportions. En effet, rien d'absolu pour l'homme: nos idées sont graduées sur notre échelle, et nous l'apliquons à tout. Il nous faut toujours une chose grande ou petite, légère ou pesante, chaude ou froide. Aussi, l'homme s'est fait mesure universelle, patron et module de tout ce qui l'environne. Il voit l'infiniment grand dans les masses qu'il ne peut embrasser, et l'infiniment petit dans l'atôme qui lui échappe. La lenteur lui paraît majestueuse, la rapidité, sublime: il faut qu'une chose soit élevée pour qu'il la couronne, et qu'il ploye le genou,

Sénéque dit très-bien, que les funérailles d'un homme sont toujours prématurées, lorsque sa mère y assiste.

La figure du globe que nous habitons s'est long-temps dérobée à nos regards, par l'effet de ses proportions. L'homme était sur la terre comme un ciron sur une statue, sans en soupçonner la forme; et de même que cette planette offre à l'homme des montagnes et des précipices, tandis que la lune, à cause de sa distance, lui parait aussi ronde qu'unie; de même il peut exister tel animalcule qui voie des creux et des éminences sur le marbre le plus poli.

C'est aussi par l'énormité de ses proportions et de ses espaces, que la terre résiste à nos consommations. Si nous brûlons dans un jour un arbre qui lui coûte un siècle, elle oppose l'immensité de ses forêts à nos petits foyers, comme ses vastes et fertiles plaines à nos estomacs étroits et voraces. Aussi les armées qui réunissent l'étendue à la voracité, affament d'abord tout un pays.

Enfin, les proportions nous tirent des questions épineuses sur les nomenclatures. Par exemple, les genres et les classes de l'histoire naturelle sont notre ouvrage : c'est donc *à nous* à trouver des caractères bien distincts pour établir nos méthodes et soulager notre mémoire. La nature ne répond que des espèces et des individus; et avec la fixité de ses *substances élémentaires*, nous n'avons à craindre ni la disparition des espèces connues, ni d'en voir paraître d'inconnues. Nous appelons *individus*, les êtres organisés qui ne peuvent *être divisés*, sans cesser d'être la même personne. Ainsi l'aile d'un oiseau, n'est plus l'oiseau; une branche n'est plus l'arbre; mais une fraction de pierre est toujours une pierre. *Quant* aux noms collectifs donnés aux différens objets de la nature

et

et de l'art, c'est à nos proportions, et non à la rigueur mathémathique, à décider la question. La différence d'une montagne à une colline, ou d'une armée à un corps de troupes, ne tient pas à un grain de sable ou à un soldat de plus ou de moins; et ce n'est pas une maison ou un verre d'eau qui distinguent une ville d'un village, ou une rivière d'un ruisseau: on ne juge les masses que par les proportions.

Je ne saurais trop inviter le lecteur à méditer sur l'effet des proportions; non seulement de celles qui constituent les formes et les différentes parties d'un animal, d'une statue ou d'un tableau; mais encore de ces proportions universelles de masses et de quantités, qui résultent de la comparaison de tous les êtres; car si l'étude des premières forme le goût, la connaissance des autres agrandit l'esprit et lui fait acquérir la faculté de la règle et du compas, je veux dire la faculté de s'étendre sans s'égarer. Les génies indécis aiment l'exagération et s'épuisent en conceptions extrêmes et solitaires; mais la connaissance et l'amour des proportions distinguent les esprits justes, et les conduisent aux découvertes, par les analogies. Ce n'est point de son imagination que Neuton obtint la dissection de la lumière, et la cause des lois astronomiques de Képler. Il faut donc, comme lui et tousles grands observateurs, s'attacher à l'éclatante certitude des faits et des proportions, et méditer ensuite sur les analogies qui sont les articles de foi du génie. Les faits, les proportions et les analogies conduisent à l'ordre général, l'ordre général aux lois, et les lois au législateur suprême. C'est alors que l'univers pèse de tout le poids de sa majesté sur un esprit bien fait; tandis que, pour l'homme inattentif, le système du monde est comme l'atmosphère qu'on porte et qu'on ne sent pas (1).

(1) Buffon qui demandait encore moins d'expressions que d'idées à son imagination, s'est moqué des faiseurs d'expériences et des affinités de la Chimie: nous

Pour me résumer en peu de mots sur les qualités et manières d'être des corps, ainsi que sur les difficultés qu'elles entraînent, il faut d'abord convenir que tout corps nous paraît nécessairement être en mouvement ou en repos, avoir une figure et occuper un lieu quelconque: mais on peut concevoir un corps sans couleur, sans odeur, sans saveur; comme on conçoit, par exemple, un globule d'air parfaitement transparent, insipide, inodore, et quoiqu'invisible, capable de nous avertir de sa présence, s'il était poussé sur nous avec quelque force. Les aveugles-nés conçoivent les corps sans couleur.

Il faut se dire ensuite que la nature ne connaît pas nos divisions en règnes, classes ou genres: elle a fait des substances soumises à des lois, et avec ces substances, elle a produit des individus doués de vie et de sentiment. Toute nomenclature se réduit donc à deux classes; celle des substances qui diffèrent par leurs essences et leurs lois, et celle des individus qui diffèrent par leurs organes et leurs fonctions. Il n'est plus là d'incertitude et d'équivoque. On peut confondre les genres; on ne confondra jamais les espèces et les individus, que faute d'observation: car la même espèce produira toujours les mêmes individus; les mêmes substances conduiront toujours aux mêmes composés. Ce sont en effet ces substances qui forment, par leurs affinités, des corps ou agrégats fixes, que nous avons apelés *bruts* assez mal-à-propos; et ce sont elles encore qui, tantôt comme substances, et tantôt comme corps, entrent dans la composition et la nutrition des plantes et des animaux, frappent les sens et

---

avons déjà assez de faits, dit-il, pour méditer toute la vie. C'est avec un tel principe qu'on enfante des *théorie de la terre*, des *histoire naturelle des minéraux etc.* Aussi les nouvelles observations ont déjà fait échec à sa gloire, et les Chimistes avec leurs affinités ébranlent de jour en jour sa statue.

avertissent le sentiment. De sorte que c'est la matière inanimée qui est chargée de mettre en jeu la nature animée, de revêtir, de nourrir, de solliciter et de récréer le sentiment et la pensée. Aussi avons-nous apelé *qualités des objets* les sensations variées qu'ils nous font éprouver. Mais, dans l'analyse, presque toutes ces qualités sont en nous, et il ne reste à la matière que ses lois, ses mouvemens, son étendue et les différentes fractions de cette étendue, qui, étant limitées, ont nécessairement une figure.

Maîtresse des élémens et des masses, la nature travaille du dedans au dehors; elle se développe dans ses oeuvres, et nous apelons *formes* les limites où elle s'arrête. Mais l'homme ne travaille qu'en dehors; le fond lui échappe sans cesse; il ne voit et ne touche que des formes.

Toute division à l'infini reste donc interdite à l'homme; à ses organes, puisqu'il ne touche que des formes; à son esprit, puisqu'arrivé aux substances élémentaires, il les trouve armées de lois qui les défendent de ses atteintes. Les imaginations qui s'obstineront désormais à disséquer un atôme, sans repos et sans terme, ne seront plus que les Danaïdes de la métaphysique.

On peut comparer le système de la création à celui du langage: tout discours se résout en phrases, la phrase en mots, les mots en lettres: au delà, il n'est plus de division; les élémens de la parole sont insécables. C'est ainsi qu'arrivé aux substances élémentaires, on ne divise plus. La seule différence qu'il y ait entre le système physique du monde et le langage, c'est que les substances ont des affinités qui les rapellent toujours aux mêmes agrégations: mais les lettres alphabétiques ne s'attirent pas entre elles; leurs combinaisons sont abandonnées à la volonté des hommes, ce qui explique la diversité des langues. Si les voyelles et les consonnes s'at-

tiraient en vertu de certaines lois, comme les substances, le langage serait unique et fixe comme l'univers.

Il faut encore se bien dire que les sensations et les idées dans l'esprit; le mouvement, le repos et la figure dans les corps, ne sont que des manières d'être, et non des êtres à part: mon attitude, mon ombre et moi, ne sont pas trois personnes; ce n'est que dans le discours que l'homme a personnifié les manières d'être; parce qu'il ne pouvait en parler, sans leur prêter l'existence, ni les distinguer, sans les traiter en individus. Cette fiction a conduit à de véritables erreurs, que quelques philosophes ont exactement relevées. Leurs réclamations n'empêchent pas cependant certains métaphysiciens de dire encore que l'homme n'est pas libre, puisqu'il est déterminé par son imagination, ou par ses passions: comme si notre imagination et nos passions étaient autant d'êtres réels; comme si elles étaient autre chose que nous. Mais nos idées, dira-t-on, sont quelque chose. Oui, sans doute; elles sont comme nos passions, comme la figure et les attitudes des corps, des mouvemens, des états de la matière et du sentiment. Mais que deviennent ces états et nos idées?... Ce que deviennent nos mouvemens; ce que deviennent la figure d'une bougie et l'éclat de sa flamme, quand l'une est consumée et l'autre éteinte. On prend, on laisse, on reprend des attitudes et des idées; et ces idées périssables ne laissent pas, en se succédant, de nous conduire à une volonté qui est aussi un état du sentiment, et cet état nous détermine à des actions. C'est ainsi que tous les pas d'un voyageur, en périssant tour-à-tour, ne laissent pas de le conduire à son but.

Il faut enfin s'appliquer de toutes ses forces à bien distinguer les idées simples des idées mixtes; car la confusion et les disputes sur la *puissance*, la *liberté*, la *nécessité*, le *luxe* etc. sont venues de ce défaut d'analyse. Nous appelons

idées simples, toutes celles qui ne peuvent se réduire en idées plus simples; et *idées mixtes*, celles qu'on décompose en idées simples. Or, dès qu'on prend pour simple, une idée mixte, toute définition devient impossible ou fausse. Par exemple; chaque jugement dans l'homme a un côté libre et un côté qui ne l'est pas; la volonté est donc mi-partie de pouvoir et d'impuissance; la liberté est donc une idée mixte. Mais tous les partis la croyaient simple, parce qu'ils ne la considéraient, chacun à part, que sous une de ses faces: les uns voulaient donc que l'homme fut éminemment libre, et les autres ne voyaient en lui qu'un automate.

Ainsi la puissance est une idée composée de force et d'organe. Si vous coupez les ailes à un oiseau, ses forces lui restent en entier; mais il a perdu la puissance de voler, en perdant ce faible organe composé de quelques plumes. Le vent, le feu et l'eau ne sont que des forces; apliquez-les à des moulins ou à des pompes, ils deviennent puissance. Le sentiment, comme pensée et volonté, est *organe* dans les animaux; leur corps est *point d'apui* et leurs mouvemens sont *forces*. Un homme en délire a perdu l'organe; il est *force* et non *puissance*.

La nature des idées mixtes ou composites est de ne rien laisser dans le creuset, quand on les décompose. Ainsi le *tems*, que ceux qui ne voyaient en lui que succession d'idées ou mouvement, avaient cru simple, est en nous une mixtion du *moi* et de la succession de nos idées; et au dehors, le résultat d'un point fixe que l'homme se donne, et de la suite des mouvemens qu'il observe. Cette conception si puissante dans notre entendement, si indispensable dans nos raisonnemens, est donc une idée composite, née du concours de l'esprit humain et du mouvement (1).

(1) Je me suis étendu sur la nature du tems, en voyant des gens du premier

Qu'on s'étonne maintenant que l'Être indivisible et sans proportions, immuable et sans besoins, ait tout divisé, tout assujetti à l'échelle des proportions, à la tyrannie des besoins, à la fuite des générations; cette surprise est digne de l'homme.

En voyant l'univers et ses lois, on reconnait l'éternel géomètre: on le reconnait encore en disséquant l'homme et les animaux: mais en les voyant agir, aimer, penser, on se demande comment l'artisan suprême a pu toucher un édifice si régulier avec le rayon de la pensée et la flamme des passions; comment il a pu faire que le mécanisme palpitât d'amour, que l'hydraulique versât des larmes, et qu'un automate séchât de crainte et tressaillît de desir et d'espérance; comment enfin un amas de matière inerte et périssable a pu devenir siège de vie et berceau d'immortalité!

Il faut en venir au sentiment: là cessent la géométrie et la mécanique: on est obligé de voir Dieu sous un tout autre aspect. L'homme ne maîtrise le mouvement, que parce qu'il a plus que le mouvement: une horloge ne saurait faire une autre horloge. L'homme a donc reçu le sentiment; mais celui qui a donné le sentiment, doit avoir plus qu'il n'a donné; celui qui a mesuré l'esprit à tous les animaux, doit avoir autre chose que l'esprit, puisque l'homme qui dispose du mouvement et le mesure, a plus que le mouvement; et quand l'essence de Dieu ne surpasserait l'esprit humain que de la portée dont l'esprit humain surpasse le mouvement, c'en serait assez peut-être pour expliquer l'univers et ses prodiges.

---

ordre, tels que Voltaire, s'écrier: *Qu'est-ce que le tems? hélas! je ne puis le définir.* Un tel aveu prouve deux choses: l'une que Voltaire n'était pas satisfait des définitions des métaphysiciens; l'autre qu'il croyait le tems un être aussi réel que mystérieux. Voyez dans *les Questions encyclopédiques* l'article où il donne ses *ignorances* pour celles du genre-humain.

L'Être qui a placé ses dimensions dans l'espace, sa puissance dans la perfection et sa liberté dans la nécessité, a voulu que l'homme se composât et jouît des reflets de son inaltérable et glorieuse existence.

Tel est, s'il est permis de le faire, le raprochement du créateur et de sa créature, que le sentiment sent qu'il est, mais Dieu est; que le sentiment sent qu'il est simple, mais Dieu seul est simple. Il apuye ses créatures, et elles ont la conviction de l'existence; il les compose, et elles ont la conscience de la simplicité.

Si quelques tribunaux philosophiques me citent et me demandent pourquoi, dans ce tableau des principes, j'ai placé l'existence de Dieu parmi les notions fondamentales de l'esprit humain, je répondrai que je ne peux concevoir l'univers sans puissance et la puissance sans intelligence. Il me faut, comme à l'univers, un Dieu qui me sauve du chaos et de l'anarchie de mes idées.

En effet, l'être qui pense a dû naturellement tomber à genoux devant la plus haute de ses pensées; et comme c'est dans la pensée qu'existent, dans toute leur plénitude, la certitude et l'évidence, Dieu devait donc jouir, dans l'esprit humain, du plus haut degré d'évidence et de certitude. Son idée délivre notre esprit de ses longs tourmens, et notre coeur de sa vaste solitude: Dieu explique le monde, et le monde le prouve; mais l'Athée nie Dieu en sa présence.

Chose admirable! unique et véritable fortune de l'entendement humain! les objections contre l'existence de Dieu sont épuisées, et ses preuves augmentent tous les jours: elles croissent et marchent sur trois ordres: dans l'intérieur des corps, toutes les substances et leurs affinités; dans les cieux, tous les globes et les lois de l'attraction; au milieu, la nature animée et toutes ses pompes.

J'ai essayé, en parlant des animaux, d'exposer les difficultés

qui s'élèvent contre cette providence qui arme les espèces contre les espèces, et l'homme contre tout. Chaque animal, dira-t-on, est destiné par la nature à vivre de matière organisée: la vie ne se soutient qu'aux dépens de la vie; cette loi universelle exclut donc toute idée de sensibilité, dès que le besoin parle. Je réponds, qu'il fallait nécessairement que la nature donnât la durée à l'individu ou à l'espèce. Elle s'est déterminée pour la perpétuité des familles, et la succession des individus. Ainsi, les formes personnelles sont passagères, et l'immortalité est restée aux espèces, à leur séjour et aux astres qui les éclairent. Dans tout ce qui respire, il n'y a d'impérissable, en effet, que les générations: les individus ne sont qu'usufruitiers; ils boivent tour-à-tour dans la coupe de la vie, et tout est viager pour eux dans un ordre éternel.

L'homme, ici-bas, n'a pas reçu des provisions pour l'immortalité: c'est un voyageur qui finit avec sa route. Si, par un concours de causes assez rare, sa carrière se prolonge, le trésor des sensations et des plaisirs, des souvenirs et des idées s'épuise, et l'homme, voyageur dépouillé, va se perdre et s'éteindre dans les deserts et les misères de la décrépitude; affreuse époque, où tout décède avant la mort! fausse et seconde enfance! douloureux contraste! pitié sans espoir! sombres voiles, derniers langes de l'homme! cercueil simulacre du berceau!

On peut aussi répondre aux objections tirées de la douleur physique, que si le besoin et les excès amenaient le plaisir, l'homme n'eût songé qu'à prolonger ses besoins et ses excès, et l'espèce eût d'abord péri. La crainte et la douleur, sentimens habituels de tous les animaux, en sont aussi les conservateurs. Le plaisir préside à la satisfaction de nos besoins et à l'accomplissement de nos fonctions; mais la douleur nous en fait des devoirs, et veille sur la vie entière. D'ailleurs

D'ailleurs, il fallait, pour être sensible au plaisir, l'être à la douleur: elle est donc l'apanage de tout être sensible: la nature devait donc plutôt être avare de l'un que prodigue de l'autre. Voilà pourquoi un effroi grand et subit enchaîne tout-à-coup, non seulement notre liberté, mais toutes nos passions: c'est que la crainte a été chargée de notre salut; et cela est vrai aussi en politique, où la sûreté marche toujours avant la liberté.

Ce ne sont pas des barrières, des forteresses et des armes que Dieu a préposées à la conservation du genre-humain, mais des sentimens. Les hommes dépendent, en détail, d'un père, d'une mère et d'une nourrice: l'enfant faible et nu n'a d'autre abri que la tendre pitié que sa faiblesse inspire; et la vie de chaque homme n'a d'autre garantie que la crainte de la perdre.

Quant au mal moral qui aflige et déshonore à la fois l'espèce humaine, on sait qu'il a les passions pour origine. La nature a mis l'homme sur la terre avec des pouvoirs limités et des desirs sans bornes: c'est cet excédent là, ce ressort qui nous porte au delà du but, qui change les besoins en desirs et les desirs en passions, et qui n'aurait peut-être pas été assez fort, s'il n'eut été violent. Mais est-ce donc aux hommes à justifier la nature? elle attend l'hommage de leur soumission, et non les plaidoyers de leur éloquence. Je me hâte d'arriver à quelques vues générales sur les passions, sources inépuisables de plaisir et de douleur, de gloire et de honte, de peintures et de réflexions, pour tous les hommes, à tout âge et dans toutes les conditions.

Si la métaphysique combat les idées fausses, la morale lutte contre les passions; mais elle y est embarrassée, car elles sont à la fois principes de mal et de bien. Que faire d'un animal pétri de faiblesse et de force, de hauteur et de bas-

sesse, d'admiration et d'envie, de barbarie et de pitié, de haine et d'amour; d'un être que les passions enchaînent et déchaînent, ennoblissent et avilissent? Leur empire est si éclatant, leurs invasions quelque fois si soudaines, qu'elles enlèvent les suffrages ou glacent la main de la justice et la voix de la morale. De là vient qu'on admire ou qu'on pardonne les premiers mouvemens: ils excusent les mauvaises actions et embellissent les bonnes.

Le despotisme de la volonté dans les idées, s'appelle *plan, projet, caractère, opiniâtreté:* son despotisme dans les desirs, s'appelle *passion.* On peut dire que toute passion est une vraie conjuration dont le sentiment est à la fois le chef, le dénonciateur et l'objet.

On a fondé toutes les passions sur l'amour de soi: mais il fallait distinguer entre l'amour-propre du moment et celui de la vie entière: la raison fait souvent taire le premier, pour n'écouter que le second, et l'héroïsme les sacrifie tous deux. L'amour de soi est inné: il est donc nécessaire et bon; mais il dégénère souvent en égoïsme, préférence exclusive et perpétuelle qu'un être qui se fait centre de ses affections, se donne sur tout ce qui l'entoure. Cet état est le contraire ou la privation absolue de l'héroïsme.

Le premier-né de l'amour-propre est l'orgueil: aussi les premières allégories des législateurs furent-elles dirigées contre cette passion. Comme une certaine philosophie, dont je parlerai plus bas, a tellement favorisé l'orgueil, qu'il paraît être le caractère du siècle, c'est contre lui que la raison et la morale doivent réunir leurs attaques; mais il faut le faire mourir sans le blesser; car, si on le blesse, l'orgueil ne meurt pas. Dans les occasions où l'orgueil des hommes est compromis, on parle en vain à leurs plus chers intérêts; c'est toujours l'orgueil qui répond et s'obstine; et l'orgueil est plus

près du suicide que du repentir. Il ne déplaît tant que parce qu'il se donne, s'attribue et s'arroge tout; d'où est venu le mot *arrogance*; et non seulement il nous prive du plaisir de lui accorder quelque chose, mais il nous met en disposition de lui disputer beaucoup. Amoureux ou ambitieux, l'orgueil est également maladroit; car il parle toujours de lui-même à l'objet aimé, et de son mérite aux puissances. On le représente solitaire, oisif et aveugle: son diadême est sur ses yeux.

Mais la vanité est ouvrière: elle a un oeil qui mendie les regards et des mains qui appellent l'industrie: elle est donc aussi favorable aux empires que l'orgueil leur est funeste; elle est plus sociale; elle fait plus d'heureux que l'orgueil; car il est rare de n'être pas heureux d'une chose dont on est vain. Je ne parle point ici de cette foule d'hommes célèbres qui n'ont puisé leur enthousiasme que dans les regards d'autrui. La vanité fut d'abord décriée par les casuistes, comme l'intérêt de l'argent: la politique les a réhabilités tous deux. Cependant la morale et le bon goût trouveront toujours que l'orgueil et la vanité entachent le vrai mérite. Il y a quelque chose de plus haut que l'orgueil et de plus noble que la vanité, c'est la modestie; et quelque chose de plus rare que la modestie, c'est la simplicité.

La plûpart des jeunes-gens sont timides et orgueilleux, au lieu d'être assurés et modestes.

Il n'est permis de parler aux autres que des avantages qu'on peut leur communiquer. On peut donc parler de sa raison, de ses principes et de ses découvertes; mais on ne peut vanter impunément sa beauté, sa naissance, son esprit et ses talens; toutes choses incommunicables. Qui se dit riche, doit être libéral, sous peine d'être insuportable.

L'orgueil et la vanité ont un raport remarquable, c'est de précéder l'amour et de lui survivre; parce que l'amour ne

fait que des pertes, et que tout est recette pour l'orgueil et la vanité.

Si l'amour naquit entre deux êtres qui se demandaient le même plaisir, la haine est née entre deux êtres qui se disputaient le même objet. Mais les hommes se lassent d'aimer; ils se lassent même de se battre, et ne se lassent pas de se haïr. C'est que l'amour et la guerre ont des causes; la haine a ses raisons: c'est que si l'amour et la guerre ont leurs fureurs, ils ont aussi leurs périodes: la haine a sa patience.

Après l'orgueil, l'ambition et l'envie tiennent un rang considérable parmi les passions. Elles diffèrent en ce que l'ambition veut obtenir son objet, et que l'envie veut détruire le sien. La haine est le besoin du mal d'un ennemi, et l'envie est le mal que nous fait tout succès. Si on le surpasse, l'envieux crie qu'on l'opprime. Qui croirait que la faculté de comparer, source de justesse dans l'esprit, soit dans le coeur, la mère de l'envie?

Dans les tems de trouble et dans les états électifs, les ambitieux sont les fanatiques de la liberté: dans les tems calmes et dans les états héréditaires, ils sont des modèles de bassesse. L'envieux ne varie pas. L'ambition dicte moins de lois dans les états monarchiques, que l'envie, dans les démocratiques. C'est elle qui détacha un rameau de l'olivier sacré, pour en couronner Aristophane, ennemi de tout ce qui avait quelque éclat dans Athènes; c'est elle qui tempérait par des injures les triomphes des généraux romains.

Il circule dans le monde une envie au pié-léger, qui vit de conversations: on l'appelle *médisance*. Elle dit étourdiment le mal dont elle n'est pas sûre, et se tait prudemment sur le bien qu'elle sait. Quant à la calomnie, on la reconnait à des symptômes plus graves; pétrie de haine et d'envie, ce n'est pas sa faute si sa langue n'est pas un poignard.

A côté de l'ambition et de l'envie, marche l'avarice. Elle est née de l'association de l'or avec toutes les sortes de biens; et c'est cette puissante idée, toujours présente à l'esprit, qui donne tant de vigueur à cette passion. Possesseur du signe ou de la formule de toutes les jouissances, l'avare ne saurait s'en dessaisir; il se consume dans le moyen et reste toujours en puissance, sans jamais passer à l'acte. C'est le pauvre par exellence; c'est l'homme le plus certain de n'être pas aimé pour lui-même. L'or, semblable au soleil qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes ames et rétréoit les mauvais coeurs.

Les passions se font différentes issues. On voit des hommes, non seulement avouer leurs vices, mais s'en vanter; on en voit d'autres, les cacher avec soin: les uns cherchent des compagnons et les autres des dupes. Mais observez que les vices sont souvent des habitudes, plutôt que des passions.

On distingue aussi les goûts des passions, à cause de leur peu d'intensité et de la frivolité de leur but. Il y a des hommes qui ont des goûts nobles et des passions viles; d'autres ont des goûts honteux et des passions nobles. En général, on est à plaindre quand on a des passions opposées à son intérêt, et des goûts contraires à ses besoins. L'un permet à son estomac de troubler son cerveau; l'autre, avec du tabac, met le siège devant son entendement et oblitère son odorat et sa mémoire. L'homme de lettres, en condamnant son corps au repos et sa tête au mouvement, demande aux idées les distractions que le vulgaire n'obtient que des sensations: tous font une guerre perpétuelle à l'ennui.

C'est que la nature ayant soumis l'homme au besoin de chercher sa vie, semble n'avoir pas prévu l'ennui: mais la richesse ayant tué le besoin, l'ennui s'est aussitôt attaché à la richesse; car si la pauvreté fait gémir l'homme, il baille

dans l'opulence. Quand la fortune nous exempte du travail, la nature nous accable du tems.

Pour le riche ignorant, le loisir est sans repos, le repos sans charmes, et le tems, trésor de l'homme occupé, tombe comme un impôt sur le désoeuvrement. Le savant se cherche et le riche s'évite.

Dieu qui n'a permis que fort tard à la chimie de séparer le feu de la lumière, a voulu que l'homme distinguât de bonne heure son entendement de sa volonté, et sa raison de ses passions. Pour les définir exactement, on peut dire que les passions sont des desirs violens, occasionnés par des besoins naturels ou factices, accompagnés de souffrance jusqu'à leur accomplissement ou à leur extinction. Les passions sont donc naturelles ou factices. Les naturelles, fondées sur les besoins physiques, se terminent par la satisfaction, par des accidens, ou par la mort. Les factices nous font éprouver pour des choses non-nécessaires, les desirs et les tourmens que la nature avait destinés aux besoins de pure nécessité. Les premières finissent d'abord, les secondes règnent souvent sur la vie entière.

L'intérêt personnel, la crainte et le courage, l'espérance et le désespoir; la colère, l'amour et la haine; le desir et la répugnance; la joie et la tristesse sont, comme la faim et la soif, des besoins naturels du sentiment, tant qu'il ne servent qu'au maintien et au bien-être de l'homme; mais l'exagération de ces affections naturelles les fait glisser vers les passions qu'on apelle *factices*; non qu'elles soient illusoires, car elles sont aussi réelles que les autres; mais parce que ce n'est pas immédiatement la nature qui les donne. L'ambition, l'envie et l'avarice sont des fruits de la société; et pour parler plus exactement, il n'y a de passions simples que celles qui viennent de la nature; les autres sont des vices ou des vertus,

des mélanges de passions, de projets et d'actions. Un homme tel que Pascal, par exemple, est né bilieux; mais si les méchans peuvent seuls émouvoir sa bile, alors sa colère et sa haine sont l'expression de la vertu indignée contre le vice.

Cependant les moralistes ont décrié les passions, parce qu'ils n'ont vu que leurs ravages: c'était ne voir que l'orage et la grêle dans les nues, que tempêtes et naufrages dans la navigation. En ramenant donc le mot *passion* à son vrai sens, nous observerons que la moralité d'une passion dépend de son objet. Entre celui qui brûle de l'amour du bien public et celui qui ne travaille que pour lui-même, entre celui qui se réjouit et celui qui s'afflige de mon bonheur, la différence est de l'héroïsme à l'égoïsme, de l'amitié à la haine, de la bienveillance à l'envie. Ainsi du vice à la vertu, comme d'un pôle à l'autre, comme du ciel aux enfers, la distance est infinie; et les passions sont les vents qui nous y poussent. Exiger l'homme sans passions, c'est vouloir régenter la nature. Point de grandes actions, en bien comme en mal, sans enthousiasme: mais l'enthousiasme est rare, et c'est de la foule des habitudes qui ne blessent que légèrement l'ordre et la raison, ou de celles qui constituent l'homme honnête et raisonnable, que la vie entière se compose; c'est sur elles qu'on est jugé et que se fondent les réputations ordinaires, aussi loin de la gloire que de l'infamie. Quant aux actions indifférentes, elles sont traitées dans la vie, comme les expressions communes dans le discours.

Tant de grands hommes ont écrit sur les maladies et les remèdes de l'ame, sur le vice et la vertu, que je m'en tiendrai toujours aux vues les plus générales.

On distingue d'abord deux sortes de conscience dans l'homme: *la conscience du sentiment* qu'on apelle *conscience du moi*, conviction fixe dont la nature a pourvu tous les

animaux, tant ceux qui réfléchissent sur leur *moi*, que ceux qui agissent en vertu de ce *moi*, sans réflexion: et *la conscience morale* qui, toute fondée qu'elle est sur la justesse et la sensibilité naturelles de l'homme, ne germe pas chez les uns et dépérit chez les autres, si l'éducation ne vient à son secours. On peut élever des hommes et des peuplades entières à un point d'immoralité effroyable. Il y a des exemples d'hommes qui ont perdu leurs remords, et d'hommes qui n'en ont jamais eu. Il faut bien s'inculquer cette triste vérité, afin de s'attacher de plus en plus à l'éducation morale, cet ange conservateur des sociétés. Ceux qui disent que le remords et la conscience morale sont innés, leur donnent une origine plus auguste, et pour ainsi dire, une sanction de plus: mais si on s'en fiait uniquement à la nature, si on négligeait de graver des principes de justice, de crainte et d'honneur dans les enfans, qui oserait répondre du genre-humain? Ce n'est pas la nature, c'est la morale qui aprend aux hommes, qu'il vaut mieux être malheureux par une infortune que par un remords, comme il vaut mieux trembler de froid que de fièvre. L'homme naît sensible, ardent, égoïste et craintif. Il s'agit de diriger ces premières dispositions; et pour cela, de s'en emparer, de les disputer aux passions qui ne cherchent qu'à fausser la conscience; il s'agit, en un mot, de saisir l'homme au début de la vie, et de lui montrer les deux routes qui s'ouvrent devant lui; celle où la vertu l'apelle, et celle où le vice le pousse. La jeunesse, comme la verdure, pare la terre; mais l'éducation la couvre de moissons.

On apelle *vertus* les efforts constans contre les passions, et les services soutenus qu'on rend aux hommes. Les vertus sont tantôt des triomphes de la raison, et tantôt des sacrifices de l'intérêt personnel: mais la constance est sur-tout le caractère de

de la vertu; car une bonne action n'est pas plus la vertu, qu'un plaisir n'est le bonheur. La négation même de tous les vices ne serait pas la vertu: il faut une suite d'efforts et d'actes vertueux: il faut être juste sans relâche et bienfaisant avec choix; placer le bien dans l'ordre et l'ordre en tout.

Cette définition conduit à diviser les vertus en deux classes: celles qui ne sont utiles qu'à nous, comme la prudence et la tempérance; et celles qui sont utiles aux autres, comme la bienfaisance et la justice. Mais il faut s'entendre: ce qui ne serait rigoureusement utile qu'à nous, ne serait pas vertu, en ce sens que, pour un solitaire, il n'y a ni vertu ni vice. Mais dans l'ordre social, un homme n'a pu se rendre prudent tempérant, vigilant, sans en devenir plus propre à être bon père de famille, bon soldat, bon magistrat; et c'est en ce sens que des qualités qui lui semblaient d'abord personnelles, deviennent en effet des vertus.

La raison, et Socrate avec elle, ont mis la science au rang des vertus. Il résulte de cette juste et noble opinion, que le savant et l'homme de lettres sans intrigues, sans autre intérêt que celui des hommes et de la raison, sont nécessairement des êtres vertueux. Quand il ne feraient, dit Sénéque, que penser sainement du bien et du mal, parler hautement et dignement des vérités, enseigner aux hommes la route de la vertu, et flétrir le vice et l'erreur de toute la puissance de la parole, ils ne laisseraient pas de mériter beaucoup du genre-humain qui jouit du fruit de leurs veilles.

Quelques écrivains passionnés ont placé la vertu si haut, qu'ils l'ont rendue inaccessible. Il en est résulté deux inconvéniens: ils ont contristé les gens de bien et affranchi le vice: ils ont fait croire que le culte était autre chose que la pratique; ils ont enfin oublié que la vertu n'a pas de théorie.

Une des propriétés de la vertu, c'est de ne pas exciter

l'envie. La fortune serait trop fière d'être le prix de la vertu. D'ailleurs, si les hommes fondaient des prix pour elle, ils les décerneraient bientôt à l'hypocrisie. Et si quelquefois on récompense les services et les talens, c'est qu'on ne saurait les feindre. L'admiration publique est le pain du talent: mais il faut l'avouer, à la manière dont les hommes distribuent la gloire, elle n'est plus un piége pour la vertu.

Quand la vertu est unie au talent, elle met un grand homme au dessus de sa gloire. Le nom de Fénélon a je ne sais quoi de plus tendre et de plus vénérable que l'éclat de ses talens.

Heureusement que l'honneur, cette fière et délicate production de l'orgueil et de la honte, supplée en général à la vertu, comme la politesse à la bonté. Sur quoi j'observerai que les femmes ont deux sortes d'honneur; l'un, qui leur est propre et que nous attaquons sans relâche; l'autre qui leur est à-peu-près commun avec nous et qui ne tient guères, quand le premier n'est plus. Ce qui est modération dans un homme, serait incontinence dans une femme.

En traitant de la vertu, les moralistes ont examiné jusqu'à quel point on peut prendre sur soi, ou réprimer ses passions; et là dessus il me souvient que Sénéque cite un exemple frappant; mais il en tire une fausse conséquence. Il s'agit d'un tyran qui tue d'un coup de flèche le fils d'un de ses courtisans: le père dit au prince, qu'*Apollon n'aurait pas mieux tiré*. Il est certain, ajoute le moraliste, que ce malheureux père souffrit beaucoup; mais il sut se contenir et prendre sur lui. Oui sans doute; mais c'est la crainte ou l'ambition qui enchaînèrent la nature; c'est le courtisan qui étouffa le père: ce misérable fit taire la douleur et la vengeance, mais il fit parler l'adulation et la lâcheté. Est-ce donc là un exemple à proposer? La vertu ne consiste pas à opposer

ainsi les passions aux passions. On a vu quelques femmes passer leur vie sans rire, de peur de montrer une bouche sans dents: cet effort était-il donc une vertu? Règle générale: le triomphe d'un vice sur un autre n'est pas vertu.

Au reste, tel homme est plus près de se laisser opprimer pour la vie, que de se réprimer un seul moment; et tel autre serait heureux et vertueux, s'il employait à se maîtriser lui-même, la moitié des soins et de la constance qu'il met à dominer les autres. Ceci me conduit à dire un mot sur le bonheur.

On sait que les plaisirs naturels sont simples; on ne peut les analyser; mais on analyse le bonheur. Chaque âge, chaque imagination s'en compose un à son gré. Les plaisirs physiques sont des instans que les sens dérobent à la pensée: mais on ne conçoit pas le bonheur en délire. Hobbes dit que le bonheur serait de réussir toujours: en effet, chaque but atteint est moment de bonheur. Mais le charme vient sans doute de la rareté ou des obstacles; l'homme qui réussirait sans interruption et sans résistance, se lasserait d'enfanter desir sur desir. La volonté, comme l'appétit, ne peut se passer d'intervalles.

On apelle donc *bonheurs* les choses heureuses, les succès accidentels. Il y a aussi des bonheurs négatifs, comme, d'échaper à un péril, de n'être pas aussi malheureux qu'on pourrait l'être etc. Le nom de *bonheur* lui-même prouve que nos pères n'ont porté que fort tard leurs vues vers une félicité durable. Car le bonheur et le malheur ne signifient au fond, que *bonne* ou *mauvaise heure*; et nous avons dit long-tems, *bien heuré* et *mal heuré*, pour *heureux et malheureux*.

Le bonheur en général fait plus de flateurs et d'envieux que le mérite; parce qu'il éblouit et irrite plus de monde; le

mérite ne frappe et ne blesse qu'une certaine classe. D'ailleurs le mérite peut être malheureux et l'est souvent; ce qui réconcilie avec lui.

C'est d'un côté, une chose remarquable que la tranquille inattention, l'ingratitude habituelle avec laquelle on jouit des dons essentiels de la nature, comme de la vue, par exemple; et de l'autre, le désespoir qui nous saisit, si quelque accident nous en prive. C'est tout le contraire pour les choses de l'art: on jouit d'un bon spectacle avec des transports qui n'ont d'égal que la facilité de s'en passer.

Entre la jeunesse et la vieillesse, la différence, pour le bonheur, est du mouvement au repos, des espérances aux souvenirs, du pouvoir à l'impuissance. Le mouvement attrape plus d'aventures bonnes ou mauvaises; le repos se dérobe mieux aux unes et aux autres. C'est donc dans la jeunesse qu'on est éminemment heureux ou malheureux: le vieillard reste sous le bouclier de son insensibilité; il n'a qu'un bonheur négatif.

On ne pleure jamais tant que dans l'âge des espérances; mais quand on n'a plus d'espoir, on voit tout d'un oeil sec, et le calme nait de l'impuissance. Les pavots de la vieillesse s'interposent entre la vie et la mort, pour nous faire oublier l'une et nous assoupir sur l'autre. Si on écarte les infirmités de l'âge, il n'y aura de vieillards malheureux que ceux dans qui les desirs survivent aux facultés. La victime qui se pare de roses rend son sacrifice plus douloureux, et les souvenirs sans espoir ne sont que des regrets

Il est triste d'avoir un grand nom et de manquer de fortune; d'avoir une grande fortune et de manquer de naissance; d'avoir de la naissance et de la fortune, et de manquer d'esprit; d'avoir de l'esprit et de manquer de considération; d'avoir enfin une éducation distinguée et de vivre avec des

gens du peuple. Il n'est pas moins vrai que, de son côté, l'homme du peuple est à la gêne avec les hautes classes; et que si la science gémit du voisinage de l'ignorance, celle-ci fuit à son tour les communications avec le mérite. Il semble donc que le bonheur soit harmonie; et c'est en effet dans l'harmonie que se trouverait le bonheur, si les passions et l'ennui ne venaient trop souvent corrompre les dons de la fortune et les fruits de l'industrie et de la sagesse.

Comme les proportions sont mieux gardées dans les états médiocres, parce qu'ils sont aussi éloignés des grandes prospérités que des grandes infortunes, et qu'on n'y a, ni trop négligé, ni trop fatigué son esprit, c'est là qu'on trouve souvent quelque image du bonheur. Les conditions médiocres ne fournissent pas, il est vrai, des sujets à l'histoire ou à l'Epopée; mais les hommes d'un certain ordre savent bien ce qu'il en coûte pour occuper les regards de ses contemporains et fixer l'attention de la postérité.

C'est donc une idée populaire et fausse que le bonheur soit attaché aux hautes conditions; et les Philosophes qui ont si souvent consigné dans leurs livres l'éloge de la médiocrité, qui l'ont si souvent applaudie sur les théâtres, devraient rougir d'avoir soulevé le peuple, à l'aide de cette envie naturelle aux hommes, qui leur fait haïr ceux qu'ils suposent heureux; et porter plus impatiemment les plaisirs d'autrui que leurs propres peines.

On peut avoir goûté de tout, être couvert de gloire, comblé de biens, avoir même connu le malheur, et soupirer de fatigue ou sécher d'ennui au sein de tant de félicités apparentes. Mais si la tristesse est si près de la fortune, pourquoi l'envie est-elle si loin de la pitié?

Qu'on ne s'étonne donc pas qu'il soit si difficile de définir ce qu'il est si rare de rencontrer, ce qu'il est peut-être im-

possible de se bien représenter. Il est plus facile à l'imagination de se composer un enfer avec la douleur, qu'un paradis avec le plaisir. Il faut donc s'en tenir à notre destin, et voir si on ne trouverait pas dans le caractère des hommes ce qu'on n'apperçoit guères dans leurs conditions.

En général, les hommes aiment mieux être insolens qu'heureux, et opprimés qu'humiliés; et voilà pourquoi les égards font moins d'ingrats que les services, parce que les égards parlent à la vanité et que les services ne s'adressent qu'aux besoins. D'où il résulte que la hauteur se fait plus d'ennemis que la cruauté: ce qui explique, en quelque sorte, les revers des cours et les succès des révolutions.

Ainsi le bonheur, ou le malheur, et c'est une vérité d'expérience, dépendent presque toujours du caractère, tant pour les individus que pour les peuples.

Quoique tout être sensible naisse essentiellement animal d'habitude, il y a des ames qui se développent avec une certaine roideur, une fixité, une inflexibilité qui ferait penser qu'elles ont été plus fortement trempées que les autres. De là vient que le caractère est souvent nommé *complexion* et *tempérament*.

Tantôt le caractère est le fruit d'une passion dominante, tantôt de certains principes qu'on s'est faits, et tantôt de quelque puissant préjugé qu'on a reçu. Dans tous ces cas, l'homme à caractère impose également à ses propres passions et aux passions des autres: et non seulement l'individu à grand caractère résiste à cette double tyrannie, mais il finit souvent par établir la sienne.

Les caractères sont rares chez les peuples polis et communicatifs. Les enfans et les sauvages, qui ont presque toujours une passion dominante, que le contrepoids des idées ne balance pas, offrent des traits de caractère qui étonnent. On

peut en dire autant des femmes; ce qui explique le bonheur de leur règne : car pour régner, il faut des volontés; et les femmes qui n'en manquent pas, portent le sceptre avec gloire.

Mais le vrai caractère est celui d'un César ou d'un Cromwel; caractères qu'ils se sont fait, ou que du moins ils ont fortifié de toutes les ressources de leur esprit, de ce même esprit qui affaiblit ordinairement le caractère chez tous les hommes. Car plus on a l'esprit vaste, et plus on est en proie au mouvement et à la variété de ses idées; plus l'esprit est délié, et plus la nuance qui le décide est fine. La première objection, le moindre obstacle suffisent pour replonger une tête pensante dans le doute ou la délibération; tandis que les hommes qui ne jugent que les masses ou qui ne cèdent qu'aux passions fortes, sont plus intraitables et plus fixes.

On sait que dans toute délibération, notre dernier desir est notre volonté, et que c'est notre dernier jugement qui forme notre opinion. Celui qui n'a qu'un desir ou qu'une opinion, est un homme à caractère.

Les individus extraordinaires qui exécutent de si grandes choses, sont ceux qui naissent dans des temps favorables, avec une entière conformité entre leur caractère et leur talent. Car alors, le talent dirige le caractère, le caractère fait valoir le talent, et le tout se déploye sur un théâtre préparé par la fortune.

Mais quel que soit le caractère des hommes, généralement parlant, les situations, les idées et les passions du moment décident presque toujours leurs déterminations.

Quand on lit les malheurs des grands personnages de l'antiquité, on s'attendrit, on s'écrie : *ah! que n'ai-je vécu de leur temps ; je n'aurais pas souffert de telles injustices!* mais nous parle-t-on des malheurs de nos voisins et de nos amis, nous sommes de glace, nous nous resserrons, nous allons quelquefois jusqu'à nous réjouir de ce qu'ils ont bien voulu se charger pour nous des outrages du sort. D'où vient cette étrange disparate? C'est qu'en lisant, je ne suis que spectateur; c'est que j'occupe le rivage d'où je contemple un vaisseau qui périt, et je peux me livrer à toute ma sensibilité. Mais au lieu des temps passés ou des événemens étrangers, me parlez-vous de ce qui m'environne et me touche, de spectateur deviens-je acteur? alors me trouvant moi-même sur le vaisseau qui périt, je garde toute ma pitié pour moi, et la communauté du péril ne me laisse pas de compassion pour les compagnons de mon naufrage. En général, l'indulgence pour ceux qu'on connaît est bien plus rare que la pitié pour ceux qu'on ne connaît pas.

La simple différence des sensations aux idées en jette une immense parmi les hommes. Voyez de quel œil différent Apicius et Pline le naturaliste contemplent une perdrix : voyez, lorsqu'il tonne, le superstitieux et le savant : l'un oppose des reliques, l'autre un conducteur à la foudre.

Sans pousser plus loin les définitions et les rapports des caractères, il paraît certain que c'est des contrariétés ou des complaisances des hommes et de la fortune, que le caractère tire ses règles de bonheur ou de malheur. Les cœurs nés faciles et les esprits flexibles mollissent davantage sous la main de

de la fortune et des hommes: ils sont plutôt les jouets, que les favoris ou les victimes du monde et du sort.

Le défaut ou l'absence de caractère s'apelle *faiblesse*, *indécision*, *irrésolution habituelles*: état où l'ame ne conçoit que des desirs impuissans ou sans consistance, et s'abandonne toujours à des impulsions étrangères; où elle voit et néglige le bien qu'elle aime, et fait le mal qu'elle voit et qu'elle hait; où elle murmure des maux inévitables, et souffre ceux qu'elle peut empêcher. L'homme d'état, sans caractère, est plus redoutable que le méchant. On dit qu'il est zéro; oui, mais il est zéro, plus tous les méchans qui l'environnent et le gouvernent. Nous regarderions comme la plus funeste des plantes, celle qui serait tantôt salutaire et tantôt vénéneuse: les poisons fixes ne sont pas si dangereux.

Il me reste à parler du plus noir des vices et de la plus effrayante des passions; de l'hypocrisie et du fanatisme.

L'hypocrisie est proprement le vice de l'homme en société, pour deux raisons également frappantes: l'une, que l'homme est le seul animal chez qui le sentiment se replie sur lui-même, pour y contrarier la vérité des sensations et la naïveté des impulsions naturelles: cette faculté est à la fois pour lui source de réflexion et de fourberie. L'autre, que nous sommes la seule espèce qui vive sous un pacte social, et par conséquent la seule qui puisse y manquer, en abusant de la parole contre la vérité, du serment contre la conscience et de la foi publique contre toute la société.

Cet odieux sentiment qui fait prendre au vice les dehors de la vertu, qui fait qu'un scélérat recommande la probité à son fils, qui force, en un mot, le crime à n'ourdir sa trame que dans l'ombre; ce sentiment, dis-je, est pourtant une des sauvegardes de l'ordre social. Car si le scélérat, lui-même, s'apelait hautement *scélérat*, si le brigand s'intitulait *brigand*, tout

serait perdu. Ce mensonge du crime, ces précautions du vice sont, selon l'heureuse expression de La Rochefoucauld, des hommages à la vertu et des ménagemens pour le genre-humain. Mais le fanatisme menace également et la vie de l'individu qui en est atteint et le salut des gouvernemens qui le tolèrent.

C'est un état d'exaltation et de délire résultant du concours d'une passion dominatrice et d'une idée qui s'asservit toutes nos idées. Tout état d'exaltation se présente sous deux faces.

Quand cet état a pour cause une idée qui, pour nous dominer, a besoin de se concentrer, alors, il ne corrompt et ne trouble que la raison et le repos de l'individu qui en est malade. L'amour, par exemple, a son idolatrie; mais entre deux amans dévorés des mêmes feux, chacun d'eux voit le monde entier dans l'objet qu'il adore, et un coeur plein de sa divinité ne lui cherche guères d'autres adorateurs. On a cependant vu des chevaliers errants et quelques princes égarés par la passion, forcer les hommages des passans et des peuples entiers, en dressant des temples à l'objet de leur culte particulier: leur amour était un fanatisme. Il n'en est pas ainsi de cette soif ardente, que Virgile a pourtant nommée *le fanatisme de l'or;* cette passion ne cherche pas de prosélytes. Car, ce n'est point aux opinions, ce n'est point aux hommages qu'elle vise, mais à l'or et à l'accumulation des propriétés de toute espèce, par toutes les routes de la fortune, de l'industrie et du crime; ce qui la distingue du fanatisme religieux, du fanatisme des conquêtes et de l'avarice ordinaire, qui se contente de couver son trésor. Cette ardeur, cette âpreté du lucre est le caractère dominant des capitales et des villes commerçantes: et si parmi tant d'hommes qui se gorgent de richesses, il en est si peu d'heureux, c'est

que les moyens qui rendent un homme propre à faire fortune, sont les mêmes qui l'empêchent d'en jouir.

Je finirai par deux observations importantes : l'une, que la métaphysique n'étant que l'usage le plus délié de l'esprit, s'appliquant à tout, et n'ayant pas de département particulier, ne diffère pas de l'esprit analytique et n'est point une science. Le métaphysicien n'est pas chargé spécialement d'expliquer les difficultés, mais de les exposer nettement : ce n'est donc point l'essence du sentiment, mais ses opérations ; comme ce n'est point la nature du mouvement et de la matière, mais les lois de l'un et les propriétés de l'autre, que le métaphysicien considère. Il distingue entre les idées simples et les idées mixtes ; entre les notions absolues et les notions relatives : il sait, par exemple, que le mouvement est absolu et que la vitesse est relative ; que la figure et les grandeurs sont relatives, et que les limites sont absolues ; qu'en touchant un corps, c'est réellement lui qu'on touche, parce que, si les limites sont le lieu où finit un corps, elles sont aussi le lieu où il commence. Ainsi, quoique nous ne touchions que les formes des corps à travers les formes de nos doigts, l'existence des corps et la nôtre n'en sont pas moins réelles : il y a contact de limite à limite. Si l'œil ne reçoit que des images, si le toucher ne manie que des surfaces ou ne perçoit que des formes, la réunion des deux sens nous fait concevoir la *figure*, mot composé d'*image* et de *forme*. Si la pointe d'une éguille nous pique, elle peut offrir un appui spacieux et commode à un animal d'une petitesse proportionnée. Le métaphysicien conclut donc que les figures des corps sont en nous, et que leurs limites sont en eux. Flambeau du langage et de tous les arts, la métaphysique éclaire,

indique et ne fait pas. Elle s'exerce sur tout ; mais elle dépend encore plus des progrès de l'esprit et des langues, que du perfectionnement des arts et des sciences : et voilà pourquoi il y a eu des métaphysiciens dans tous les temps. C'est sur-tout aux époques où l'on avait plus de subtilité que de savoir et plus d'imagination que d'expérience, que florissait le pyrrhonisme : il naquit des avances de l'esprit sur la science : car, pour douter de tout, il suffit d'avoir de l'esprit et de ne rien savoir.

La seconde observation, c'est que, quoique j'aie personnifié le sentiment, c'est l'homme seul que j'ai prétendu peindre. Qu'on le considère comme une enveloppe animée ou comme une âme enveloppée, je dis nettement que je ne reconnais de *personne* dans l'homme que l'homme même.

En dernier résultat, nos ouvrages ne sont que des machines; mais les animaux sont des personnes, et par conséquent des puissances animées : or, il n'y a, et ne peut y avoir de puissance animée purement passive. Tout être qui sent, *reçoit et perçoit* : il est donc passif et actif dans la même opération. Réduire l'homme à la faculté de sentir, ce n'est donc pas le restreindre : quand il passe des perceptions aux notions, et des sensations aux idées, en un mot, quand il pense, il est encore plus actif. Toute action des corps sur les sens, est toujours suivie d'une réaction du sentiment : mais si l'animal reçoit un coup trop violent, il meurt sans l'avoir senti : alors il n'y a point de réaction : l'animal a été purement passif. Les philosophes qui disent que l'animal ne fait que sentir, et que par conséquent il est machine; et ceux qui, pour les réfuter, avouent que si l'homme par exemple,

ne fesait que sentir, il ne serait en effet qu'une machine, se trompent également.

Je traiterai ensuite de l'invention, de l'usage et de l'histoire générale des langues : Nous verrons alors l'esprit humain se développer dans la parole et se rendre visible dans l'écriture. Tout art est né des importunités du besoin et des refus de la nature ; et la parole est le premier des arts.

FIN du Tableau de l'homme intellectuel et moral.

DE

DE L'UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE.

PAR A. C. RIVAROL AINÉ.

SUJET PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE DE BERLIN, EN 1783.

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle?
Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative?
Est-il à présumer qu'elle la conserve?

PARIS,
CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire, Quai Voltaire, n.° 10.
AN HUITIÈME (1800).

DE

L'UNIVERSALITÉ

DE LA

LANGUE FRANÇAISE.

SUJET PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE DE BERLIN, EN 1783.

Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle?
Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative?
Est-il à présumer qu'elle la conserve?

UNE telle question proposée sur la langue latine, aurait flatté l'orgueil des Romains, et leur histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques: jamais en effet pareil hommage ne fut rendu à un peuple plus poli, par une nation plus éclairée.

Le tems semble être venu de dire le *monde français*, comme autrefois le *monde romain;* et la Philosophie, lasse de voir les hommes toujours divisés par les intérêts divers de la politique, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout de la terre à l'autre, se former en république sous la domination d'une même langue. Spectacle digne d'elle, que cet uniforme et paisible empire des lettres qui s'étend sur la variété des peuples, et qui, plus durable et plus fort

que l'empire des armes, s'accroît également des fruits de la paix et des ravages de la guerre!

Mais cette honorable universalité de la langue française, si bien reconnue et si hautement avouée dans notre Europe, offre pourtant un grand problême: elle tient à des causes si délicates et si puissantes à la fois, que pour les démêler, il s'agit de montrer jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution politique, l'influence de son climat, le génie de ses écrivains, le caractère de ses habitans, et l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du monde; jusqu'à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu se combiner et s'unir, pour faire à cette langue une fortune si prodigieuse.

Quand les Romains conquirent les Gaules, leur séjour et leurs loix y donnèrent d'abord la prééminence à la langue latine; et quand les Francs leur succédèrent, la religion chrétienne, qui jettait ses fondemens dans ceux de la monarchie, confirma cette prééminence. On parla latin à la cour, dans les cloîtres, dans les tribunaux et dans les écoles: mais les jargons que parlait le peuple corrompirent peu-à-peu cette latinité, et en furent corrompus à leur tour. De ce mélange naquit cette multitude de patois qui vivent encore dans nos provinces. L'un d'eux devait un jour être la langue française.

Il serait difficile d'assigner le moment où ces différens dialectes se dégagèrent du celte, du latin et de l'allemand: on voit seulement qu'ils ont dû se disputer la souveraineté, dans un royaume que le systême féodal avait divisé en tant de petits royaumes. Pour hâter notre marche, il suffira de dire que la France, naturellement partagée par la Loire, eut deux patois, auxquels on peut rapporter tous les autres, le *Picard* et le *Provençal.* Des princes s'exercèrent dans l'un et l'autre, et c'est aussi dans l'un et l'autre que furent d'abord écrits les romans de chevalerie et les petits poëmes

du tems. Du côté du Midi florissaient les *Troubadours*, et du côté du Nord les *Trouveurs*. Ces deux mots, qui au fond n'en sont qu'un, expriment assez bien la physionomie des deux langues.

Si le provençal, qui n'a que des sons pleins, eût prévalu, il aurait donné au français l'éclat de l'espagnol et de l'italien: mais le Midi de la France, toujours sans capitale et sans roi, ne put soutenir la concurrence du Nord, et l'influence du patois picard s'accrut avec celle de la couronne. C'est donc le génie clair et méthodique de ce jargon et sa prononciation un peu sourde, qui dominent aujourd'hui dans la langue française.

Mais quoique cette nouvelle langue eût été adoptée par la cour et par la nation, et que dès l'an 1260, un auteur italien lui eût trouvé assez de charmes pour la préférer à la sienne, cependant l'église, l'université et les parlemens la repoussèrent encore, et ce ne fut que dans le seizième siècle qu'on lui accorda solennellement les honneurs dûs à une langue légitimée.

A cette époque, la renaissance des lettres, la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes, l'invention de la poudre et de l'imprimerie, ont donné une autre face aux empires. Ceux qui brillaient se sont tout-à-coup obscurcis: et d'autres sortant de leur obscurité, sont venus figurer à leur tour sur la scène du monde. Si du Nord au Midi un nouveau schisme a déchiré l'église, un commerce immense a jetté de nouveaux liens parmi les hommes. C'est avec les sujets de l'Afrique que nous cultivons l'Amérique, et c'est avec les richesses de l'Amérique que nous trafiquons en Asie. L'univers n'offrit jamais un tel spectacle. L'Europe sur-tout est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'histoire n'a rien à lui comparer: le nombre des capitales, la fréquence et la

célérité des expéditions, les communications publiques et particulières, en ont fait une immense république, et l'ont forcée à se décider sur le choix d'une langue.

Ce choix ne pouvait tomber sur l'allemand; car vers la fin du quinzième siècle, et dans tout le cours du seizième, cette langue n'offrait pas un seul monument. Négligée par le peuple qui la parlait, elle cédait toujours le pas à la langue latine. Comment donc faire adopter aux autres ce qu'on n'ose adopter soi-même? C'est des Allemands que l'Europe apprit à négliger la langue allemande. Observons aussi que l'Empire n'a pas joué le rôle auquel son étendue et sa population l'appelaient naturellement: ce vaste corps n'eut jamais un chef qui lui fut proportionné; et dans tous les tems cette ombre du trône des Césars, qu'on affectait de montrer aux nations, ne fut en effet qu'une ombre. Or, on ne saurait croire combien une langue emprunte d'éclat du prince et du peuple qui la parlent. Et lorsqu'enfin la maison d'Autriche, fière de toutes ses couronnes, a pu faire craindre à l'Europe une monarchie universelle, la politique s'est encore opposée à la fortune de la langue tudesque. Charles-Quint, plus attaché à son sceptre héréditaire qu'à un trône où son fils ne pouvait monter, fit réjaillir l'éclat des Césars sur la nation espagnole.

A tant d'obstacles tirés de la situation de l'Empire, on peut en ajouter d'autres, fondés sur la nature même de la langue allemande: elle est trop riche et trop dure à la fois. N'ayant aucun rapport avec les langues anciennes; elle fut pour l'Europe une langue-mère, et son abondance effraya des têtes déjà fatiguées de l'étude du latin et du grec. En effet, un Allemand qui apprend la langue française ne fait pour ainsi dire qu'y descendre, conduit par la langue latine; mais rien ne peut nous faire remonter du français à l'alle-

mand: il aurait fallu se créer pour lui une nouvelle mémoire; et sa littérature, il y a un siècle, ne valait pas un tel effort. D'ailleurs, sa prononciation gutturale choqua trop l'oreille des peuples du Midi; et les imprimeurs allemands, fidèles à l'écriture gothique, rebutèrent des yeux accoutumés aux caractères romains.

On peut donc établir pour règle générale, que si l'homme du Nord est appelé à l'étude des langues méridionales, il faut de longues guerres dans l'empire pour faire surmonter aux peuples du Midi leur répugnance pour les langues septentrionales. Le genre-humain est comme un fleuve qui coule du Nord au Midi; rien ne peut le faire rebrousser contre sa source; et voilà pourquoi l'universalité de la langue française est moins vraie pour l'Espagne et pour l'Italie que pour le reste de l'Europe. Ajoutez que l'Allemagne a presqu'autant de dialectes que de capitales: ce qui fait que ses écrivains s'accusent réciproquement de patavinité. On dit, il est vrai, que les plus distingués d'entr'eux ont fini par s'accorder sur un choix de mots et de tournures, qui met déjà leur langage à l'abri de cette accusation, mais qui le met aussi hors de la portée du peuple dans toute la Germanie.

Il reste à savoir jusqu'à quel point la révolution qui s'opère aujourd'hui dans la littérature des Germains, influera sur la réputation de leur langue. On peut seulement présumer que cette révolution s'est faite un peu tard, et que leurs écrivains ont repris les choses de trop haut. Des poëmes tirés de la Bible, où tout respire un air patriarchal, et qui annoncent des moeurs admirables, n'auront de charmes que pour une nation simple et sédentaire, presque sans ports et sans commerce, et qui ne sera peut-être jamais réunie sous un même chef. L'Allemagne offrira long-tems le spectacle d'un peuple antique et modeste, gouverné par une foule de princes amoureux des modes et du langage d'une nation attrayante et polie.

D'où il suit que l'accueil extraordinaire que ces princes et leurs académies ont fait à un idiôme étranger, est un obstacle de plus qu'ils opposent à leur langue, et comme une exclusion qu'ils lui donnent.

La Monarchie espagnole pouvait, ce semble, fixer le choix de l'Europe. Toute brillante de l'or de l'Amérique, puissante dans l'empire, maîtresse des Pays-Bas et d'une partie de l'Italie, les malheurs de François premier lui donnaient un nouveau lustre, et ses espérances s'accroissaient encore des troubles de la France et du mariage de Philippe II avec la reine d'Angleterre. Tant de grandeur ne fut qu'un éclair. Charles-Quint ne put laisser à son fils la couronne impériale, et ce fils perdit la moitié des Pays-Bas. Bientôt l'expulsion des Maures et les émigrations en Amérique, blessèrent l'État dans son principe, et ces deux grandes plaies ne tardèrent pas à paraître. Aussi, quand ce colosse fut frappé par Richelieu, ne put-il résister à la France, qui s'était comme rajeunie dans les guerres civiles: ses armées plièrent de tous côtés, sa réputation s'éclipsa. Peut-être, malgré ses pertes, sa décadence eût été moins prompte en Europe, si sa littérature avait pu alimenter l'avide curiosité des esprits qui se réveillait de toute part: mais le Castillan, substitué par-tout au patois Catalan, comme notre Picard l'avait été au Provençal; le Castillan, dis-je, n'avait point cette galanterie moresque, dont l'Europe fut quelque tems charmée, et le génie national était devenu plus sombre. Ils est vrai que la folie des chevaliers-errans nous valut le *Dom-Quichotte*, et que l'Espagne acquit un théâtre: il est vrai qu'on parlait espagnol dans les cours de Vienne, de Bavière, de Bruxelles, de Naples et de Milan; que cette langue circulait en France avec l'or de Philippe, du tems de la ligue, et que le mariage de Louis XIII avec une Princesse espagnole maintint si bien sa faveur, que

les courtisans la parlaient et que les gens de lettres empruntèrent la plupart de leurs pièces au théâtre de Madrid: mais le génie de Cervantes et celui de Lopès de Véga ne suffirent pas long-tems à nos besoins. Le premier, d'abord traduit, ne perdit point à l'être; le second, moins parfait, fut bientôt imité et surpassé. On s'apperçut donc que la magnificence de la langue espagnole et l'orgueil national cachaient une pauvreté réelle. L'Espagne n'ayant que le signe de la richesse, paya ceux qui commerçaient pour elle, sans songer qu'il faut toujours les payer davantage. Grave, peu communicative, subjuguée par des prêtres, elle fut pour l'Europe ce qu'était autrefois la mystérieuse Égypte, dédaignant des voisins qu'elle enrichissait, et s'enveloppant du manteau de cet orgueil politique qui a fait tous ses maux.

On peut dire que sa position fut un autre obstacle au progrès de sa langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d'Hercule, et doit toujours revenir sur ses pas: aussi l'Espagne est-elle, de tous les royaumes, celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes, lorsqu'il est une fois dépeuplé.

Mais en supposant que l'Espagne eût conservé sa prépondérance politique, il n'est pas démontré que sa langue fût devenue la langue usuelle de l'Europe. La majesté de sa prononciation invite à l'enflure, et la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots et sous la plénitude des désinences. On est tenté de croire qu'en espagnol la conversation n'a plus de familiarité, l'amitié plus d'épanchement, le commerce de la vie plus de liberté, et que l'amour y est toujours un culte. Charles-Quint lui-même, qui parlait plusieurs langues, réservait l'espagnol pour des jours de solennité et pour ses prières. En effet, les livres ascétiques y sont admirables; et il semble que le commerce de l'homme à Dieu se

fasse mieux en Espagnol qu'en tout autre idiôme. Les proverbes y ont aussi de la réputation, parce qu'étant le fruit de l'expérience de tous les peuples, et le bon sens de tous les siècles réduit en formules, l'Espagnol leur prête encore une tournure plus sententieuse: mais les proverbes ne quittent pas les lèvres du petit peuple. Il paraît donc probable que ce sont et les défauts et les avantages de la langue espagnole, qui l'ont exclue à la fois de l'universalité.

Mais comment l'Italie ne donna-t-elle pas sa langue à l'Europe? Centre du monde depuis tant de siècles, on était accoutumé à son empire et à ses loix. Aux Césars qu'elle n'avait plus, avaient succédé les pontifes; et la religion lui rendait constamment les états que lui arrachait le sort des armes. Les seules routes praticables en Europe conduisaient à Rome; elle seule attirait les voeux et l'argent de tous les peuples, parce qu'au milieu des ombres épaisses qui couvraient l'Occident, il y eut toujours dans cette capitale une masse de lumières: et quand les beaux-arts, exilés de Constantinople, se réfugièrent dans nos climats, l'Italie se réveilla la première à leur approche, et fut une seconde fois la Grande-Grèce. Comment s'est-il donc fait qu'à tous ces titres elle n'ait pas ajouté l'empire du langage?

C'est que dans tous les tems les Papes ne parlèrent et n'écrivirent qu'en latin: c'est que pendant vingt siècles cette langue régna dans les républiques, dans les cours, dans les écrits et dans les monumens de l'Italie, et que le Toscan fut toujours appellé la *langue vulgaire*. Aussi quand le Dante entreprit d'illustrer ses malheurs et ses vengeances, hésita-t-il long-tems entre le toscan et le latin. Il voyait que sa langue n'avait pas, même dans le Midi de l'Europe, l'éclat et la vogue du provençal; et il pensait, avec son siècle, que l'immortalité était exclusivement attachée à la langue latine. Pétrarque et

et Bocace eurent les mêmes craintes; et, comme le Dante, ils ne purent résister à la tentation d'écrire la plûpart de leurs ouvrages en latin. Il est arrivé pourtant le contraire de ce qu'ils espéraient: c'est dans leur langue maternelle que leur nom vit encore; leurs oeuvres latines sont dans l'oubli. Il est même à présumer que sans les sublimes conceptions de ces trois grands-hommes, le patois des Troubadours aurait disputé le pas à la langue italienne, au milieu même de la cour pontificale établie en Provence.

Quoiqu'il en soit, les poëmes du Dante et de Pétrarque, brillans de beautés antiques et modernes, ayant fixé l'admiration de l'Europe, la langue toscane acquit de l'empire. A cette époque, le commerce de l'ancien monde passait tout entier par les mains de l'Italie: Pise, Florence, et sur-tout Vénise et Gênes, étaient les seules villes opulentes de l'Europe. C'est d'elles qu'il fallut, au tems des croisades, emprunter des vaisseaux pour passer en Asie, et c'est d'elles que les Barons français, anglais et allemands, tiraient le peu de luxe qu'ils avaient. La langue toscane régna sur toute la Méditerranée. Enfin, le beau siècle des Médicis arriva. Machiavel débrouilla le cahos de la politique, et Galilée sema les germes de cette philosophie, qui n'a porté des fruits que pour la France et le Nord de l'Europe. La sculpture et la peinture prodiguaient leurs miracles, et l'architecture marchait d'un pas égal. Rome se décora de chef-d'oeuvres sans nombre, et l'Arioste et le Tasse portèrent bientôt la plus douce des langues à sa plus haute perfection dans des poëmes, qui seront toujours les premiers monumens de l'Italie et le charme de tous les hommes. Qui pouvait donc arrêter la domination d'une telle langue?

D'abord, une cause tirée de l'ordre même des événemens: cette maturité fut trop précoce. L'Espagne, toute politique

et guerrière, parut ignorer l'existence du Tasse et de l'Arioste: l'Angleterre, théologique et barbare, n'avait pas un livre, et la France se débattait dans les horreurs de la Ligue. On dirait que l'Europe n'était pas prête, et qu'elle n'avait pas encore senti le besoin d'une langue universelle.

Une foule d'autres causes se présente. Quand la Grèce était un monde, dit fort bien Montesquieu, ses plus petites villes étaient des nations: mais ceci ne put jamais s'appliquer à l'Italie dans le même sens. La Grèce donna des loix aux barbares qui l'environnaient; et l'Italie qui ne sut pas, à son exemple, se former en république fédérative, fut tour-à-tour envahie par les Allemands, par les Espagnols et par les Français. Son heureuse position et sa marine auraient pu la soutenir et l'enrichir; mais dès qu'on eut doublé le cap de Bonne-espérance, l'Océan reprit ses droits, et le commerce des Indes ayant passé tout entier aux Portugais, l'Italie ne se trouva plus que dans un coin de l'univers. Privée de l'éclat des armes et des ressources du commerce, il lui restait sa langue et ses chef-d'oeuvres: mais par une fatalité singulière, le bon goût se perdit en italie au moment où il se réveillait en France. Le siècle des Corneille, des Pascal et des Molière, fut celui d'un Cavalier Marin, d'un Achillini et d'une foule d'auteurs plus méprisables encore. De sorte que si l'Italie avait conduit la France, il fallut ensuite que la France ramenât l'Italie.

Cependant l'éclat du nom Français augmentait; l'Angleterre se mettait sur les rangs, et l'Italie se dégradait de plus en plus. On sentit généralement qu'un pays qui ne fournissait plus que des baladins à l'Europe, ne donnerait jamais assez de considération à sa langue. On observa que l'Italie, n'ayant pu, comme la Grèce, ennoblir ses différens dialectes, elle s'en était trop occupée. A cet égard, la France paraît

plus heureuse; les patois y sont abandonnés aux provinces, et c'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices, tandis que la langue nationale est hors de ses atteintes.

Enfin le caractère même de la langue italienne fut ce qui l'écarta le plus de cette universalité qu'obtient chaque jour la langue française. On sait qu'elle distance sépare en Italie la poësie de la prose: mais ce qui doit étonner, c'est que le vers y ait réellement plus d'apreté, ou pour mieux dire, moins de mignardise que la prose. Les loix de la mesure et de l'harmonie ont forcé le poëte à tronquer les mots, et par ces syncopes fréquentes, il s'est fait une langue à part, qui, outre la hardiesse des inversions, a une marche plus rapide et plus ferme. Mais la prose, composée de mots dont toutes les lettres se prononcent, et roulant toujours sur des sons pleins, se traîne avec trop de lenteur; son éclat est monotone; l'oreille se lasse de sa douceur, et la langue de sa mollesse: ce qui peut venir de ce que chaque mot étant harmonieux en particulier, l'harmonie du tout ne vaut rien. La pensée la plus vigoureuse se détrempe dans la prose italienne. Elle est souvent ridicule et presqu'insupportable dans une bouche virile, parce qu'elle ôte à l'homme cette teinte d'austérité qui doit en être inséparable. Comme la langue allemande, elle a des formes cérémonieuses, ennemies de la conversation, et qui ne donnent pas assez bonne opinion de l'espèce humaine. On y est toujours dans la fâcheuse alternative d'ennuyer ou d'insulter un homme. Enfin il paraît difficile d'être naïf ou vrai dans cette langue, et la plus simple assertion y est toujours renforcée du serment. Tels sont les inconvéniens de la prose italienne, d'ailleurs si riche et si flexible. Or, c'est la prose qui donne l'empire à une langue, parce qu'elle est toute usuelle: la poësie n'est qu'un objet de luxe.

Malgré tout cela, on sent bien que la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et du Tasse, ne sera jamais sans honneurs. C'est dans ce climat fortuné que la plus mélodieuse des langues s'est unie à la musique des anges, et cette alliance leur assure un empire éternel. C'est-là que les chef-d'oeuvres antiques et modernes et la beauté du ciel attirent le voyageur, et que l'affinité des langues toscane et latine le fait passer avec transport de l'Énéïde à la Jérusalem. L'Italie, environnée de puissances qui l'humilient, a toujours droit de les charmer; et sans doute que si les littératures anglaise et française n'avaient éclipsé la sienne, l'Europe aurait encore accordé plus d'hommages à une contrée deux fois mère des arts.

Dans ce rapide tableau des nations, on voit le caractère des peuples et le génie de leur langue marcher d'un pas égal, et l'un est toujours garant de l'autre. Admirable propriété de la parole, de montrer ainsi l'homme tout entier!

Des philosophes ont demandé si la pensée peut exister sans la parole ou sans quelqu'autre signe: non sans doute. L'homme étant une machine très-harmonieuse, n'a pu être jetté dans le monde, sans s'y établir une foule de rapports. La seule présence des objets lui a donné des *sensations*, qui sont nos idées les plus simples, et qui ont bientôt amené les *raisonnemens*. Il a d'abord senti le plaisir et la douleur, et il les a nommés; ensuite il a connu et nommé l'erreur et la vérité. Or, *sensation et raisonnement*, voilà de quoi tout l'homme se compose: l'enfant doit sentir avant de parler, mais il faut qu'il parle avant de penser. Chose étrange! Si l'homme n'eût pas créé des signes, ses idées simples et fugitives, germant et mourant tour-à-tour, n'auraient pas laissé plus de traces dans son cerveau, que les flots d'un ruisseau qui passe n'en laissent dans ses yeux. Mais l'idée simple a

d'abord nécessité le signe, et bientôt le signe a fécondé l'idée; chaque mot a fixé la sienne, et telle est leur association, que si la parole est une pensée qui se manifeste, il faut que la pensée soit une parole intérieure et cachée. L'homme qui parle est donc l'homme qui pense tout haut; et si on peut juger un homme par ses paroles, on peut aussi juger une nation par son langage. La forme et le fond des ouvrages dont chaque peuple se vante n'y fait rien: c'est d'après le caractère et le génie de leur langue qu'il faut prononcer: car presque tous les écrivains suivent des règles et des modèles, mais une nation entière parle d'après son génie.

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une langue, et il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très-composées; il a l'inconvénient des idées abstraites et générales; on craint, en le définissant, de le généraliser encore. Mais afin de mieux rapprocher cette expression de toutes les idées qu'elle embrasse, on peut dire que la douceur ou l'âpreté des articulations, l'abondance ou la rareté des voyelles, la prosodie et l'étendue des mots, leurs filiations, et enfin le nombre et la forme des tournures et des constructions qu'ils prennent entr'eux, sont les causes les plus évidentes du génie d'une langue; et ces causes se lient au climat et au caractère de chaque peuple en particulier.

Il semble au premier coup d'oeil, que les proportions de l'organe vocal étant invariables, elles auraient dû produire par-tout les mêmes articulations et les mêmes mots, et qu'on ne devrait entendre qu'un seul langage dans l'univers. Mais si les autres proportions du corps humain, non moins invariables, n'ont pas laissé de changer de nation à nation, et si les pieds, les pouces et les coudées d'un peuple ne sont pas ceux d'un autre, il fallait aussi que l'organe brillant et compliqué de la parole éprouvât de grands changemens de

peuple en peuple, et souvent de siècle en siècle. La nature qui n'a qu'un modèle pour tous les hommes, n'a pourtant pas confondu tous les visages sous une même physionomie. Ainsi quoiqu'on trouve les mêmes articulations radicales chez des peuples différens, les langues n'en ont pas moins varié comme la scène du monde; chantantes et voluptueuses dans les beaux climats, âpres et sourdes sous un ciel triste, elles ont constamment suivi la répétition et la fréquence des mêmes sensations.

Après avoir expliqué la diversité des langues par la nature même des choses, et fondé l'union du caractère d'un peuple et du génie de sa langue sur l'éternelle alliance de la parole et de la pensée, il est tems d'arriver aux deux peuples qui nous attendent, et qui doivent fermer cette lice des nations: peuples chez qui tout diffère, climat, langage, gouvernement, vices et vertus: peuples voisins et rivaux, qui après avoir disputé trois cens ans, non à qui aurait l'empire, mais à qui existerait, se disputent encore la gloire des lettres et se partagent depuis un siècle les regards de l'univers.

L'Angleterre, sous un ciel nébuleux, et séparée du reste du monde, ne parut qu'un exil aux Romains; tandis que la Gaule, ouverte à tous les peuples, et jouissant du ciel de la Grèce, faisait les délices des Césars. Première différence établie par la nature, et d'où dérive une foule d'autres différences. Ne cherchons pas ce qu'était la nation anglaise, lorsque répandue dans les plus belles provinces de France, adoptant notre langue et nos moeurs, elle n'offrait pas une physionomie distincte; ni dans les tems où, consternée par le despotisme de Guillaume le conquérant ou des Tudor, elle donnait à ses voisins des modèles d'esclavage; mais considérons la dans son île, rendue à son propre génie, parlant sa propre

langue, florissante de ses loix, s'asseyant enfin à son véritable rang en Europe.

Par sa position et par la supériorité de sa marine, elle peut nuire à toutes les nations et les braver sans cesse. Comme elle doit toute sa splendeur à l'Océan qui l'environne, il faut qu'elle l'habite, qu'elle le cultive, qu'elle se l'aproprie: il faut que cet esprit d'inquiétude et d'impatience, auquel elle doit sa liberté, se consume au-dedans s'il n'éclate au-dehors. Mais quand l'agitation est intérieure, elle peut être fatale au prince, qui, pour lui donner un autre cours, se hâte d'ouvrir ses ports; et les pavillons de l'Espagne, de la France ou de la Hollande, sont bientôt insultés. Son commerce, qui s'est ramifié dans les quatre parties du monde, fait aussi qu'elle peut être blessée de mille manières différentes, et les sujets de guerre ne lui manquent jamais. De sorte qu'à toute l'estime qu'on ne peut refuser à une nation puissante et éclairée, les autres peuples joignent toujours un peu de haine, mêlée de crainte et d'envie.

Mais la France qui a dans son sein une subsistance assurée et des richesses immortelles, agit contre ses intérêts et méconnaît son génie, quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence est si grande dans la paix et dans la guerre, que toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des empires, et d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation elle tient à tous les états; par sa juste étendue elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve et qu'elle soit conservée; ce qui la distingue de tous les peuples anciens et modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses villes maritimes et vivifie son intérieur; et c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce; si bien que tout le monde a besoin de la France, quand

l'Angleterre a besoin de tout le monde. Aussi dans les cabinets de l'Europe, c'est plutôt l'Angleterre qui inquiète, c'est plutôt la France qui domine. Sa capitale, enfoncée dans les terres, n'a point eu, comme les villes maritimes, l'affluence des peuples; mais elle a mieux senti et mieux rendu l'influence de son propre génie, le goût de son terroir, l'esprit de son gouvernement. Elle a attiré par ses charmes, plus que par ses richesses; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des nations; les gens d'esprit y ont abondé, et son empire a été celui du goût. Les opinions exagérées du Nord et du Midi, viennent y prendre une teinte qui plaît à tous. Il faut donc que la France craigne de détourner, par la guerre, l'heureux penchant de tous les peuples pour elle: quand on règne par l'opinion, a-t-on besoin d'un autre empire?

Je suppose ici que, si le principe du gouvernement s'affaiblit chez l'une des deux nations, il s'affaiblit aussi dans l'autre, ce qui fera subsister long-tems le parallèle et leur rivalité: car si l'Angleterre avait tout son ressort, elle serait trop remuante; et la France serait trop à craindre, si elle déployait toute sa force. Il y a pourtant cette observation à faire, que le monde politique peut changer d'attitude, et la France n'y perdrait pas beaucoup. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre, et je ne puis prévoir jusqu'à quel point elle tombera, pour avoir plutôt songé à étendre sa domination que son commerce.

La différence de peuple à peuple n'est pas moins forte d'homme à homme. L'Anglais sec et taciturne joint à l'embarras et à la timidité de l'homme du Nord, une impatience, un dégoût de toute chose, qui va souvent jusqu'à celui de la vie: le Français a une saillie de gaîté qui ne l'abandonne pas; et à quelque régime que leurs gouvernemens les ayent mis l'un

l'un et l'autre, ils n'ont jamais perdu cette première empreinte. Le Français cherche le côté plaisant de ce monde; l'Anglais semble toujours assister à un drame: de sorte que ce qu'on a dit du Spartiate et de l'Athénien, se prend ici à la lettre; on ne gagne pas plus à ennuyer un Français qu'à divertir un Anglais. Celui-ci voyage pour voir; le Français pour être vû. On n'allait pas beaucoup à Lacédémone, si ce n'est pour étudier son gouvernement; mais le Français visité par toutes les nations, peut se croire dispensé de voyager chez elles, comme d'apprendre leurs langues, puisqu'il retrouve par-tout la sienne. En Angleterre, les hommes vivent beaucoup entr'eux; aussi les femmes qui n'ont pas quitté le tribunal domestique, ne peuvent entrer dans le tableau de la nation: mais on ne peindrait les Français que de profil, si on faisait le tableau sans elles; c'est de leurs vices et des nôtres, de la politesse des hommes et de la coquetterie des femmes, qu'est née cette galanterie des deux sexes qui les corrompt tour-à-tour, et qui donne à la corruption même des formes si brillantes et si aimables. Sans avoir la subtilité qu'on reproche aux peuples du Midi, et l'excessive simplicité du Nord, la France a la politesse et la grace: et non-seulement elle a la grace et la politesse, mais c'est elle qui en fournit les modèles dans les moeurs, dans les manières et dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l'Europe le tems de se lasser d'elle. C'est pour toujours plaire, que le Français change toujours; c'est pour ne pas trop se déplaire à lui-même, que l'Anglais est contraint de changer. On nous reproche l'imprudence et la fatuité; mais nous en avons tiré plus de parti, que nos ennemis de leur flegme et de leur fierté: la politesse ramène ceux qu'a choqués la vanité; il n'est point d'accommodement avec l'orgueil. On peut d'ailleurs en appeler au Français de quarante ans, et l'Anglais

ne gagne rien aux délais. Il est bien des momens où le Français pourrait payer de sa personne; mais il faudra toujours que l'Anglais paye de son argent ou du crédit de sa nation. Enfin s'il est possible que le Français n'ait acquis tant de graces et de goût qu'aux dépens de ses moeurs, il est encore très-possible que l'Anglais ait perdu les siennes, sans acquérir ni le goût ni les graces.

Quand on compare un peuple du Midi à un peuple du Nord, on n'a que des extrêmes à rapprocher: mais la France, sous un ciel tempéré, changeante dans ses manières et ne pouvant se fixer elle-même, parvient pourtant à fixer tous les goûts. Les peuples du Nord viennent y chercher et trouver l'homme du Midi, et les peuples du Midi y cherchent et y trouvent l'homme du Nord. *Plas mi Cavalier Francès,* c'est le chevalier Français qui me plaît, disait, il y a huit cens ans, ce Frédéric I qui avait vu toute l'Europe et qui était notre ennemi. Que devient maintenant le reproche si souvent fait au Français, qu'il n'a pas le caractère de l'Anglais? Ne voudrait-on pas aussi qu'il parlât la même langue? La nature en lui donnant la douceur d'un climat, ne pouvait lui donner la rudesse d'un autre: elle l'a fait l'homme de toutes les nations, et son gouvernement ne s'oppose point au voeu de la nature.

J'avais d'abord établi que la parole et la pensée, le génie des langues et le caractère des peuples, se suivaient d'un même pas: je dois dire aussi que les langues se mêlent entr'elles comme les peuples; qu'après avoir été obscures comme eux, elles s'élèvent et s'ennoblissent avec eux: une langue riche ne fut jamais celle d'un peuple ignorant et pauvre. Mais si les langues sont comme les nations, il est encore très-vrai que les mots sont comme les hommes. Ceux qui ont dans la société une famille et des alliances étendues, y ont aussi

une plus grande consistance. C'est ainsi que les mots qui ont de nombreux dérivés et qui tiennent à beaucoup d'autres, sont les premiers mots d'une langue et ne vieilliront jamais; tandis que ceux qui sont isolés, ou sans harmonie, tombent comme des hommes sans recommandation et sans appui. Pour achever le parallèle, on peut dire que les uns et les autres ne valent qu'autant qu'ils sont à leur place. J'insiste sur cette analogie, afin de prouver combien le goût qu'on a dans l'Europe pour les Français, est inséparable de celui qu'on a pour leur langue; et combien l'estime dont cette langue jouit, est fondée sur celle que l'on sent pour la nation.

Voyons maintenant si le génie et les écrivains de la langue anglaise auraient pû lui donner cette universalité qu'elle n'a point obtenue du caractère et de la réputation du peuple qui la parle. Opposons sa langue à la nôtre, sa littérature à notre littérature, et justifions le choix de l'univers.

S'il est vrai qu'il n'y eut jamais ni langage ni peuple sans mélange, il n'est pas moins évident qu'après une conquête il faut du tems pour consolider le nouvel Etat, et pour bien fondre ensemble les idiômes et les familles des vainqueurs et des vaincus. Mais on est étonné, quand on voit qu'il a fallu plus de mille ans à la langue française, pour arriver à sa maturité. On ne l'est pas moins, quand on songe à la prodigieuse quantité d'écrivains qui ont fourmillé dans cette langue depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du seizième, sans compter ceux qui écrivaient en Latin. Quelques monumens qui s'élèvent encore dans cette mer d'oubli, nous offrent autant de français différens. Les changemens et les révolutions de la langue étaient si brusques, que le siècle où on vivait dispensait toujours de lire les ouvrages du siècle précédent. Les auteurs se traduisaient mutuellement de demi-siècle en demi-siècle, de patois en patois, de vers en prose.

et dans cette longue galerie d'écrivains, il ne s'en trouve pas un qui n'ait cru fermement que la langue était arrivée pour lui à sa dernière perfection. Pâquier affirmait de son tems, qu'il ne s'y connaissait pas, ou que Ronsard avait fixé la langue française.

A travers ces variations, on voit cependant combien le caractère de la nation influait sur elle: la construction de la phrase fut toujours directe et claire. La langue française n'eut donc que deux sortes de barbaries à combattre; celle des mots et celle du mauvais goût de chaque siècle. Les conquérans français, en adoptant les expressions celtes et latines, les avaient marquées chacune à son coin: on eut une langue pauvre et décousue, où tout fut arbitraire, et le désordre régna dans la disette. Mais quand la Monarchie acquit plus de force et d'unité, il fallut refondre ces monnaies éparses et les réunir sous une empreinte générale, conforme d'un côté à leur origine, et de l'autre au génie même de la nation; ce qui leur donna une physionomie double: on se fit une langue écrite et une langue parlée, et ce divorce de l'orthographe et de la prononciation dure encore. Enfin le bon goût ne se développa tout entier que dans la perfection même de la société: la maturité du langage et celle de la nation arrivèrent ensemble.

En effet, quand l'autorité publique est affermie, que les fortunes sont assurées, les privilèges confirmés, les droits éclaircis, les rangs assignés; quand la nation heureuse et respectée jouit de la gloire au dehors, de la paix et du commerce au dedans; lorsque dans la capitale un peuple immense se mêle toujours sans jamais se confondre: alors on commence à distinguer autant de nuances dans le langage que dans la société; la délicatesse des procédés amène celle des propos; les métaphores sont plus justes, les comparaisons plus nobles,

les plaisanteries plus fines; la parole étant le vêtement de la pensée, on veut des formes plus élégantes. C'est ce qui arriva aux premières années du règne de Louis XIV. Le poids de l'autorité royale fit rentrer chacun à sa place: on connut mieux ses droits et ses plaisirs: l'oreille plus exercée exigea une prononciation plus douce: une foule d'objets nouveaux demandèrent des expressions nouvelles: la langue française fournit à tout, et l'ordre s'établit dans l'abondance.

Il faut donc qu'une langue s'agite jusqu'à ce qu'elle se repose dans son propre génie, et ce principe explique un fait assez extraordinaire. C'est qu'aux treizième et quatorzième siècle, la langue française était plus près d'une certaine perfection, qu'elle ne le fut au seizième. Ses élémens s'étaient déjà incorporés; ses mots étaient assez fixes, et la construction de ses phrases, directe et régulière: il ne manquait donc à cette langue que d'être parlée dans un siècle plus heureux, et ce tems approchait. Mais, contre tout espoir, la renaissance des lettres la fit tout-à-coup rebrousser vers la barbarie. Une foule de poëtes s'élevèrent dans son sein, tels que les Jodelle, les Baïf et les Ronsard. Épris d'Homère et de Pindare, et n'ayant pas digéré les beautés de ces grands modèles, ils s'imaginèrent que la nation s'était trompée jusques-là, et que la langue française aurait bientôt le charme du grec, si on y transportait les mots composés, les diminutifs, les péjoratifs, et sur-tout la hardiesse des inversions, choses précisément opposées à son génie. Le ciel fut *porte-flambeaux*, Jupiter *lance-tonnerre*; on eut des *agnelets doucelets*; on fit des vers sans rime, des hexamètres, des pentamètres; les métaphores basses ou gigantesques se cachèrent sous un style entortillé; enfin ces poëtes parlèrent grec en français, et de tout un siècle on ne s'entendit point dans notre poésie. C'est sur leurs sublimes échasses que le burlesque se trouva naturellement monté, quand le bon goût vint à paraître.

A cette même époque, les deux Reines Médicis donnaient une grande vogue à l'italien, et les courtisans tâchaient de l'introduire de toute part dans la langue française. Cette irruption du grec et de l'italien la troubla d'abord; mais, comme une liqueur déjà saturée, elle ne put recevoir ces nouveaux élémens: ils ne tenaient pas; on les vit tomber d'eux-mêmes.

Les malheurs de la France sous les derniers Valois, retardèrent la perfection du langage; mais la fin du règne de Henri IV et celui de Louis XIII, ayant donné à la nation l'avant-goût de son triomphe, la poésie française se montra d'abord sous les auspices de son propre génie. La prose plus sage ne s'en était pas écartée comme elle; témoins Amiot, Montagne et Charon; aussi, pour la première fois peut-être, elle précèda la poésie qui la devance toujours.

Il manque un trait à cette faible esquisse de la langue romance ou gauloise. On est persuadé que nos pères étaient tous naïfs; que c'était un bienfait de leur tems et de leurs moeurs, et qu'il est encore attaché à leur langage: si bien que certains auteurs empruntent aujourd'hui leurs tournures, afin d'être naïfs aussi. Ce sont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégayent pour paraître enfans: le naïf qui se dégrade, tombe dans le niais. Voici donc comment s'explique cette naïveté gauloise.

Tous les peuples ont le naturel: il ne peut y avoir qu'un siècle très-avancé qui connaisse et sente le naïf. Celui que nous trouvons et que nous sentons dans le style de nos ancêtres, l'est devenu pour nous; il n'était pour eux que le naturel. C'est ainsi qu'on trouve tout naïf dans un enfant qui ne s'en doute pas. Chez les peuples perfectionnés et corrompus, la pensée a toujours un voile, et la modération exilée des moeurs se réfugie dans le langage; ce qui le rend.

plus fin et plus piquant. Lorsque, par une heureuse absence de finesse et de précaution, la phrase montre la pensée toute nue, le naïf paraît. De même chez les peuples vêtus, une nudité produit la pudeur: mais les nations qui vont nues, sont chastes sans être pudiques, comme les Gaulois étaient naturels sans être naïfs. On pourrait ajouter que ce qui nous fait sourire dans une expression antique, n'eut rien de plaisant dans son siècle, et que telle épigramme chargée du sel d'un vieux mot, eût été fort innocente, il y a deux cents ans. Il me semble donc, qu'il est ridicule, quand on n'a pas la naïveté, d'en emprunter les livrées: nos grands écrivains l'ont trouvée dans leur âme, sans quitter leur langue, et celui qui, pour être naïf, emprunte une phrase d'Amiot, demanderait, pour être brave, l'armure de Bayard.

C'est une chose bien remarquable, qu'à quelque époque de la langue française qu'on s'arrête, depuis sa plus obscure origine jusquà Louis XIII, et dans quelque imperfection qu'elle se trouve de siècle en siècle, elle ait toujours charmé l'Europe, autant que le malheur des tems l'a permis. Il faut donc que la France ait toujours eu une perfection relative et certains agrémens fondés sur sa position et sur l'heureuse humeur de ses habitans. L'histoire qui confirme partout cette vérité, n'en dit pas autant de l'Angleterre.

Les Saxons l'ayant conquise, s'y établirent, et c'est de leur idiôme et de l'ancien jargon du pays que se forma la langue anglaise, appelée *Anglo-Saxon*. Cette langue fut abandonnée au peuple, depuis la conquête de Guillaume jusqu'à Édouard III; intervalle pendant lequel la cour et les tribunaux d'Angleterre ne s'exprimèrent qu'en français. Mais enfin la jalousie nationale s'étant réveillée, on exila une langue rivale que le génie anglais repoussait depuis long-tems. On sent bien que les deux langues s'étaient mêlées malgré

leur haine; mais il faut observer que les mots français qui émigrèrent en foule dans l'anglais, et qui se fondirent dans une prononciation et une syntaxe nouvelle, ne furent pourtant pas défigurés: si notre oreille les méconnaît, nos yeux les retrouvent encore; tandis que les mots latins qui entraient dans les différens jargons de l'Europe, furent toujours mutilés, comme les obélisques et les statues qui tombaient entre les mains des Barbares. Cela vient de ce que les Latins ayant placé les nuances de la déclinaison et de la conjugaison dans les finales des mots, nos ancêtres qui avaient leurs articles, leurs pronoms et leurs verbes auxiliaires, tronquèrent ces finales qui leur étaient inutiles, et qui défiguraient le mot à leurs yeux. Mais dans les emprunts que les langues modernes se font entr'elles, le mot ne s'altère que dans la prononciation.

Pendant une espace de quatre cents ans, je ne trouve en Angleterre que Chaucer et Spencer. Le premier mérita, vers le milieu du quinzième siècle, d'être appelé l'Homère anglais: notre Ronsard le mérita de même; et Chaucer, aussi obscur que lui, fut encore moins connu. De Chaucer jusqu'à Shakespéar et Milton, rien ne transpire dans cette île célèbre, et sa littérature ne vaut pas un coup-d'oeil.

Me voilà tout-à-coup revenu à l'époque où j'ai laissé la langue française. La paix de Vervins avait appris à l'Europe sa véritable position; on vit chaque état se placer à son rang. L'Angleterre brilla pour un moment de l'éclat d'Élisabeth et de Cromwel, et ne sortit pas du pédantisme; l'Espagne épuisée ne put cacher sa faiblesse; mais la France montra toute sa force, et les lettres commencèrent sa gloire.

Si Ronsard avait bâti des chaumières avec des tronçons de colonnes grecques, Malherbe éleva le premier des monumens nationaux. Richelieu qui affectait toutes les grandeurs,

abaissait

abaissait d'une main la maison d'Autriche, et de l'autre, attirait à lui le jeune Corneille, en l'honorant de sa jalousie. Ils fondaient ensemble ce théâtre, où, jusqu'à l'apparition de Racine, l'auteur du Cid régna seul. Pressentant les accroissemens et l'empire de la langue, il lui créait un tribunal, afin de devenir par elle le législateur des lettres. A cette époque, une foule de génies vigoureux s'emparèrent de la langue française, et lui firent parcourir rapidement toutes ses périodes, de Voiture jusqu'à Pascal, et de Racan jusqu'à Boileau.

Cependant l'Angleterre échappée à l'anarchie, avait repris ses premières formes, et Charles II était paisiblement assis sur un trône teint du sang de son père. Shakespear avait paru; mais son nom et sa gloire ne devaient passer les mers que deux siècles après; il n'était pas alors, comme il l'a été depuis, l'idole de sa nation et le scandale de notre littérature. Son génie agreste et populaire déplaisait au prince et aux courtisans. Milton qui le suivit, mourut inconnu: sa personne était odieuse à la cour; le titre de son poëme rebuta: on ne goûta point des vers durs, hérissés de termes techniques, sans rime et sans harmonie, et l'Angleterre apprit un peu tard qu'elle possédait un poëme épique. Il y avait pourtant de beaux esprits et des poëtes à la cour de Charles: Cowley, Rochester, Hamilton, Waller y brillaient, et Shaftesbury hâtait les progrès de la pensée, en épurant la prose anglaise. Cette faible aurore se perdit tout-à-coup dans l'éclat du siècle de Louis XIV: les beaux jours de la France étaient arrivés.

Il y eut un admirable concours de circonstances. Les grandes découvertes qui s'étaient faites depuis cent cinquante ans dans le monde, avaient donné à l'esprit humain une impulsion que rien ne pouvait plus arrêter, et cette impulsion tendait vers la France. Paris fixa les idées flottantes de l'Europe, et devint le foyer des étincelles répandues chez tous

les peuples. L'imagination de Descartes règna dans la philosophie, la raison de Boileau dans les vers; Bayle plaça le doute aux pieds de la vérité; Bossuet tonna sur la tête des rois; et nous comptames autant de genres d'éloquence que de grands-hommes. Notre théâtre sur-tout achevait l'éducation de l'Europe: c'est-là que le grand Condé pleurait aux vers du grand Corneille, et que Racine corrigeait Louis XIV. Rome toute entière parut sur la scène française, et les passions parlèrent leur langage. Nous eumes et ce Molière plus comique que les Grecs, et le Télémaque plus antique que les ouvrages des anciens, et ce Lafontaine qui ne donnant pas à la langue des formes si pures, lui prêtait des beautés plus incommunicables. Nos livres, rapidement traduits en Europe et même en Asie, devinrent les livres de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges. La Grèce vaincue sur le théâtre, le fut encore dans des pièces fugitives qui volèrent de bouche en bouche, et donnèrent des ailes à la langue française. Les premiers journaux qu'on vit circuler en Europe, étaient français, et ne racontaient que nos victoires et nos chef-d'oeuvres. C'est de nos académies qu'on s'entretenait, et la langue s'étendait par leurs correspondances. On ne parlait enfin que de l'esprit et des grâces françaises: tout se faisait au nom de la France, et notre réputation s'accroissait de notre réputation.

Aux productions de l'esprit se joignaient encore celles de l'industrie: des pompons et des modes accompagnaient nos meilleurs livres chez l'étranger, parce qu'on voulait être partout raisonnable et frivole comme en France. Il arriva donc que nos voisins recevant sans cesse des meubles, des étoffes et des modes qui se renouvellaient sans cesse, manquèrent de termes pour les exprimer: ils furent comme accablés sous l'exubérance de l'industrie française; si bien qu'il prit comme

une impatience générale à l'Europe, et que pour n'être plus séparé de nous, on étudia notre langue de tous côtés.

Depuis cette explosion, la France a continué de donner un théâtre, des habits, du goût, des manières, une langue, un nouvel art de vivre et des jouissances inconnues aux états qui l'entourent: sorte d'empire qu'aucun peuple n'a jamais exercé. Et comparez lui, je vous prie, celui des Romains qui semèrent par-tout leur langue et l'esclavage, s'engraissèrent de sang, et détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits!

On a beaucoup parlé de Louis XIV; je n'en dirai qu'un mot. Il n'avait ni le génie d'Alexandre, ni la puissance et l'esprit d'Auguste; mais pour avoir su régner, pour avoir connu l'art d'accorder ce coup-d'oeil, ces faibles récompenses dont le talent veut bien se payer, Louis XIV marche dans l'histoire de l'esprit humain, à côté d'Auguste et d'Alexandre. Il fut le véritable Apollon du Parnasse français; les poëmes, les tableaux, les marbres ne respirèrent que pour lui. Ce qu'un autre eût fait par politique, il le fit par goût. Il avait de la grace; il aimait la gloire et les plaisirs; et je ne sais quelle tournure romanesque qu'il eut dans sa jeunesse, remplit les Français d'un enthousiasme qui gagna toute l'Europe. Il fallut voir ses bâtimens et ses fêtes; et souvent la curiosité des étrangers soudoya la vanité française. En fondant à Rome une colonie de peintres et de sculpteurs, il faisait signer à la France une alliance perpétuelle avec les arts. Quelquefois son humeur magnifique allait avertir les princes étrangers du mérite d'un savant ou d'un artiste caché dans leurs états, et il en faisait l'honorable conquête. Aussi le nom français et le sien pénétrèrent jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie. Notre langue domina comme lui dans tous les traités; et quand il cessa de dicter des loix, elle garda si bien l'empire qu'elle

avait acquis, que ce fut dans cette même langue, organe de son ancien despotisme, que ce Prince fut humilié vers la fin de ses jours. Ses prospérités, ses fautes et ses malheurs servirent également à la langue; elle s'enrichit à la révocation de l'édit de Nantes, de tout ce que perdait l'état. Les réfugiés emportèrent dans le Nord leur haine pour le Prince et leurs regrets pour la patrie, et ces regrets et cette haine s'exhalèrent en français.

Il semble que c'est vers le milieu du règne de Louis XIV que le royaume se trouva à son plus haut point de grandeur relative. L'Allemagne avait des princes nuls, l'Espagne était divisée et languissante, l'Italie avait tout à craindre, l'Angleterre et l'Écosse n'étaient pas encore unies, la Prusse et la Russie n'existaient pas. Aussi l'heureuse France, profitant de ce silence de tous les peuples, triompha dans la paix, dans la guerre et dans les arts. Elle occupa le monde de ses entreprises et de sa gloire. Pendant près d'un siècle, elle donna à ses rivaux et les jalousies littéraires et les alarmes politiques et la fatigue de l'admiration. Enfin l'Europe lasse d'admirer et d'envier, voulut imiter: c'était un nouvel hommage. Des essaims d'ouvriers entrèrent en France et en rapportèrent notre langue et nos arts qu'ils propagèrent.

Vers la fin du siècle, quelques ombres se mêlèrent à tant d'éclat. Louis XIV vieillissant n'était plus heureux. L'Angleterre se dégagea des rayons de la France et brilla de sa propre lumière. De grands esprits s'élevèrent dans son sein. Sa langue s'était enrichie, comme son commerce, de la dépouille des nations. Pope, Adisson et Dryden en adoucirent les sifflemens, et l'anglais fut, sous leur plume, l'italien du Nord. L'enthousiasme pour Shakespear et Milton se réveilla; et cependant Loke posait les bornes de l'esprit humain, Newton trouvait la nature de la lumière et la loi de l'univers.

Aux yeux du sage, l'Angleterre s'honorait autant par la philosophie, que nous par les arts; mais puisqu'il faut le dire, la place était prise: l'Europe ne pouvait donner deux fois le droit d'aînesse, et nous l'avions obtenu; de sorte que tant de grands-hommes, en travaillant pour leur gloire, illustrèrent leur patrie et l'humanité, plus encore que leur langue.

Supposons cependant que l'Angleterre eût été moins lente à sortir de la barbarie, et qu'elle eût précédé la France; il me semble que l'Europe n'en aurait pas mieux adopté sa langue. Sa position n'appelle pas les voyageurs, et la France leur sert toujours de passage ou de terme. L'Angleterre vient elle-même faire son commerce chez les différens peuples, et on ne va point commercer chez elle. Or, celui qui voyage, ne donne pas sa langue; il prendrait plutôt celles des autres: c'est presque sans sortir de chez lui que le Français à étendu la sienne.

Supposons enfin que par sa position, l'Angletèrre ne se trouvât pas reléguée dans l'Océan, et qu'elle eût attiré ses voisins; il est encore probable que sa langue et sa littérature n'auraient pu fixer le choix de l'Europe; car il n'est point d'objection un peu forte contre la langue allemande, qui n'ait encore de la force contre celle des Anglais: les défauts de la mère ont passé jusqu'à la fille. Il est vrai aussi que les objections contre la littérature anglaise, deviennent plus terribles contre celle des Allemands: ces deux peuples s'excluent l'un par l'autre.

Quoiqu'il en soit, l'événement a démontré que la langue latine étant la vieille souche, c'était un de ses rejettons qui devait fleurir en Europe. On peut dire, en outre, que si l'Anglais a l'audace des langues à inversions, il en a l'obscurité, et que sa syntaxe est si bizarre, que la règle y a quelquefois moins d'applications que d'exceptions. On lui trouve des

formes serviles qui étonnent dans la langue d'un peuple libre, et la rendent moins propre à la conversation que la langue française, dont la marche est si leste et si dégagée. Ceci vient de ce que les Anglais ont passé du plus extrême esclavage à la plus haute liberté politique; et que nous sommes arrivés d'une liberté presque démocratique, à une Monarchie presque absolue. Les deux nations ont gardé les livrées de leur ancien état, et c'est ainsi que les langues sont les vraies médailles de l'histoire. Enfin la prononciation de cette langue n'a ni la plénitude ni la fermeté de la nôtre.

J'avoue que la littérature des Anglais offre des monumens de profondeur et d'élévation, qui seront l'éternel honneur de l'esprit-humain: et cependant leurs livres ne sont pas devenus les livres de tous les hommes; ils n'ont pas quitté certaines mains; il a fallu des essais et de la précaution pour n'être pas rebuté de leur ton, de leur goût et de leurs formes. Accoutumé au crédit immense qu'il a dans les affaires, l'Anglais semble porter cette puissance fictive dans les lettres, et sa littérature en a contracté un caractère d'exagération opposé au bon-goût: elle se sent trop de l'isolement du peuple et de l'écrivain; c'est avec une ou deux sensations que quelques Anglais ont fait un livre. Le désordre leur a plû, comme si l'ordre leur eût semblé trop près de je ne sais quelle servitude: aussi leurs ouvrages qu'on ne lit pas sans fruit, sont trop souvent dépourvus de charme; et le lecteur y trouve toujours la peine que l'écrivain ne s'est pas donnée.

Mais le Français ayant reçu des impressions de tous les peuples de l'Europe, a placé le goût dans les opinions modérées, et ses livres composent la bibliothèque du genre-humain. Comme les Grecs, nous avons eu toujours dans le temple de la gloire, un autel pour les graces, et nos rivaux les ont trop oubliées. On peut dire par supposition, que si le monde finissait tout-à-coup, pour faire place à un monde

nouveau, ce n'est point un excellent livre anglais, mais un excellent livre français qu'il faudrait lui léguer, afin de lui donner de notre espèce humaine une idée plus heureuse. A richesse égale, il faut que la sèche raison cède le pas à la raison ornée.

Ce n'est point l'aveugle amour de la patrie ni le préjugé national qui m'ont conduit dans ce rapprochement des deux peuples; c'est la nature et l'évidence des faits. Eh! qu'elle est la nation qui loue plus franchement que nous? N'est-ce pas la France qui a tiré la littérature anglaise du fond de son île? N'est-ce pas Voltaire qui a présenté Loke et même Newton à l'Europe? Nous sommes les seuls qui imitions les Anglais, et quand nous sommes las de notre goût, nous y mêlons leurs caprices. Nous faisons entrer une mode anglaise dans l'immense tourbillon des nôtres, et le monde l'adopte au sortir de nos mains. Il n'en est pas ainsi de l'Angleterre: quand les peuples du Nord ont aimé la nation française, imité ses manières, exalté ses ouvrages, les Anglais se sont tùs, et ce concert de toutes les voix n'a été troublé que par leur silence.

Il me reste à prouver que si la langue française a conquis l'empire par ses livres, par l'humeur et par l'heureuse position du peuple qui la parle, elle le conserve par son propre génie.

Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le Français nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin *l'objet* de cette action: voilà la logique naturelle à tous les hommes; voilà ce qui constitue le sens commun. Or, cet ordre si favorable, si nécessaire au raisonnement, est presque toujours contraire aux sensations,

qui nomment le premier l'objet qui frappe le premier: c'est pourquoi tous les peuples, abandonnant l'ordre direct, ont eu recours aux tournures plus ou moins hardies, selon que leurs sensations ou l'harmonie des mots l'exigeaient; et l'inversion a prévalu sur la terre, parce que l'homme est plus impérieusement gouverné par les passions que par la raison.

Le Français, par un privilège unique, est seul resté fidelle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison; et on a beau, par les mouvemens les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe: et c'est envain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations; la syntaxe française est incorruptible. C'est de-là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue. CE QUI N'EST PAS CLAIR N'EST PAS FRANÇAIS; ce qui n'est pas clair est encore anglais, italien, grec ou latin. Pour apprendre les langues à inversions, il suffit de connaître les mots et leurs régimes; pour apprendre la langue française, il faut encore retenir l'arrangement des mots. On dirait que c'est d'une géométrie tout élémentaire, de la simple ligne droite que s'est formée la langue française; et que ce sont les courbes et leurs variétés infinies qui ont présidé aux langues grecque et latine. La nôtre règle et conduit la pensée; celles-là se précipitent et s'égarent avec elle dans le labyrinthe des sensations, et suivent tous les caprices de l'harmonie: aussi furent-elles merveilleuses pour les oracles, et la nôtre les eût absolument décriés.

Il est arrivé de-là que la langue française a été moins propre à la musique et aux vers qu'aucune langue ancienne ou moderne: car ces deux arts vivent de sensations; la musique sur-tout, dont la propriété est de donner de la force à des paroles sans verve, et d'affaiblir les expressions fortes: preuve incontestable qu'elle est elle-même une puissance à

part

part, et qu'elle repousse tout ce qui veut partager avec elle l'empire des sensations. Qu'Orphée redise sans cesse: *J'ai perdu mon Euridice*, la sensation grammaticale d'une phrase tant répétée sera bientôt nulle, et la sensation musicale ira toujours croissant. Et ce n'est point, comme on l'a dit, parce que les mots français ne sont pas sonores, que la musique les repousse; c'est parce qu'ils offrent l'ordre et la suite, quand le chant demande le désordre et l'abandon. La musique doit bercer l'ame dans le vague et ne lui présenter que des motifs. Malheur à celle dont on dira qu'elle a tout défini! Les accords plaisent à l'oreille par la même raison que les saveurs et les parfums plaisent au goût et à l'odorat.

Mais si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poëte est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue. Les métaphores des poëtes étrangers ont toujours un degré de plus que les nôtres; ils serrent le style figuré de plus près, et leur poésie est plus haute en couleur. Il est généralement vrai que les figures orientales étaient folles; que celles des Grecs et des Latins ont été hardies, et que les nôtres sont simplement justes. Il faut donc que le poëte français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvemens heureux, par des alliances de mots. C'est ainsi que les grands maîtres n'ont pas laissé de cacher d'heureuses hardiesses dans le tissu d'un style clair et sage; et c'est de l'artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue, que résulte tout le charme de leur style. Ce qui fait croire que la langue française, sobre et timide, serait encore la dernière des langues, si la masse de ses bons écrivains ne l'eût poussée au premier rang, en forçant son naturel.

Un des plus grands problèmes qu'on puisse proposer aux hommes, est cette constance de l'ordre régulier dans notre

langue. Je conçois bien que les Grecs et même les Latins, ayant donné une famille à chaque mot et de riches modifications à leurs finales, se soient livrés aux plus hardies tournures pour obéir aux impressions qu'ils recevaient des objets: tandis que dans nos langues modernes l'embarras des conjugaisons et l'attirail des articles, la présence d'un nom mal apparenté ou d'un verbe défectueux, nous font tenir sur nos gardes, pour éviter l'obscurité. Mais pourquoi, entre les langues modernes, la nôtre s'est-elle trouvée seule si rigoureusement asservie à l'ordre direct? Serait-il vrai que par son caractère la nation française eût souverainement besoin de clarté?

Tous les hommes ont ce besoin sans doute; et je ne croirai jamais que dans Athènes et dans Rome les gens du peuple ayent usé de fortes inversions. On voit même leurs plus grands écrivains se plaindre de l'abus qu'on en faisait en vers et en prose. Ils sentaient que l'inversion était l'unique source des difficultés et des équivoques dont leurs langues fourmillent; parce qu'une fois l'ordre du raisonnement sacrifié, l'oreille et l'imagination, ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, restent maîtresses du discours. Aussi, quand on lit Démétrius de Phalère, est-on frappé des éloges qu'il donne à Thucydide, pour avoir débuté dans son histoire, par une phrase de construction toute française. Cette phrase était élégante et directe à la fois; ce qui arrivait rarement; car toute langue accoutumée à la licence des inversions, ne peut plus porter le joug de l'ordre, sans perdre ses mouvemens et sa grace.

Mais la langue française ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance et sa force dans l'ordre direct; l'ordre et la clarté ont dû sur-tout dominer dans la prose, et la prose a dû lui donner l'empire. Cette marche

est dans la nature: rien n'est en effet comparable à la prose française.

Il y a des piéges et des surprises dans les langues à inversions: le lecteur reste suspendu dans une phrase latine, comme un voyageur devant des routes qui se croisent; il attend que toutes les finales l'ayent averti de la correspondance des mots; son oreille reçoit; et son esprit, qui n'a cessé de décomposer pour composer encore, résout enfin le sens de la phrase comme un problème. La prose française se développe en marchant et se déroule avec grace et noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases, elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites, et sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les philosophes l'ont adoptée, parce qu'elle sert de flambeau aux sciences qu'elle traite; et qu'elle s'accommode également, et de la frugalité didactique, et de la magnificence qui convient à l'histoire de la nature.

On ne dit rien en vers qu'on ne puisse très-souvent exprimer aussi bien dans notre prose; et cela n'est pas toujours réciproque. Le prosateur tient plus étroitement sa pensée et la conduit par le plus court chemin; tandis que le versificateur laisse flotter les rênes, et va où la rime le pousse. Notre prose s'enrichit de tous les trésors de l'expression; elle poursuit le vers dans toutes ses hauteurs, et ne laisse entr'elle et lui que la rime. Étant commune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le versificateur enfle sa voix, s'arme de la rime et de la mesure, et tire une pensée commune du sentier vulgaire: mais aussi que de faiblesses ne cache pas l'art des vers! La prose accuse le nu de la pensée; il n'est pas permis d'être faible avec elle. Selon Denis d'Halycarnasse, il y a une prose qui vaut mieux que les meilleurs vers, et c'est elle qui

fait lire les ouvrages de longue haleine; parce qu'elle seule peut se charger des détails, et que la variété de ses périodes lasse moins que le charme continu de la rime et de la mesure. Et qu'on ne croie pas que je veuille par-là dégrader les beaux vers: l'imagination pare la prose, mais la poésie pare l'imagination. La raison elle-même a plus d'une route, et la raison en vers est admirable; mais le méchanisme du vers fatigue, sans offrir à l'esprit des tournures plus hardies: dans notre langue sur-tout, où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés; tandis que chez les Grecs, Sauvages plus harmonieusement organisés que nos ancêtres, les vers et les dieux régnérent long-tems avant la prose et les rois. Aussi peut-on dire que leur langue fut long-tems chantée avant d'être parlée; et la nôtre, à jamais dénuée de prosodie, ne s'est dégagée qu'avec peine de ses articulations rocailleuses. De-là nous est venue cette rime, tant reprochée à la versification moderne, et pourtant si nécessaire pour lui donner cet air de chant qui la distingue de la prose. Au reste, les anciens n'eurent-ils pas le retour des mesures comme nous celui des sons; et n'est-ce pas ainsi que tous les arts ont leurs rimes, qui sont les symétries? Un jour, cette rime des modernes aura de grands avantages pour la postérité: car il s'élèvera des Scholiastes qui compileront laborieusement toutes celles des langues mortes; et comme il n'y a presque pas un mot qui n'ait passé par la rime, ils fixeront par-là une sorte de prononciation uniforme et plus ou moins semblable à la nôtre; ainsi que par les loix de la mesure, nous avons fixé la valeur des syllabes chez les Grecs et les Latins.

Quoiqu'il en soit de la prose et des vers français, quand cette langue traduit, elle explique véritablement un auteur. Mais les langues italienne et anglaise, abusant de leurs inver-

sions, se jettent dans tous les moules que le texte leur présente: elles se calquent sur lui, et rendent difficulté pour difficulté: je n'en veux pour preuve que Davanzati. Quand le sens de Tacite se perd, comme un fleuve qui disparait tout-à-coup sous la terre, le traducteur se plonge et se dérobe avec lui. On les voit ensuite reparaître ensemble: ils ne se quittent pas l'un l'autre; mais le lecteur les perd souvent tous deux.

La prononciation de la langue française porte l'empreinte de son caractère: elle est plus variée que celle des langues du Midi, mais moins éclatante; elle est plus douce que celle des langues du Nord, parce qu'elle n'articule pas toutes ses lettres. Le son de l'E muet, toujours semblable à la dernière vibration des corps sonores, lui donne une harmonie légère qui n'est qu'à elle.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs et les mignardises de la langue italienne, son allure est plus mâle. Dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité et la faiblesse pour le pouvoir, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes et charme de tous les âges; et puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les langues, la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les puissances l'ont appelée dans leurs traités: elle y règne depuis les conférences de Nimègue, et désormais les intérêts des peuples et les volontés des rois reposeront sur une base plus fixe: on ne semera plus la guerre dans des paroles de paix.

Aristippe ayant fait naufrage, aborda dans une île inconnue; et voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s'écria, que les dieux ne l'avaient pas conduit chez des

barbares. Quand on arrive chez un peuple, et qu'on y trouve la langue française, on peut se croire chez un peuple poli.

Leibnitz cherchait une langue universelle, et nous l'établissions autour de lui. Ce grand homme sentait que la multitude des langues était fatale au génie, et prenait trop sur la brièveté de la vie. Il est bon de ne pas donner trop de vêtemens à sa pensée: il faut, pour ainsi dire, voyager dans les langues; et après avoir savouré le goût des plus célèbres, se renfermer dans la sienne.

Si nous avions les littératures de tous les peuples passés, comme nous avons celle des Grecs et des Romains, ne faudrait-il pas que tant de langues se réfugiassent dans une seule par la traduction? Ce sera vraisemblablement le sort des langues modernes, et la nôtre leur offre un port dans le naufrage. L'Europe présente une république fédérative, composée d'empires et de royaumes, et la plus redoutable qui ait jamais existé; on ne peut en prévoir la fin, et cependant la langue française doit encore lui survivre. Les états se renverseront et notre langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancres, sa littérature et sa clarté, jusqu'au moment où, par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point, la nature vienne renouveller ses traités avec un autre genre-humain.

Mais sans attendre l'effort des siècles, cette langue ne peut-elle pas se corrompre? Une telle question mènerait trop loin: il faut seulement soumettre la langue française au principe commun à toutes les langues.

Le langage est la peinture de nos idées, qui a leur tour sont des images plus ou moins étendues de quelques parties de la nature. Comme il existe deux mondes pour chaque homme en particulier, l'un hors de lui, qui est le monde physique; et l'autre, au dedans, qui est le monde moral

ou intellectuel; il y a aussi deux styles dans le langage, *le naturel* et *le figuré*. Le premier exprime ce qui se passe hors de nous et dans nous, par des causes physiques; il compose le fond des langues, s'étend par l'expérience, et peut être aussi grand que la nature. Le second exprime ce qui se passe dans nous et hors de nous; mais c'est l'imagination qui le compose des emprunts qu'elle fait au premier. *Le soleil brûle; le marbre est froid; l'homme desire la gloire;* voilà le langage propre, ou naturel. *Le coeur brûle de desir; la crainte le glace; la terre demande la pluie:* voilà le style figuré, qui n'est que le simulacre de l'autre et qui double ainsi la richesse des langues. Comme il tient à l'idéal, il paraît plus grand que la nature.

L'homme le plus dépourvu d'imagination, ne parle pas long-tems sans tomber dans la métaphore. Or, c'est ce perpétuel mensonge de la parole, c'est le style métaphorique qui porte un germe de corruption. Le style naturel ne peut être que vrai; et quand il est faux, l'erreur est de fait, et nos sens la corrigent tôt ou tard. Mais les erreurs dans les figures ou dans les métaphores, annoncent de la fausseté dans l'esprit, et un amour de l'exagération qui ne se corrige guères.

Une langue vient donc à se corrompre, lorsque confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures et à rétrécir le naturel qui est la base, pour charger d'ornemens superflus l'édifice de l'imagination. Par exemple, il n'est point d'art ou de profession dans la vie, qui n'ait fourni des expressions figurées au langage: on dit, *la trame de la perfidie; le creuset du malheur;* et on voit que ces expressions sont comme à la porte de nos atteliers, et s'offrent à tous les yeux. Mais quand on veut aller plus avant et qu'on dit, *cette vertu qui*

sort du creuset, n'a pas perdu tout son alliage; il lui faut plus de cuisson: lorsqu'on passe de la trame de la perfidie *à la navette de la fourberie*, on tombe dans l'affectation.

C'est ce défaut qui perd les écrivains des nations avancées; ils veulent être neufs, et ne sont que bizarres; ils tourmentent leur langue, pour que l'expression leur donne la pensée, et c'est pourtant celle-ci qui doit toujours amener l'autre. Ajoutons qu'il y a une seconde espèce de corruption, mais qui n'est pas à craindre pour la langue française: c'est la bassesse des figures. Ronsard disait, *le soleil perruqué de lumière; la voile s'enfle à plein ventre.* Ce défaut précède la maturité des langues, et disparaît avec la politesse.

Par tous les mots et toutes les expressions dont les arts et les métiers ont enrichi les langues, il semble qu'elles ayent peu d'obligations aux gens de la cour et du monde: mais si c'est la partie laborieuse d'une nation qui crée, c'est la partie oisive qui choisit et qui règne. Le travail et le repos sont pour l'une; le loisir et les plaisirs pour l'autre. C'est au goût dédaigneux, c'est à l'ennui d'un peuple d'oisifs que l'art a dû ses progrès et ses finesses. On sent en effet que tout est bon pour l'homme de cabinet et de travail, qui ne cherche le soir qu'un délassement dans les spectacles et les chef-d'oeuvres des arts: mais pour des ames excédées de plaisirs et lasses de repos, il faut sans cesse des attitudes nouvelles et des sensations toujours plus exquises.

Peut-être est-ce ici le lieu d'examiner ce reproche de pauvreté et d'extrême délicatesse, si souvent fait à la langue française. Sans doute, il est difficile d'y tout exprimer avec noblesse; mais voilà précisément ce qui constitue en quelque sorte son caractère. Les styles sont classés dans notre langue, comme les sujets dans notre Monarchie. Deux expressions qui conviennent à la même chose, ne conviennent pas au même

même ordre de choses; et c'est à travers cette hiérarchie des styles que le bon goût sait marcher. On peut ranger nos grands écrivains en deux classes: les premiers, tels que Racine et Boileau, doivent tout à un grand goût et à un travail obstiné; ils parlent un langage parfait dans ses formes, sans mélange, toujours idéal, toujours étranger au peuple qui les environne: ils deviennent les écrivains de tous les tems, et perdent bien peu dans la postérité. Les seconds, nés avec plus d'originalité, tels que Molière ou Lafontaine, revêtent leurs idées de toutes les formes populaires; mais avec tant de sel, de goût et de vivacité, qu'ils sont à la fois les modèles et les répertoires de leur langue. Cependant leurs couleurs plus locales s'effacent à la longue; le charme du style mêlé s'affadit ou se perd, et ces auteurs ne sont pour la postérité qui ne peut les traduire, que les écrivains de leur nation. Il serait donc aussi injuste de juger de l'abondance de notre langue par le Télémaque ou Cinna seulement, que de la population de la France par le petit nombre appelé *la bonne compagnie*.

J'aurais pu examiner jusqu'à quel point et par combien de nuances, les langues passent et se dégradent en suivant le déclin des Empires. Mais il suffit de dire, qu'après s'être élevées d'époque en époque, jusqu'à la perfection, c'est en vain qu'elles en descendent: elles y sont fixées par les bons livres, et c'est en devenant langues mortes, qu'elles se font réellement immortelles. Le mauvais latin du Bas-Empire n'a-t-il pas donné un nouveau lustre à la belle latinité du siècle d'Auguste? Les grands écrivains ont tout fait. Si notre France cessait d'en produire, la langue de Racine et de Voltaire deviendrait une langue morte; et si les Esquimaux nous offraient tout-à-coup douze écrivains du premier ordre, il faudrait bien que les regards de l'Europe se tournassent vers cette littérature des Esquimaux.

Terminons, il est tems, l'histoire déjà trop longue de la langue française. Le choix de l'Europe est expliqué et justifié; voyons d'un coup-d'oeil, comment, sous le règne de Louis XV, il a été confirmé, et comment il se confirme encore de jour en jour.

Louis XIV se survivant à lui-même, voyait commencer un autre siècle; et la France ne s'était reposée qu'un moment. La philosophie de Newton attira d'abord nos regards, et Fontenelle nous la fit aimer en la combattant. Astre doux et paisible, il régna pendant le crépuscule qui sépara les deux règnes. Son style clair et familier s'exerçait sur des objets profonds, et nous déguisait notre ignorance. Montesquieu vint ensuite montrer aux hommes les droits des uns et les usurpations des autres, le bonheur possible et le malheur réel. Pour écrire l'histoire grande et calme de la nature, Buffon emprunta ses couleurs et sa majesté; pour en fixer les époques, il se transporta dans des tems qui n'ont point existé pour l'homme, et là son imagination rassembla plus de siècles que l'histoire n'en a depuis gravé dans ses annales: de sorte que ce qu'on appelait le commencement du monde, et qui touchait pour nous aux ténèbres d'une éternité antérieure, se trouve placé par lui entre deux suites d'événemens, comme entre deux foyers de lumière. Désormais l'histoire du globe précédera celle de ses habitans.

Par-tout on voyait la philosophie mêler ses fruits aux fleurs de la littérature, et l'encyclopédie était annoncée. C'est l'Angleterre qui avait tracé ce vaste bassin où doivent se rendre nos diverses connaissances; mais il fut creusé par des mains françaises. L'éclat de cette entreprise rejaillit sur la nation et couvrit le malheur de nos armes. En même tems un roi du Nord faisait à notre langue, l'honneur que Marc-Aurèle et Julien firent à celle des Grecs: il associait son immortalité

à la nôtre; Frédéric voulut être loué des Français, comme Alexandre des Athéniens. Au sein de tant de gloire, parut le philosophe de Genève. Ce que la morale avait jusqu'ici enseigné aux hommes, il le commanda, et son impérieuse éloquence fut écoutée. Raynal donnait enfin aux deux mondes le livre où sont pesés les crimes de l'un et les malheurs de l'autre. C'est là que les puissances de l'Europe sont appelées tour-à-tour, au tribunal de l'humanité, pour y frémir des barbaries exercées en Amérique; au tribunal de la philosophie, pour y rougir des préjugés qu'elles laissent encore aux nations; au tribunal de la politique, pour y entendre leurs véritables intérêts, fondés sur le bonheur des peuples.

Mais Voltaire régnait depuis un siècle, et ne donnait de relâche, ni à ses admirateurs ni à ses ennemis. L'infatigable mobilité de son ame de feu l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes. Il attacha son nom à toutes les découvertes, à tous les événemens, à toutes les révolutions de son tems, et la renommée s'accoutuma à ne plus parler sans lui. Ayant caché le despotisme de l'esprit sous des graces toujours nouvelles, il devint une puissance en Europe, et fut pour elle le Français par excellence, lorsqu'il était pour les Français l'homme de tous les lieux et de tous les siècles. Il joignit enfin à l'universalité de sa langue, son universalité personnelle; et c'est un problême de plus pour la postérité.

Ces grands-hommes nous échappent, il est vrai, mais nous vivons encore de leur gloire, et nous la soutiendrons, puisqu'il nous est donné de faire dans le monde physique les pas de géant qu'ils ont faits dans le monde moral. L'airain vient de parler entre les mains d'un Français, et l'immortalité que les livres donnent à notre langue, des automates vont la donner à sa prononciation. C'est en France et à la face des nations que deux hommes se sont trouvés entre le

ciel et la terre, comme s'ils eussent rompu le contrat éternel que tous les corps ont fait avec elle. Ils ont voyagé dans les airs, suivis des cris de l'admiration, et des alarmes de la reconnaissance. La commotion qu'un tel spectacle a laissée dans les esprits durera long-tems; et si, par ses découvertes, la physique poursuit ainsi l'imagination dans ses derniers retranchemens, il faudra bien qu'elle abandonne ce merveilleux, ce monde idéal d'où elle se plaisait à charmer et à tromper les hommes: il ne restera plus à la poésie que le langage de la raison et des passions.

Cependant l'Angleterre, témoin de nos succès, ne les partage point. Sa dernière guerre avec nous, la laisse dans la double éclipse de sa littérature et de sa prépondérance; et cette guerre a donné à l'Europe un grand spectacle. On y a vu un peuple libre conduit par l'Angleterre à l'esclavage, et ramené par un jeune monarque à la liberté. L'histoire de l'Amérique se réduit désormais à trois époques: égorgée par l'Espagne, opprimée par l'Angleterre, et sauvée par la France.

NOTES.

Page 2. *On parla Latin à la Cour, etc.*

Lorsqu'un prédicateur, pour être entendu des peuples, avait prêché en langue vulgaire, il se hâtait de transcrire son sermon en latin. Ce sont ces espèces de traductions, faites par les auteurs mêmes, qui nous sont restées. Un tel usage prolongeait bien l'enfance des langues modernes.

Il faut observer ici que non-seulement les Gaulois quittèrent l'ancien celte pour la langue romaine, mais qu'ils voulaient aussi s'appeller Romains, et se plaisaient à nommer leur pays, Gaule romaine ou Romanie. Les Francs, leurs vainqueurs, eurent le même faible; tant le nom Romain imposait encore à ces barbares! Nos premiers rois se qualifiaient de patrices romains, comme chacun sait. La langue nationale, qu'on appela romain ou *roman rustique*, se combina donc du patois celte des anciens Gaulois, du tudesque des Francs et du latin: elle fit ensuite quelques alliances avec le grec, l'arabe et le lombard. Sous François I, la langue était encore appelée *romance* ou *romane*. Long-tems auparavant Guillaume de Nangis prétend que *c'est pour la commodité des bonnes gens qu'il a translaté son histoire de latin en roman*. Ce nom est resté à tous les ouvrages faits sur le modèle des vieilles histoires d'amour et de chevalerie. On l'écrivait *romans*, de *romanus*, comme nous écrivons *temps* de *tempus*.

Page 3. *Ces deux mots expriment la physionomie, etc.*

On y voit le perpétuel changement de l'*eu* en *ou*. *Fleurs* et *flours; pleurs* et *plours;* sen*teur*, sen*tou;* dou*leur*, dou*lou;* la femm*eu*, la femm*ou*, etc. Ainsi l'*e* muet, comme on voit, se change en *ou* à la fin des mots, et fuit à l'oreille comme l'*eu* des Français: mais il est plus plein. L'accord et la différence de l'*eu* et de l'*ou* se font principalement sentir dans *œuvre* et *ouvrage; manœuvre* et *manouvrier; cœur* et *courage;* et l'*œ* paraît être la lettre de capitulation, le point mixte et commun entre l'*ou* et l'*eu*. Quelquefois le passage de l'*eu* à l'*ou* se rencontre dans les mots d'une même famille, sans recourir aux patois, ni à l'*œ*: *douleur* fait *douloureux; labeur*, s'affilie à *labour, labourer, laboureur*, etc. On sait que dans ces

patois, les *ch* deviennent des *k*: *ch*âteau est *cas*tel; *ch*étif, *ca*ttivo; *ch*apeau, *ca*pel; *Cha*rle, *Ca*rle, etc. Ces jargons sont jolis et riches; mais n'étant point ennoblis par de grands écrivains, ils ont le malheur de dégrader ce qu'ils touchent.

PAGE 3. *Un Auteur Italien, etc.*

C'est Brunetto Latini, précepteur du Dante. Il composa un ouvrage intitulé *Tesoretto*, ou le petit Trésor, en langue française, au commencement du treizième siècle. Pour s'excuser de la préférence qu'il donne à cette langue sur la sienne, voici comment il s'exprime: „ Et s'aucuns demande porquoy chis livres est escris en „ romans, selon le patois de France, puisques nous sommes Italiens, je diroé que „ c'est pour deux raisons, l'une porce que nous sommes en France, l'autre si est „ porce que François est plus délitaubles langages et plus communs que moult „ d'autres. „ Brunet Latin était exilé en France: les poésies de Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne, les romans de chevalerie et la cour de la reine Blanche, donnaient du lustre au français; tandis que l'Italie, morcelée en petits états, et déchirée par d'horribles factions, avait quinze ou vingt patois barbares, et pas un livre agréable. Le Dante et Pétrarque n'avaient point encore écrit.

PAGE 3. *Langue légitimée.*

Louis XII et François I ordonnèrent qu'on ne traiterait plus les affaires qu'en français. Les facultés ont persisté dans leur latinité barbare. *Hodièque manent vestigia ruris.*

PAGE 5. *Sa prononciation gutturale, etc.*

Nous suivons en ceci l'opinion qui s'est établie sur la langue allemande. A dire vrai, sa prononciation est devenue presque aussi labiale que la nôtre; mais comme les consonnes y dominent, et qu'on la prononce avec force, on a conclu que les Allemands parlaient toujours du gosier. Il en est de l'allemand comme de l'anglais, et même du français: leur prononciation s'adoucissant de jour en jour, et leur orthographe étant inflexible, il en résulte des langues agréables à l'oreille, mais dures à l'oeil.

PAGE 5. *Des Poëmes tirés de la Bible.*

Ce sont des poëmes sur Adam, sur Abel, sur Tobie, sur Joseph, enfin sur la passion de J. C. Ce dernier poëme, intitulé la *Messiade*, jouit d'une grande réputation dans l'Empire: la *Mort d'Abel* est plus connue en France. M. Klopstok a

écrit la Messiade en vers hexamètres, et M. Gessner n'a employé pour sa Mort d'Abel qu'une prose poétique. J'ignore si la langue allemande a une prosodie assez marquée pour supporter la versification grecque et latine. Elle a d'ailleurs des vers rimés, comme tous les peuples du monde.

PAGE 7. *Imité et surpassé, etc.*

J'entends par les tragiques Français: car Lopès de Véga peut être souvent comparé à Shakespear pour la force, l'abondance, le désordre et le mélange de tous les tons.

PAGE 8. *La Langue vulgaire, etc.*

C'est ainsi que les Italiens appellent encore leur langue. Au tems du Dante, chaque petite ville avait son patois en Italie; et comme il n'y avait pas une seule cour un peu respectable, ni un seul livre important, ce poëte, ébloui de l'éclat de la cour de France et de la réputation qu'obtenaient déjà en Europe les romans et les poëmes des Troubadours et des Trouveurs, eut envie d'écrire tous ses ouvrages en latin, et il en écrivit en effet quelques-uns dans cette langue. Son poëme de l'Enfer était déjà ébauché et commençait par ce vers:

Infera regna canam, mediumque, imumque Tribunal.

Mais encouragé par ses amis, il eut honte d'abandonner sa langue. Il se mit à chercher dans chaque patois ce qu'il y sentait de bon et de grammatical, et c'est de tant de choix qu'il se fit un langage régulier, un *langage de cour*, selon sa propre expression; langage dont les germes étaient par-tout, mais qui ne fleurit qu'entre ses mains. Voyez son traité de *vulgari Eloquentiâ*, et la nouvelle traduction de son poëme de l'Enfer, imprimée à Paris.

PAGE 10. *Se débattait dans les horreurs de la Ligue, etc.*

Le Tasse était en France à la suite du cardinal d'Est, précisément au tems de la Saint-Barthelemy. Il est bon d'observer que l'Arioste et lui étaient antérieurs de quelques années à Cervantes et à Lopès de Véga.

PAGE 10. *Elle s'en était trop occupée, etc.*

Le Dante avoue que de son tems on parlait quatorze dialectes indistinctement en Italie, sans compter ceux qui étaient moins connus. Aujourd'hui la bonne compagnie à Venise parle fort bien le vénitien, et ainsi des autres états. Leurs pièces de

théâtre ont été infectées de ce mélange de tous les jargons. Métastase, qui s'est tant enrichi avec les tragiques Français, vient enfin de porter sur les théâtres d'Italie une élégance et une pureté continue dont il ne sera plus permis de s'écarter.

PAGE 11. *Formes cérémonieuses, etc.*

L'Arioste se plaint des Espagnols à cet égard, et les accuse d'avoir donné ces formes serviles à la langue toscane, au tems de leurs conquêtes et de leur séjour en Italie.

Dapoi che l'adulazione Spagnuola
A posto la Signoria in Burdello.

Observons que l'italien a plus de formes sacramentelles qu'aucune autre langue.

PAGE 11. *C'est sur eux que le petit peuple exerce ses caprices etc.*

Je n'ai pas prétendu dire par là que ces patois changent avec le tems, puisqu'il est prouvé par des monumens incontestables, que certains patois n'ont pas varié depuis 8 ou 9 siècles: je veux dire seulement qu'on trouve des patois différens de province à province, de ville à ville, et souvent de village à village; mais chacun à part est très-fixe; de sorte que c'est plutôt leur variété que leurs variations, que j'ai en vue, et que si le patois méridional n'a pas l'uniformité, il a la fixité, au contraire de la langue française, qui n'est parvenue à l'unité qu'en variant de siècle en siècle.

PAGE 12. *Plaisir et douleur, erreur et vérité.*

Il ne faut pas conclure de là que l'homme ait d'abord trouvé les termes abstraits; il s'est contenté d'applaudir ou d'improuver par des signes simples, et de dire, par exemple, *oui* et *non*, au lieu des mots *vérité* et *erreur*. C'est quand les hommes ont eu assez d'esprit pour inventer les nombres complexes qui en contiennent d'autres; lorsqu'étant fatigués de n'avoir que des unités dans leur numéraire et dans leurs mesures, ils ont imaginé des pièces qui en représentaient plusieurs autres, comme des écus pour représenter soixante sous, des toises pour représenter six pieds ou soixante-douze pouces, etc. C'est alors, dis-je, qu'ils ont eu les termes abstraits, imaginés d'après les mêmes besoins et le même artifice. *Blancheur* a rassemblé sous elle tous les corps blancs puisqu'elle convient à tous; *Collège* a représenté tous

ceux

ceux qui le composent; la *vie* a été la suite de nos iustans; le *coeur*, la suite de nos desirs; l'*esprit*, la suite de nos idées, etc. etc.

C'est cette difficulté qui a tant exercé les métaphisiciens, et sur laquelle J. J. Rousseau se récrie si mal-à-propos dans son discours de l'inégalité parmi les hommes, comme sur le plus grand mystère qu'offre le langage.

PAGE 13. *Parole intérieure et cachée.*

Que dans la retraite et le silence le plus absolu, un homme entre en méditation sur les objets les plus dégagés de la matière; il entendra toujours au fond de sa poitrine une voix secrette qui nommera les objets à mesure qu'ils passeront en revue. Si cet homme est sourd de naissance, la langue n'étant pour lui qu'une simple peinture, il verra passer tour-à-tour les hiéroglyphes, ou les images des choses sur lesquelles il méditera.

Telle est l'étroite dépendance où la parole met la pensée, qu'il n'est pas de courtisan un peu habile qui n'ait éprouvé qu'à force de dire du bien d'un sot ou d'un fripon en place, on finit par en penser.

PAGE 14. *Articulations radicales, etc.*

Ce sont ces racines des mots que les étymologistes cherchent obstinément par un travail ingénieux et vain. Les uns veulent tout ramener à une langue primitive et parfaite: les autres déduisent toutes les langues des mêmes radicaux. Ils les regardent comme une monnaie que chaque peuple a chargée de son empreinte. En effet, s'il existait une monnaie dont tous les peuples se fussent toujours servi, et qu'elle fut indestructible; c'est elle qu'il faudrait consulter pour la fixation des tems où elle fut frappée. Et si cette monnaie était telle que, sans trop de confusion, on eût pu lui donner des marques certaines qui désignassent les empires où elle aurait passé, l'époque de leur politesse ou de leur barbarie, de leur force ou de leur faiblesse; c'est elle encore qui fournirait les plus sûrs matériaux de l'histoire. Enfin si cette monnaie s'altérait de certaines manières, entre les mains de certains particuliers, que leurs affections lui donnassent de telles couleurs et de telles formes, qu'on distinguât les pièces qui ont servi à soulager l'humanité ou à l'opprimer, à l'encouragement des arts ou à la corruption de la justice, etc.; une telle monnaie dévoilerait incontestablement le génie, le goût et les moeurs de chaque peuple. Or, les racines des mots sont cette monnaie primitive, antiques médailles répandues

chez tous les peuples. Les langues plus ou moins perfectionnées ne sont autre chose que cette monnaie ayant déjà eu cours; et les livres sont les dépôts qui constatent ses différentes altérations.

Voilà la supposition la plus favorable qu'on puisse faire, et c'est elle sans doute qui a séduit l'Auteur du *Monde-primitif*, ouvrage plus rempli d'imagination que de recherches et de recherches que de preuves, qui n'ayant pas de proportion avec la briéveté de la vie, sollicite un abrégé dès la première page.

Il me semble que ce n'est point de l'étymologie des mots qu'il faut s'occuper, mais plutôt de leurs analogies et de leurs filiations, qui peuvent conduire à celles des idées. Les langues les plus simples et les plus près de leur origine sont déjà très-altérées. Il n'y a jamais eu sur la terre ni sang pur ni langue sans alliage. *Quand il nous manque un mot*, disaient les Latins, *nous l'empruntons des Grecs*: tous les peuples en ont pu dire autant. La plûpart des mots ont quelquefois une généalogie si bisarre, qu'il faut la deviner, et la plus vraisemblable est souvent la moins vraie. Un usage, une plaisanterie, un événement dont il ne reste plus de trace, ont établi des expressions nouvelles, ou détourné le sens des anciennes. Comment donc se flatter d'avoir trouvé la vraie racine d'un mot? Si vous me la montrez dans le grec, un autre la verra dans le syriaque, tel autre dans l'arabe. Souvent un radical vous a guidé heureusement d'une première à une seconde, ensuite à une troisième langue, et tout-à-coup il disparaît comme un flambeau qui s'éteint au milieu de la nuit. Il n'y a donc que quelques onomatopées, quelques sons bien imitatifs qu'on retrouve chez toutes les nations: leur recueil ne peut être qu'un objet de curiosité. Il est d'ailleurs si rare que l'étymologie d'un mot coïncide avec sa véritable acception, qu'on ne peut justifier ces sortes de recherches par le prétexte de mieux fixer par-là le sens des mots. Les écrivains qui savent le plus de langues, sont ceux qui commettent le plus d'impropriétés. Trop occupés de l'ancienne énergie d'un terme, ils oublient sa valeur actuelle et négligent les nuances, qui font la grace et la force du discours. Voici enfin une dernière réflexion: si les mots avaient une origine certaine et fondée en raison, et si on démontrait qu'il a existé un peuple créateur de la première langue, les noms radicaux et primitifs auraient un rapport nécessaire avec l'objet nommé. La définition que nous sommes forcés de faire de chaque chose, ne serait qu'une extension de ce nom primitif, lequel ne serait lui-même qu'une définition très-abrégée et très-parfaite de l'objet, et c'est ce que cer-

tains théologiens ont affirmé de la langue que parla le premier homme. On aurait donc unanimement donné le même nom au même arbre, au même animal, sur toute la terre et dans tous les tems; mais cela n'est point. Qu'on en juge par l'embarras où nous sommes lorsqu'il s'agit de nommer quelqu'objet inconnu ou de faire passer un terme nouveau.

PAGE 15. *La France qui a dans son sein des richesses immortelles, etc.*

Il y a deux cents ans qu'en Angleterre, et en plein parlement, un homme d'état observa que la France n'avait jamais été pauvre trois ans de suite.

PAGE 18. *La France sous un ciel tempéré, etc.*

Il est certain que c'est sous les zônes tempérées que l'homme a toujours atteint son plus haut degré de perfection.

PAGE 19. *Autant de Français différens, etc.*

Celui de Saint-Louis, des Romanciers d'après, d'Alain-Chartier, de Froissard; celui de Marot, de Ronsard, d'Amiot; et enfin la langue de Malherbe, qui est la nôtre. On trouve la même bigarrure chez tous les peuples. Le latin des douze tables, celui d'Ennius, celui de César, et vers la fin, la latinité du moyen âge.

Idem. *Se traduisaient mutuellement, etc.*

Le roman de la Rose, traduit plusieurs fois, l'a été en prose par un petit chanoine du quatorzième siècle. Ce traducteur jugea à propos de faire sa préface en quatre vers, que voici:

Cy est le roman de la Rose
Qui a été clair et net,
Translaté de vers en prose
Par votre humble Moulinet.

PAGE 20. *Et ce divorce de la prononciation et de l'orthographe, etc.*

L'orthographe est une manière invariable d'écrire les mots, afin de les reconnaître. C'est dans la latinité du moyen âge qu'on voit notre orthographe et notre langue se former en partie. On mutilait le mot latin avant de le rendre français, ou on donnait au mot celte la terminaison latine; *existimare* devint *estimare;* on eut *pensare*

pour *putare*; *granditer* pour *valdè*; *menare* pour *conducere*; *flasco* pour *lagena*; *arpennis* pour *juger*; *beccus* pour *rostrum*. etc. On croit entendre *le Malade imaginaire*. De là viennent dans les familles de mots, ces irrégularités qui défigurent notre langue: nous sommes infidelles et fidelles tour-à-tour à l'étymologie. Nous disons *penser*, *pensée*, *penseur*, et tout-à-coup *putatif*, *supputer*, *imputer*, *etc.* Des mots étroitement unis par l'analogie, sont séparés par l'étymologie et réclament des pères différens, comme *main* et *tact*, *oil* et *vue*, *nez* et *odorat*, *etc.*

Mais, pour revenir à notre orthographe, on lui connaît trois inconvéniens; d'employer d'abord trop de lettres pour écrire un mot, ce qui embarrasse sa marche; ensuite d'en employer qu'on pourrait remplacer par d'autres, ce qui lui donne du vague; enfin, d'avoir des caractères dont elle n'a pas le prononcé, et des prononcés dont elle n'a pas les caractères. C'est par respect, dit-on, pour l'étymologie, qu'on écrit *philosophie* et non *filosofie*. Mais, ou le lecteur sait le grec, ou il ne le sait pas; s'il l'ignore, cette orthographe lui semble bizarre et rien de plus: s'il connaît cette langue, il n'a pas besoin qu'on lui rappelle ce qu'il sait. Les Italiens, qui ont renoncé dès long-tems à notre méthode, et qui écrivent comme ils prononcent, n'en savent pas moins le grec; et nous ne l'ignorons pas moins, malgré notre fidelle routine. Mais on a tant dit que les langues sont pour l'oreille! Un abus est bien fort, quand on a si long-tems raison contre lui. Sans compter que nous ne sommes pas constamment fidelles aux étymologies, car nous écrivons *fantôme*, *fantaisie* etc. et *philtre* ou *filtre* etc.

J'observerai cependant que les livres se sont fort multipliés, et que les langues sont autant pour les yeux que pour l'oreille: la réforme est presqu'impossible. Nous sommes accoutumés à telle orthographe: elle a servi à fixer les mots dans notre mémoire; sa bizarrerie fait souvent toute la physionomie d'une expression, et prévient dans la langue écrite les fréquentes équivoques de la langue parlée Aussi, dès qu'on prononce un mot nouveau pour nous, naturellement nous demandons son orthographe, afin de l'associer aussi-tôt à sa prononciation. On ne croit pas savoir le nom d'un homme, si on ne l'a vu par écrit. Je devrais dire encore que les peuples du Nord et nous, avons altéré jusqu'à l'alphabet des Grecs et des Romains; que nous avons prononcé l'*e* en *a*, comme dans *prudent*; l'*i* en *e* comme dans *invincible*, etc. que les Anglais sont là-dessus plus irréguliers que nous: mais qui est-ce qui ignore ces choses? Il faut observer seulement qu'outre l'universalité des langues, il y en a

une de caractères. Du tems de Pline, tous les peuples connus se servaient des caractères Grecs; aujourd'hui l'alphabet romain s'applique à toutes les langues d'Europe.

PAGE 21. *Leur Langue était plus près d'une certaine perfection, etc.*

Voici des vers de Thibaut, comte de Champagne.

Ni empereur ni roi n'ont nul pouvoir
Au prix d'amour; de ce m'ose vanter:
Ils peuvent bien donner de leur avoir,
Terres et fiefs, et fourbes pardonner,
Mais amour peut homme de mort garder,
Et donner joye qui dure.
etc. etc. etc.

Et ceux-ci, qui sont de l'an 1226.

Chacun pleure sa terre et son pays,
Quand il se part de ses joyeux amis;
Mais il n'est nul congé, quoiqu'on en die,
Si douloureux que d'ami et d'amie.

On croit entendre Voiture ou Chapelle. Comparez maintenant ces vers de Ronsard, qui peint la fabrique d'un vaisseau.

Fait d'un art maistrier,
Au ventre creux et d'artifice prompt,
D'un bec de fer leur aiguise le front.
etc. etc. etc.

Ou ceux-ci, dans lesquels le grec lui échappe tout pur:

Ah! que je suis marri que la muse françoise
Ne peut dire ces mots ainsi que la grégeoise:
Ocymore, dispotme, oligochronien:
Certes je le dirois du sang Valésien,

Et ceux d'un de ses contemporains sur l'alouette:

Guindée par zéphire,
Sublime en l'air vire et revire,
Et y déclique un joli cri,
Qui rit, guérit et tire l'ire
Des esprits, mieux que je n'écris.

Ces poëtes, séduits par le plaisir que donne la difficulté vaincue, voulurent l'augmenter encore, afin d'accroître leur plaisir; et de-là vinrent les vers monorimes et monosyllabiques; les échos, les rondeaux et les sonnets, que Boileau a eu le malheur de tant louer. Tout leur art poétique roula sur cette multitude de petits poëmes, qui n'avaient de recommandable que les bizarres difficultés dont ils étaient hérissés, et qui sont presque tous inintelligibles.

PAGE 24. *Tronquèrent ces finales qui leur étaient inutiles.*

Les Italiens, les Français et les Espagnols ayant adopté les verbes auxiliaires de l'ancien celte, les heureux composés du grec et du latin leur semblèrent des hiéroglyphes trop hardis; ils aimèrent mieux ramper à l'aide du verbe auxiliaire et du participe passé, et dire, *j'aurais aimé*, qu'*amavissem*. Cette timidité des peuples modernes explique aussi la nécessité des articles et des pronoms. On sait que la distinction des cas, des genres et des nombres, chez les Grecs et les Latins, se trouve dans la variété de leurs finales. Mais pour l'Europe moderne, cette différence réside dans les signes qui précèdent les verbes et les noms, et les finales sont toujours uniformes dans les noms, et dans la plûpart des tems du verbe. En y réfléchissant, on voit que les lettres et les mots sont des puissances connues avec lesquelles on arrive sans cesse à l'inconnu, qui est la phrase ou la pensée; et d'après cette idée algébrique, on peut dire que les articles et les pronoms sont des exposans placés devant les mots pour annoncer leurs puissances. L'article *le*, par exemple, dit d'avance qu'on va parler d'un objet qui sera du genre masculin et du nombre singulier. Ainsi l'article devant le nom est une espèce de pronom, et le pronom devant le verbe est encore une sorte d'article.

On a quelque peine à souffrir le début de tous nos grammairiens. *Il y a*, disent-ils, *huit parties d'oraison, le verbe, l'interjection, le participe, le substantif, l'adjectif*, etc. On voit seulement qu'ils ont voulu compter et classer tous les mots qui entrent dans une phrase, et sans lesquels il n'y aurait pas de discours. Mais sans se perdre dans ces distinctions de l'école, ne serait-il pas plus simple de dire que tous les mots sont des noms, puisqu'ils servent toujours à nommer quelque chose?

L'homme donna des noms aux objets qui le frappaient; il nomma aussi les qualités dont ces objets étaient doués: voilà deux espèces de noms, *le substantif* et *l'adjectif*, si on veut les appeller ainsi. Mais pour créer le *verbe*, il fallut revenir

sur l'impression que l'objet ou ses qualités avaient faite en nous: il fallut réfléchir et comparer; et sur le premier jugement que l'homme porta, naquit le verbe; c'est le mot par excellence. C'est un lien universel et commun qui réunit dans nos idées les choses qui existent séparément hors de nous; c'est une perpétuelle affirmation pour le *oui* ou le *non*: il rapproche les diverses images que présente la nature, et en compose le tableau général; sans lui point de langue: il est toujours exprimé ou sous-entendu. Est, verbe unique dans toutes les langues, parce qu'il représente une opération unique de l'esprit; verbe simple et primitif, parce que tous les autres ne sont que des déguisemens de celui-là. Il se modifie pour se plier aux différens besoins de l'homme, suivant les tems, les personnes et les circonstances. *Je suis*, c'est-à-dire, *moi est*, *être* est une prolongation indéfinie du mot *est*: *j'aime*, c'est-à-dire, *je suis aimant*, etc. C'est une clé générale avec laquelle on trouve la solution de toutes les difficultés que renferment les verbes.

Page 24. *Sa littérature ne vaut pas un coup-d'oeil.*

Je ne parle point du chancelier Bacon et de tous les personnages illustres qui ont écrit en latin; ils ont travaillé à l'avancement des sciences, et non au progrès de leur propre langue.

Page 25. *Le scandale de notre littérature.*

Comme le théâtre donne un grand éclat à une nation, les Anglais se sont ravisés sur leur Shakespear, et ont voulu, non-seulement l'opposer, mais le mettre encore fort au-dessus de notre Corneille: honteux d'avoir jusqu'ici ignoré leur propre richesse. Cette opinion est d'abord tombée en France, comme une hérésie en plein concile: mais il s'y est trouvé des esprits chagrins et anglomans, qui ont pris la chose avec enthousiasme. Ils regardent en pitié ceux que Shakespear ne rend pas complettement heureux, et demandent toujours qu'on les enferme avec ce grand-homme. Partie mal saine de notre littérature, lasse de reposer sa vue sur les belles proportions! Essayons de rendre à Shakespear sa véritable place.

On convient d'abord que ses tragédies ne sont que des romans dialogués, écrits d'un style obscur et mêlé de tous les tons; qu'elles ne seront jamais des monumens de la langue anglaise, que pour les Anglais même: car les étrangers voudront toujours que les monumens d'une langue en soient aussi les modèles, et ils les choisiront dans les meilleurs siècles. Les poëmes de Plaute et d'Ennius étaient des monu-

mens pour les Romains et pour Virgile lui-même; aujourd'hui nous ne reconnaissons que l'Enéide. Shakespear pouvant à peine se soutenir à la lecture, n'a pu supporter la traduction, et l'Europe n'en a jamais joui: c'est un fruit qu'il faut goûter sur le sol où il croît. Un étranger qui n'apprend l'Anglais que dans Pope et Adisson, n'entend pas Shakespear, à l'exception de quelques scènes admirables que tout le monde sait par coeur. Il ne faut pas plus imiter Shakespear que le traduire: celui qui aurait son génie, demanderait aujourd'hui le style et le grand sens d'Adisson. Car si le langage de Shakespear est presque toujours vicieux, le fond de ses pièces l'est bien davantage: c'est un délire perpétuel; mais c'est quelquefois le délire du génie. Veut-on avoir une idée juste de Shakespeare? Qu'on prenne le Cinna de Corneille, qu'on mêle parmi les grands personnages de cette tragédie, quelques cordonniers disant des quolibets, quelques poissardes chantant des couplets, quelques paysans parlant le patois de leur province, et faisant des contes de sorciers; qu'on ôte l'unité de lieu, de tems et d'action; mais qu'on laisse subsister les scènes sublimes, et on aura la plus belle tragédie de Shakespeare. Il est grand comme la nature et inégal comme elle, disent ses enthousiastes. Ce vieux sophisme mérite à peine une réponse.

L'art n'est jamais grand comme la nature, et puisqu'il ne peut tout embrasser comme elle, il est contraint de faire un choix. Tous les hommes aussi sont dans la nature, et pourtant on choisit parmi eux, et dans leur vie on fait encore choix des actions. Quoi! parce que Caton prêt à se donner la mort, châtie l'esclave qui lui refuse un poignard, vous me représentez ce grand personnage donnant des coups de poing? Vous me montrez Marc-Antoine ivre et goguenardant avec des gens de la lie du peuple? Est-ce par là qu'ils ont mérité les regards de la postérité? Vous voulez donc que l'action théatrale ne soit qu'une doublure insipide de la vie? Ne sait-on pas que les hommes en s'enfonçant dans l'obscurité des tems, perdent une foule de détails qui les déparent, et qu'ils acquièrent par les loix de la perspective une grandeur et une beauté d'illusion qu'ils n'auraient pas, s'ils étaient trop près de nous? La vérité est que Shakespear s'étant quelquefois transporté dans cette région du beau idéal, n'a jamais pu s'y maintenir. Mais, dira-t-on, d'où vient l'enthousiasme de l'Angleterre pour lui? De ses beautés et de ses défauts. Le génie de Shakespear est comme la majesté du peuple anglais: on l'aime inégal et sans frein: il en paraît plus libre. Son style bas et populaire en participe mieux de la souveraineté

nationale,

nationale. Ses beautés désordonnées causent des émotions plus vives, et le peuple s'intéresse à une tragédie de Shakespear, comme à un événement qui se passerait dans les rues. Les plaisirs purs que donnent la décence, la raison, l'ordre et la perfection, ne sont faits que pour les ames délicates et exercées. On peut dire que Shakespear, s'il était moins monstrueux, ne charmerait pas tant le peuple; et qu'il n'étonnerait pas tant les connaisseurs, s'il n'était pas quelquefois si grand. Cet homme extraordinaire a deux sortes d'ennemis, ses détracteurs et ses enthousiastes; les uns ont la vue trop courte pour le reconnaître quand il est sublime; les autres l'ont trop fascinée pour le voir jamais autre. *Nec rude quid prosit video ingenium.* Hor.

PAGE 29. *La Langue Latine étant la vieille souche.*

On sait bien que le celte contient les radicaux d'une foule de mots dans toutes les langues de l'Europe à peu près, sans en excepter la grecque et la latine. Mais on suit ici les idées reçues, sur le latin et l'allemand; et on les considère comme des langues mères qui ont leurs racines à part.

PAGE 30. *C'est avec une ou deux sensations que quelques Anglais ont fait un livre.*

Comme Young, avec la nuit et le silence.

PAGE 32. *Les sensations nomment le premier l'objet qui frappe le premier.*

Tout le monde a sous les yeux des exemples fréquens de cette différence. *Monsieur, prenez garde à un serpent qui s'approche*, vous crie un grammairien français; et le serpent est à vous avant qu'il soit nommé. Un Latin vous eût crié, *serpentem fuge*; et vous auriez fui au premier mot, sans attendre la fin de la phrase. En suivant Racine et Lafontaine de près, on s'apperçoit que, sans jamais blesser le génie de la langue, ils ont presque toujours nommé le premier, l'objet qui frappe le premier, comme les peintres placent sur la première terrasse le principal personnage du tableau.

La nation la plus vive et la plus légère de l'Europe a eu long-tems les danses les plus graves, comme le menuet et la sarabande; la musique la plus lourde et la construction directe qui est la moins vive.

PAGE 33. *Leurs métaphores ont toujours un degré de plus que les nôtres.*

Virgile dit, par exemple: *Capulo tenus abdidit ensem*, il cacha son épée dans

le sein de Priam; et nous disons, *il l'enfonça;* or il y a un degré entre *enfoncer* et *cacher*, et nous nous arrêtons au premier. *Ingrato cineri* pour *cendre insensible;* or elle est ingrate, si elle est insensible aux pleurs qu'on verse sur elle: mais nous nous arrêtons à l'épithète d'*insensible*.

PAGE 34. *L'oreille (ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, etc.*

L'harmonie imitative dans le langage, achève et perfectionne la description d'un objet, parce qu'elle rend à l'oreille l'impression que l'objet fait sur les sens. Elle se trouve dans le nom même de la chose, ou dans le verbe qui exprime l'action. Quand le nom et le verbe n'ont pas d'harmonie qui imite, on ne parvient à la créer que par le choix des épithètes et la coupe des phrases. Le nom qu'on appelle *Substantif* doit avoir son harmonie, quand l'objet qu'il exprime a toujours une même manière d'être: ainsi *tonnerre*, *grêle*, *tourbillon*, sont des mots chargés d'*r*, parce qu'il ne peuvent exister, sans produire une sensation bruyante. L'*eau*, par exemple, est indifférente à tel ou tel état; aussi, sans aucune sorte d'harmonie par elle-même, elle en acquiert au besoin par le concours des épithètes et des verbes: *l'eau turbulente frémit*, *l'eau paisible coule*. Il y a dans notre langue beaucoup de mots sans harmonie, ce qui la rend peu traitable pour la poésie, qui voudrait réunir tous les genres de peinture. Il y a des mots d'une harmonie fausse, comme *lentement*, qui devrait se traîner, et qui est bref; aussi les poëtes préfèrent *à pas lents*. Les Latins ont *festina*, qui devrait courir, et qui se traîne sur trois longues. On a fait dans notre langue, plus que dans aucune autre, des sacrifices à l'harmonie: on a dit *mon ame* pour *ma ame; de cruelles gens*, *de bonnes gens*, pour ne pas dire *de cruels gens*, *de bons gens* ou des *gens bons*; mais on dit *des gens cruels*. Par exemple, la beauté harmonique du participe *béant*, *béante*, l'a conservé, quoique le verbe *béer* soit vieilli. Le verbe *ouïr* qui s'affiliait si bien au sens de *l'ouïe*, aux mots *d'oreille*, *d'auditeur*, *d'audience*, ne nous a laissé que son participe *oui* et les tems qui en sont composés: pour tout le reste nous employons le verbe *entendre*, qui vient *d'entendement*, etc., *oui*, tout seul, sert d'affirmation, et signifie *c'est entendu*. Enfin dans ces constructions singulières et les ellipses qu'on s'est permises, on a toujours eu pour but d'adoucir le langage ou de le rendre précis; il n'y a que la clarté qu'on ne puisse jamais sacrifier.

Les enfans, avant de connaître la signification des mots, leur trouvent à chacun une variété de physionomie qui les frappe et qui aide bien la mémoire. Cependant à mesure que leur esprit plus formé sent mieux la valeur des mots, cette distinction de physionomie s'efface; ils se familiarisent avec les sons, et ne s'occupent guères que du sens. Tel est le commun des hommes. Mais l'homme né poëte revient sur ces premières sensations dès que le talent se développe: il fait une seconde digestion des mots; il en recherche les premières saveurs, et c'est des effets sentis de leur diverse harmonie qu'il compose son dictionnaire poétique.

PAGE 37. *On ne semera plus la guerre dans des paroles de paix.*

Un des juges de Charles I se sauva par une équivoque: *Si alii consentiunt, ego non dissentio.* Il ponctua ainsi: *Ego non; dissentio.*

PAGE 38. *La multitude des Langues est fatale au génie.*

Il faut apprendre une langue étrangère, pour connaître sa littérature, et non pour la parler ou l'écrire. Celui qui sait bien sa propre langue, est en état d'écrire ou du moins de distinguer trois ou quatre styles différens; ce qu'il ne peut se promettre dans une autre langue. Il faut au contraire se résoudre, quand on parle une langue étrangère, à être sans finesse, sans grace, sans goût et souvent sans justesse.

On peut diviser les Français en deux classes, par rapport à leur langue; la première classe est de ceux qui connaissent les sources d'où elle a tiré ses richesses: l'autre est de ceux qui ne savent que le français. Les uns et les autres ne voyent pas la langue du même oeil, et n'ont pas en fait de style les mêmes données.

PAGE 39. *Il n'est point d'Art ou de Profession.*

La religion chrétienne qui ne s'est pas, comme celle des Grecs, intimément liée au gouvernement et aux institutions publiques, n'a pu ennoblir, comme elle, une foule d'expressions. Ce sera toujours là une des grandes causes de notre disette. L'opéra n'étant point une solennité, ses dieux ne sont pas ceux du peuple; et si nous voulons un ciel poétique, il faut l'emprunter. Nos ancêtres, avec leurs mystères, commençaient bien comme les Grecs; mais nos magistrats qui n'étaient pas prêtres, ne firent pas assez respecter cette poésie sacrée, et elle fut étouffée en germe par le ridicule.

La religion, loin de fournir au dictionnaire des beaux-arts, avait même évoqué à elle certaines expressions, et nous en avait à jamais privés. On n'aurait pas trop osé dire sous Louis XIV, *la grace du langage*, par respect pour la grace théologique; mais on disait *les graces du langage*, par allusion aux trois graces. Aujourd'hui, par je ne sais quelle révolution arrivée dans les esprits, notre littérature a reconquis cette expression. Mais l'établissement des moines a rendu le héros de l'Énéide, un peu embarrassant pour les traducteurs: comment en effet traduire *Pater Eneas?* Il se passera bien des siècles, avant que ce mot ait repris sa dignité.

PAGE 98. *Raynal donnait enfin aux deux Mondes.*

En louant cette grande histoire, dont Raynal n'a guère été que le rédacteur, je n'ai pas prétendu défendre les déclamations trop fréquentes qui la déparent, et qui ont été rejettées par le goût, avant de l'être par l'église et les parlemens: je n'ai donc loué que le plan et les idées fondamentales de l'histoire des deux Indes: les fautes d'exécution, les bigarrures de stile, et les erreurs dans les faits sont aussi nombreuses qu'inexcusables.

PAGE 43. *Dans le monde physique.*

Sans doute que les découvertes physiques ne font rien à la langue d'un peuple et à sa littérature, mais elles augmentent son éclat et sa gloire, et lui attirent les regards de l'Europe. Tous les arts et tous les genres de réputation entrent dans l'objet de ce discours: si un Français eût inventé la poudre ou l'imprimerie, on en eut fait mention ici.

PAGE 43. *L'airain vient de parler.*

Ce sont deux têtes d'airain qui parlent, et qui prononcent nettement des phrases entières. Elles sont colossales, et leur voix est sur-humaine. Ce bel ouvrage, exécuté par l'abbé Mical, a résolu un grand problême. Il s'agissait de savoir, si la parole pouvait quitter le siège vivant que lui assigna la nature, pour venir s'attacher à la matière morte?

Il y a aussi loin d'une roue et d'un levier à une tête qui parle, que d'un trait de plume au tableau de la transfiguration: car il faut convenir que depuis la poésie jusqu'à la mécanique, le *complément de tout art, c'est l'homme.* Vaucanson s'est arrêté aux animaux, dont il a rendu les mouvemens et contrefait les digestions. Mais

M. Mical, voulant tenter avec la nature une lutte jusqu'à nos jours impossible, s'est élevé jusqu'à l'homme, et a choisi dans lui l'organe le plus brillant et le plus compliqué; *l'organe de la parole.*

En suivant donc la nature pas à pas, ce grand Artiste s'est apperçu que l'organe vocal était dans la glotte un instrument à vent, qui avait son clavier dans la bouche; qu'en soufflant du dehors au-dedans, comme dans une flûte, on n'obtenait que des sons filés; mais que pour articuler des mots, il fallait souffler du dedans au-dehors. En effet, l'air en sortant de nos poumons, se change en son dans notre gosier, et ce son est morcelé en syllabes par les lèvres, et par un muscle très-mobile, qui est la langue, aidée des dents et du palais. Un *son* continu n'exprimerait qu'une seule affection de l'ame, et se rendrait par une seule voyelle; mais coupé à différens intervalles par la langue et les lèvres, il se charge d'une consonne à chaque coup; et se modifiant en une infinité d'articulations, il rend la variété de nos idées.

Sur ce principe, M. Mical applique deux claviers à ses *Têtes parlantes*: l'un en cylindre, par lequel on n'obtient qu'un nombre déterminé de phrases; mais sur lequel les intervalles des mots et leur prosodie sont marqués correctement. L'autre clavier contient, dans l'étendue d'un ravalement, toutes les syllabes de la langue française, réduites à un petit nombre par une méthode ingénieuse et particulière à l'Auteur. Avec un peu d'habitude et d'habileté, on parlera avec les doigts, comme avec la langue; et on pourra donner au langage des têtes, la rapidité, les repos et toute l'expression enfin que peut avoir la parole, lorsqu'elle n'est point animée par les passions. Les étrangers prendront la Henriade ou le Télémaque, et les feront réciter d'un bout à l'autre, en les plaçant sur le clavecin vocal, comme on place des partitions d'opéra sur les clavecins ordinaires.

Quand les Têtes-parlantes ne seraient qu'un objet de curiosité, elles obtiendraient certainement la première place en mécanique: mais elles ont en outre une utilité d'un genre si peu commun et si près de nous en même tems, qu'on en sera frappé comme moi.

L'histoire des langues anciennes n'est pas complette, parce que nous n'avons jamais que la langue écrite, et que la langue parlée est toujours perdue pour nous: voilà pourquoi nous les appellons *Langues mortes*. En effet, le grec et le latin ne nous offrent que des signes morts, auxquels on ne pourrait redonner la vie, qu'en y attachant la prononciation qui les animait autrefois; ce qui est impossible, puisqu'il

faudrait deviner les différentes valeurs que ces peuples donnaient à leurs lettres et à leurs syllabes.

Si donc l'antiquité eût construit des têtes d'airain, et qu'on nous les eût conservées, nous n'aurions pas cette incertitude, et nous serions encore charmés des périodes de Cicéron et des beaux vers de Virgile, que les peuples d'Europe estropient chacun à sa manière.

Et nous, qui sommes la postérité des peuples passés, ne serions-nous pas charmés d'entendre le français tel qu'on le parlait à la Cour d'Henri IV seulement? Les livres qu'ont laissés nos pères, et ceux que nous faisons, nous avertissent, par comparaison, des variations du style et du goût: ainsi les *Têtes-parlantes* avertiraient nos enfans des changemens de la prononciation, en leur fournissant un objet de comparaison que nous n'avons pas.

Voilà donc un ouvrage dont la France peut s'honorer, après lequel tous les grands Artistes ont soupiré, et que tous les Charlatans ont annoncé de siècle en siècle, mais tantôt c'était un homme caché dans le corps de la statue qui parlait, tantôt de longs tuyaux qui portaient une voix dont la statue n'était que complice: toujours l'artifice et le mensonge à la place du génie et de l'art; la parole n'était encore sortie que d'une bouche animée.

On peut dire que si les Allemands ont inventé l'imprimerie des caractères, un Français a trouvé celle des articulations; et que, la prononciation de la parole, si fugitive pour l'oreille, peut se trouver à jamais fixée par les têtes d'airain. Elles animeront nos bibliothèques; et c'est par les livres et par elles que sera confirmée, contre tous les efforts du tems, l'irrévocable alliance de l'oreille et des yeux dans le langage.

Observez que le gouvernement de 1782 et 1783, en France, sur le rapport du lieutenant de police, Le Noir, ayant refusé d'acheter les têtes de l'abbé Mical, ce malheureux artiste, accablé de dettes, brisa son chef-d'oeuvre dans un moment de désespoir. Je n'étais pas alors à Paris: à mon retour, je le trouvai dans un état voisin de la léthargie. Il est mort très-pauvre en 1789.

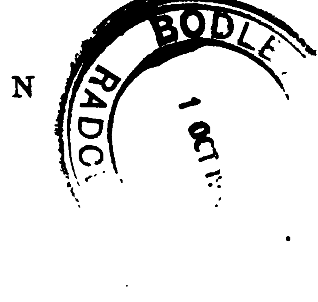
PAGE 43. *C'est en France, etc.*

Allusion à l'invention des globes aërostatiques, et au voyage de MM. Charles et Robert.

JUGEMENT

PORTÉ A L'ACADÉMIE DE BERLIN

SUR CE DISCOURS.



» L'Auteur n'obtiendra les suffrages du Public, comme » il a déjà obtenu ceux de l'Académie, que lorsque son dis- » cours sera lu et médité dans le silence des préjugés na- » tionaux. Le plan qu'il s'est tracé est juste et bien ordonné; » et il ne s'en écarte jamais. Son style est brillant; il a de » la chaleur, de la rapidité et de la mollesse. Ses pensées » sont aussi profondes que philosophiques; et tous ses ta- » bleaux, où l'on admire souvent l'énergique pinceau de » Tacite, intéressent par le coloris, par la variété, et j'ose » le dire encore, par la nouveauté. Cet écrivain a, dans » un degré supérieur, l'art d'attacher, d'entraîner ses lecteurs » par ses raisonnemens et son éloquence. On lui trouve » toujours un goût épuré, et formé par l'étude des grands » modèles. Ses principes ne sont point arbitraires; ils sont » puisés dans le bon-sens et dans la nature; et l'on voit » bien qu'il s'est nourri de la lecture des maîtres fameux de » l'antiquité. En un mot, il est peu d'ouvrages académiques » qu'on puisse comparer au sien, soit pour le fond des » choses, soit pour le style; et je ne doute pas que le juge- » ment qu'en a porté l'Académie, ne soit enfin confirmé » par celui du Public. «

Signé, Borelli, *de l'Académie de Berlin.*

H

